

L'UNE BÉVUE

N°1 Automne 1992

ECOLE LACANIENNE DE PSYCHANALYSE

FREUD ou la raison depuis Lacan

E.P.E.L.



www.unebevue.org

L'UNEBÉVUE

Revue de psychanalyse
3 numéros par an
et 3 suppléments réservés aux abonnés

29, rue Madame, 75006 Paris
télécopie *L'UNEBÉVUE* – 44 49 98 79

Direction

Mayette Viltard

Rédaction

Christine Toutin-Thélier

Administration

Éric Legroux

Comité de lecture

Jean-Paul Abribat, José Attal,
Françoise Jandrot-Louka, Catherine Webern

Direction de la publication

Jean Allouch

Édition

ÉPEL

29, rue Madame, 75006 Paris
téléphone – 45 49 29 36
télécopie – 45 44 22 85

Distribution

Distique

5, rue de la Taye, BP 65, 28112 Lucé
téléphone – 37 34 84 84
télécopie – 37 30 78 65

Fabrication

Transfaire, F-04250 Turriers, 92 55 18 14
Couverture : Atelier Pascal Vercken

Abonnements

pour 1 an, 3 numéros (et 3 suppléments)
420 F (+ 50 F envoi étranger)

L'UNE BÉVUE

N°1 Automne 1992

FREUD ou la raison depuis Lacan

E.P.E.L.

7 Il y a de l'une-bévue. *Mayette Viltard*

« Traduire » *das Unbewußte* de Freud par l'une-bévue est une curieuse opération trans-langues. La création d'un néologisme sur un concept central de la psychanalyse porte à conséquence. Réussira-t-elle à prendre en compte le réel du symptôme ?

17 Qui est freudien ? *Ernst Federn*

Les enseignements de Freud sont très étroitement liés à la langue allemande. L'émigration et l'anéantissement de la psychanalyse en Allemagne par Hitler ont eu une importance décisive pour le développement de la psychanalyse dans le monde. La psychanalyse est devenue internationale et dévie toujours plus, aujourd'hui, de ce que Freud enseignait.

33 Note sur « raison et cause » en psychanalyse. *Jean Allouch*

L'objet est ce qui reste de la chose une fois qu'on l'a dépouillée de la question des vérités éternelles dont elle était porteuse. Mais voilà justement, s'agissant de la folie, ce qui, de par la grâce de Freud, s'avère n'être pas possible. De là le malaise de la psychanalyse à l'endroit de la science.

47 Aux bords effacés du texte freudien. *George-Henri Melenotte*

Dans sa découverte de l'inconscient, Freud n'a pas seulement fourni les termes qui ont permis d'en esquisser la théorie. Son écriture elle-même est traversée par les éléments structuraux qu'elle tente de cerner.

61 Hiatus. Le meurtre de la métaphore. *Guy Le Gaufey*

Qui a les moyens d'effectuer la double élimination que nécessite la métaphore, double élimination du désir de la mère dans la métaphore paternelle, celui-là aura accès à la production du symbole et par là même à cette « signification dernière de l'idée de père » que Lacan lisait dans le meurtre du père.

75 L'expérience paranoïaque du transfert. *Mayette Viltard*

Considérer qu'il étaient quatre, Freud, Fließ, Breuer, plus une, Emma Eckstein, invite à discerner ce qui ferait point de structure dans le lien du psychanalyste au public.

93 La pomme acide du transfert de pensée. *Christine Toutin-Thélier*.
Discussion. *Ernst Federn*

Qu'est-ce qui a pu décider Freud, en 1925, à lancer cette bombe si longtemps retenue ? Prenons au sérieux ce qu'il en dit : c'est l'expérience faite et réussie du transfert de pensée avec sa fille Anna.

115 Présentation du texte de 1915, de Freud : *das Unbewußte*

A propos de l'établissement du texte en allemand : quelques « détails » et leur contexte dans le mouvement analytique.

Sommaire des six cahiers de l'*Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* de l'année 1915.

Vorläufige Mitteilung

Angeregt durch eine zufällige
Beobachtung forschen wir seit
einer Reihe von Jahren bei den
verschiedensten Formen und
Symptomen der Hysterie...

Il y a de l'unebévue

MAYETTE VILTARD

« L'une-bévue » : c'est le terme que Lacan utilise, à partir de 1976, à propos de l'inconscient. Il y a de l'une-bévue.

« J'ai traduit l'*Unbewußt*, j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, j'ai dit qu'il y avait de l'une-bévue. C'est une façon aussi bonne de traduire l'*Unbewußt* que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier, qui en français, et en allemand aussi d'ailleurs, équivoque avec inconscience, alors pourquoi ne pas tout tranquillement traduire par l'une-bévue, d'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses » ... « Cette année, avec cet insu que sait de l'une-bévue, j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient¹. »

Cette curieuse opération de « traduction », quelque chose qui à la fois transcrit en restant pris dans l'homophonie, signifie, dans la langue française en l'occurrence, et trace lettre à lettre, à peu près, les contours du passage de Lacan à Freud ne nomme pas tant l'inconscient, à vrai dire, que le nouveau rapport de Lacan à Freud. Lacan parle Freud. Lacan n'est plus exactement dans la position du « retour à Freud ». Il n'a plus en effet recours à la prosopopée de la Chose freudienne², « Moi, la vérité, je parle » pour faire de sa parole la parole même de Freud, témoignage de la vérité de l'expérience freudienne. La communication de

1. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Séance d'ouverture du 16 novembre 1976. Inédit.

2. J. Lacan, *La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse*, Amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne le 7 novembre 1955, in *Écrits*, Seuil, 1966.

Michel Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur³ ? », en faisant du « retour à... » une fonction, l'a délogé de cette position⁴. Et le séminaire...ou pire amorce tout le changement qui en est l'effet. Précisément, que Lacan le dise – que son dire « est » le dire de Freud, est désormais passé sous silence. En revanche, il l'agit, c'est-à-dire qu'il se met à parler Freud. Pas plus que dans le retour à Freud, il ne « complète » ni ne « rectifie » Freud. Il se met à le parler, c'est-à-dire qu'il mise sur la langue, et même, une drôle de langue, un « langage⁵ », pour faire à haute voix une lecture du texte freudien dans une langue « élastique⁶ » qui déjouerait le symptôme et rendrait possible que la psychanalyse « apporte à la science une contribution⁷ ».

Cette position est la base du troisième Discours de Rome, en 1974, discours intitulé « La troisième⁸ » C'est par ce qui passe entre les langues que le symptôme peut-être « apprivoisé », « sans qu'il se réduise à la jouissance phallique ». Mais pour cela, il faut avoir, de la langue, une conception plus poétique que linguistique. Car si, en linguistique, le système phonématique est calibré dans une langue et lui sert de matrice, il n'en va pas de même lorsque une langue consone avec une autre, dans une sorte d'équivoque particulière. Si dans une langue, une équivoque peut être entendue, « Je nomme », « jeune homme », elle maintient cependant une assurance, une fixation, une identité dans la phonétisation de la lettre dans cette langue. Ce n'est plus le cas lorsque l'on passe du coléoptère *Käfer* à l'interrogation « Que faire ? » Joyce porte cette sorte d'équivoque à l'extrême, par expressions brèves, comme la *Melody de Moore*, par exemple, « la maladie d'amour », ou par phrases entières : « *Who ails tongue coddeau aspace of dumbillsilly ?* » « Où est ton cadeau, espèce d'imbécile ? » « Cette homophonie en l'occasion translinguistique ne se supporte que d'une lettre conforme à l'orthographe de la langue anglaise⁹. » En s'appuyant uniquement sur une phonétisation de la lettre glissant d'une langue à l'autre, Joyce, pour Lacan, dans l'usage prodigieux qu'il fait de cette phonétisation, « interroge en soi ce qu'il en est du langage¹⁰ ». Il réussit à réduire le langage au symptôme, c'est-à-dire qu'en jouant de cette façon hors sens, phonétique,

3. M. Foucault, Qu'est-ce qu'un auteur? Conférence à la Société française de philosophie, le 22 février 1969, in *Littoral*, n° 9 *La Discursivité*, Eres, Toulouse, 1983, p. 3-32.

4. J. Allouch, Les trois petits points du «retour à...», in *Littoral*, n° 9, *op. cit.*, p. 39-78.

5. J. Lacan, C'est à la lecture de Freud... in *Cistre*, Essais, Belgique, 1984, p. 13.

6. J. Lacan, Ouverture de la section clinique, *Petits Écrits de Strasbourg*, inédit, p. 168.

7. J. Lacan, C'est à la lecture de Freud..., *op. cit.*, p. 9.

8. J. Lacan, La troisième, troisième discours de Rome, 1974. *Petits Écrits de Strasbourg*, inédit, p. 523-541.

9. J. Lacan, Joyce le symptôme I, in *Joyce avec Lacan*, Navarin, Paris, 1987, p. 26.

10. *Ibid.*, p. 26.

sur la lettre, Joyce parvient à dégager le symptôme de la langue qui le conditionne, et réussit à le porter « à la puissance du langage¹¹ ».

La discussion que Lacan tient avec Julia Kristeva lors de la parution de *Polylogue*¹² va aussi dans le même sens. Il réaffirme qu'il s'agit de passer « par » la linguistique, mais de ne pas y rester, pour pouvoir soulever cette interrogation : comment se fait-il que les mots opèrent et puissent lever un symptôme, comme le prouve l'hystérique ? On ne peut atteindre le langage que par l'écriture, mais l'appui que les mathématiques prennent sur la lettre n'est pas le seul mode d'extraction de la lettre prise dans une langue incarnée. L'autre mode est le « chiffonnage » des mots. « Il y a une chose où je me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue, la métalangue sur quoi, tout à l'heure, j'interrogeais Julia Kristeva. La métalangue en question consiste à traduire *Unbewußt* par Une-bévue, ça n'a absolument pas le même sens¹³. »

Dans *La troisième*, Lacan soutient que la langue véhicule « la mort du signe », ce n'est pas du côté de la logique articulée qu'on peut attendre qu'une interprétation atteigne le symptôme, mais par la poésie, encore qu'il y ait là, logique et poésie, une partition en deux versants qu'il s'agit de surmonter, les deux versants n'étant pas en opposition. En parlant Freud, Lacan chiffonne certains mots de Freud et s'insinue dans les interrogations freudiennes. « Je voudrais évoquer ici la formule de Freud du *soll Ich werden* à laquelle j'ai plusieurs fois fait un sort... *werden*, qu'est-ce que cela veut dire ? Il est très difficile de le traduire. Il va vers quelque chose. Ce quelque chose, est-ce le *den* ? Le *werden*, est-ce un verdoisement ? Qu'y a-t-il dans le "devenir" allemand ? Chaque langue a son génie et traduire *werden* par "devenir" n'a vraiment de portée que dans ce qu'il y a déjà de *den* dans le devenir. C'est quelque chose de l'ordre du dénuement¹⁴. » Nommer *das Unbewußte* l'une-bévue est porteur de cette tentative de rendre possible une présentation de l'inconscient qui prenne en compte que le symptôme – ce qu'il y a de symptomatique dans la psychanalyse – est « conditionné » par la langue allemande dans laquelle Freud fomenté l'inconscient, dans sa *Traumdeutung*. « Son hypothèse de *l'Unbewußtsein*, de l'inconscient, eh bien, si l'on peut dire, il l'a mal nommée. L'inconscient, ce n'est pas simplement d'être non su. Freud lui-même le formule déjà en disant *Bewußt*. Je profite ici de la langue allemande, où il peut s'établir un rapport entre *Bewußt* et *Wissen*. Dans la langue allemande, le conscient de la conscience se formule comme ce qu'il est vraiment, à savoir la jouissance d'un savoir.

11. J. Lacan, Joyce le symptôme I, in *Joyce...*, op. cit., p. 27.

12. J. Kristeva, *Polylogue*, Tel quel, Seuil, Paris, 1977.

13. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 17 mai 1977, inédit.

14. J. Lacan, Conférence de Genève sur le symptôme, 4 octobre 1975, in *Bloc-notes de la psychanalyse*, Genève, p. 10.

Ce que Freud a apporté, c'est ceci, qu'il n'y a pas besoin de savoir qu'on sait pour jouir d'un savoir¹⁵. » Parler, le bla-bla comme l'appelle Lacan, met en jeu la jouissance phallique. Ce n'est pas par le bla-bla que le réel du symptôme pourra être atteint, mais par ce qui, de ce savoir, touche au réel.

La question de pouvoir distinguer si l'inconscient est effets de parole ou effets de langage était déjà évoquée par Lacan, à de multiples reprises, mais particulièrement dans son texte *Position de l'inconscient*¹⁶. Dans ce texte, le pluriel de « effets de langage » venait déjà noter la discontinuité de ce tissage inconscient. Ainsi, à la question de savoir si l'inconscient était effets de parole ou effets de langage, Lacan répondait : « la question n'adopte ici que le contour de la dichotomie de Saussure. Tournée vers ce qui intéresse son auteur, les effets sur la langue, elle fournit chaîne et trame à ce qui se tisse entre synchronie et diachronie¹⁷ ». Effets de paroles ou effets de langage, l'équivocité de la langue est un problème insurmontable pour Freud dès l'instant où il veut construire un système « méta » qui réduirait les effets de cette équivocité et permettrait de les cerner intégralement dans une systématisation. Dans son texte de 1915 sur *L'inconscient*, Freud fait de l'équivocité le point de « maladie » de sa théorie pourrait-on dire, puisque c'est à cette équivocité qu'il cherche « un remède¹⁸ ». Aussi faut-il donner tout son poids au fait que Freud, au prise avec l'équivocité signifiante, cherche tout d'abord, à partir essentiellement de 1912, une solution « méta » pour trouver une unité, un *continuum* qui assoit l'existence de l'inconscient afin de dépasser ce qu'il a posé, à savoir que l'inconscient est une hypothèse, « nécessaire » et « légitime » certes¹⁹, mais une hypothèse tout de même. Ce projet trouve un large écho auprès de ses disciples, qui se mettent à espérer l'ouvrage qui enfin, donnerait le fin mot du système, et s'intitulerait *Métapsychologie*. Aujourd'hui encore, on continue de ne pas vouloir savoir que Freud a explicitement dénoncé ce projet, précisément en raison du partiel, du fragmentaire de sa découverte. Pourtant, on connaît sa réponse du 2 avril 1919 à Lou Andréas-Salomé qui venait de lui écrire son peu d'enthousiasme à publier son petit livre, à elle, sur l'Ics et ajoutait : « Mais je vous retourne le compliment : qu'advient-il de la *Métapsychologie*... ». Freud riposte : « Il faut que je réagisse avec énergie contre "le compliment que vous me retournez". Où en est ma *Métapsychologie* ? D'abord elle n'est pas écrite.

15. J. Lacan, Conférence de Genève..., *op. cit.*, p. 10.

16. J. Lacan, Position de l'inconscient, au congrès de Bonneval, reprise de 1960 en 1964, in *Écrits*, *op. cit.*, p. 869-850.

17. *Ibid.*, p. 835.

18. S. Freud, *Das Unbewusste, L'inconscient*, 1915, supplément au n° 1 de *l'Unbewusste*, Epel, 1992, p. 15.

19. *Ibid.*, p. 9.

L'élaboration systématique d'une matière m'est impossible, la nature fragmentaire de mes expériences et le caractère sporadique de mon inspiration ne me le permettent pas ». Mais il envisage d'y ajouter d'autres contributions, *Au-delà du principe de plaisir* par exemple, qu'il est en train d'écrire²⁰. C'est dire que l'apparition du titre *Métapsychologie*, en 1924 dans les *Gesammelte Schriften* pour regrouper certains articles, effectue un bouclage que Freud se refusait à faire.

Effectivement, dans son texte *Das Unbewusste*, Freud témoigne de son embarras irréductible provoqué par l'équivocité des mots. Cependant, alors que dans sa *Traumdeutung*, l'équivocité se déployait de toutes les façons, par exemple le P^r Gärtner est en fait le jardinier²¹, ou bien, autre sorte d'équivoque, *gen Italien*, vers l'Italie = *Genitalien*, organes génitaux²², il réduit, dans son texte de 1915, l'équivocité à l'homonymie. Cette sorte d'équivocité lui fait employer les termes conscient et inconscient, tantôt dans un sens descriptif, tantôt dans un sens systématique²³. Il réfute qu'on puisse régler cette question par le nominalisme, en donnant « arbitrairement aux systèmes psychiques reconnus des noms qui ne feraient aucune allusion au fait de la conscience²⁴ ». Freud ne créera donc pas ses propres termes, une langue freudienne en quelque sorte, pour la bonne raison que nommer un système psychique d'un nom qui n'aurait rien à voir avec le fait de la conscience est selon lui, impossible puisque « le fait de la conscience forme le point de départ de toutes nos investigations ». C'est ainsi que Freud propose un traitement de cette sorte d'équivoque par l'écriture de petites lettres, mais en introduisant une différenciation délicate qui joue sur la façon de lire ces lettres. Il écrira la conscience, Cs, et l'inconscient, Ics, lorsqu'il utilisera ces deux mots dans leurs sens systématique (le conscient, *das Bewusste* n'étant jamais écrit en petites lettres). Ainsi, Cs sera « une présentation » *Darstellung* de la conscience du point de vue du système, et Ics sera une abréviation *Abkürzung* de l'inconscient. On lira donc Cs : la conscience du point de vue du système, et Ics, l'inconscient.

Dans *Position de l'inconscient*, Lacan insiste sur la difficulté de mettre en rapport l'acception de l'inconscient « concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet » et celle de l'inconscient qui serait « une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience ». Ces deux acceptions sont l'une à l'autre étrangères et « n'ont entre elles de rapport que d'homonymie²⁵ ».

20. Lou Andréas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, NRF, Gallimard, Paris, 1978, p. 122.

21. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1976, p. 154.

22. *Ibid.*, p. 204.

23. S. Freud, *Das Unbewusste*, *L'inconscient*, *op. cit.*, p. 15.

24. *Ibid.*, p. 23-24.

25. J. Lacan, *Position de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 830.

Mais voilà, ce rapport d'homonymie ne peut en aucun cas être négligé, sinon le propre même de l'inconscient qui est de ne pouvoir être saisi que dans son devenir conscient tout en restant radicalement exclu de la conscience serait du même coup négligé et le rapport de la parole et du langage, méconnu. Comment saisir ce qu'est un rapport d'homonymie ? Lacan, là encore, va chercher une réponse dans Joyce, encore faudrait-il parvenir à la lire... Dans son séminaire *Le sinthome*, Lacan évoque une anecdote selon laquelle Joyce aurait reçu quelqu'un et lui aurait montré une gravure représentant un endroit de la ville de Cork, gravure entourée d'un cadre de liège, *cork*. A la question « Qu'est-ce que c'est ? » Joyce aurait répondu « *That's Cork* », mais l'autre, qui avait reconnu l'endroit, avait insisté, en montrant le cadre, « Non, mais cela, qu'est-ce que c'est ? » Et Joyce, évidemment : « *That's cork* ». Lacan utilise cette anecdote pour signifier que dans Joyce, l'encadrement, dialectique, rhétorique, théologique a toujours un rapport d'homonymie avec ce qu'il raconte, « comme rapport à une image²⁶ ». On peut en avoir un autre exemple avec la façon qu'avait Joyce d'être « thomiste », se référer – tirer sa révérence, plutôt – à saint Thomas d'Aquin, et suivre pour *Ulysses*, les plans des rues et les noms des personnes tels qu'on les trouve dans le *Thom*, *Thom's Official Directory of the United Kingdom of great Britain and Ireland*, gigantesque annuaire populaire²⁷.

Or, si Lacan insiste pour dire qu'il tente une « présentation²⁸ », une « monstration²⁹ » de l'inconscient, c'est bien parce que l'inconscient, pris tel que Freud le produit, dans le champ de la parole, doit être dégagé de la démonstration, de la représentation. L'inconscient de Freud est pris dans le réseau des mots de la *Traumdeutung*. Dans l'homonymie, la traduction est ce qui, en principe, tranche d'après le sens. Le mot est rabattu sur ce qu'il signifie, on cherche « ce que ça veut dire ». Ainsi traduire *das Unbewusste* par « l'inconscient » engage vers une conception de l'interprétation qui est suggestive, explicative, qui attribue du sens à l'inconscient. De quelle façon, joycienne, peut-on traiter l'homonymie ? Lacan insiste pour dire qu'il n'y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévue. « Cette bévue, c'est ce dont je traduis l'*Unbewußt*, c'est-à-dire l'inconscient. En allemand, ça veut dire inconscient, mais traduit par l'une-bévue, ça veut dire tout autre chose, ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot, et c'est bien ce dont il s'agit quand nous nous trompons de clé

26. J. Lacan, *Le sinthome*, séance du 11 mai 1976, inédit.

27. C. Hart, L. Knuth, Applied Thomism, in *A topographical guide to James Joyce's Ulysses*, Colchester, 1981.

28. J. Lacan, Introduction au séminaire du P^r Deniker, S^{te} Anne, 10 novembre 1978, *Petits Écrits de Strasbourg*, p. 579.

29. J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », 26 février 1977, Bruxelles, in *Petits Écrits de Strasbourg*, p. 574.

pour ouvrir une porte que précisément cette clé n'ouvre pas. Freud se précipite pour dire qu'on a pensé qu'elle ouvrirait cette porte mais qu'on s'est trompé. Bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience... et c'est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l'inconscient puisque c'est lui qu'on dit responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver³⁰. » Lacan introduit un écart entre ce qui, de l'inconscient, est pris dans la parole, et ce qui en fait un savoir. « D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'Œ de Freud (inconscient qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il se découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu où l'être ait un sens³¹. » Comment tenter une présentation de l'inconscient qui serait dégagée de la représentation, dégagement indispensable si l'on veut pouvoir toucher au symptôme, réel ? « Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation » insiste Lacan dans *la Troisième*³². Le nœud borroméen est une tentative de présentation mathématique qui ne supporte pas la représentation. La bévue se manifeste dès qu'on veut tracer la mise à plat d'un nœud.

A l'occasion de l'Ouverture de la section clinique, en 1977, Lacan met l'accent sur le fait que la pratique du psychanalyste est suspendue à ces incertitudes, à cet écart entre l'inconscient de Freud, pris dans le champ – freudien – de la parole et l'inconscient dégagé par Lacan « au départ³³ » en tant que « structuré comme un langage ». Dans cet écart qui se creuse, Lacan, au fur et à mesure des distances prises avec la linguistique est peu à peu amené à dire que « le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et s'enrouler, à se contourner³⁴ » pour aller jusqu'à nuancer ce « comme un langage », en disant en 1977 : « Disons plutôt qu'il (l'inconscient) est structuré parce qu'il est fait comme un langage, qu'il se déploie dans les effets du langage³⁵ ». Sans aucun doute, l'inconscient découvert par Freud n'est pas celui des philosophes, psychologues, et autres biologistes de l'esprit, qui utilisaient ce terme avant lui. Reprendre à notre compte l'affirmation de Lacan « l'inconscient d'avant Freud n'est pas, purement et simplement³⁶ » revient à admettre que dire l'inconscient, c'est avoir affaire au nom propre de Freud. L'inconscient tient au nom de Freud. Ainsi, « l'inconscient

30. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 10 mai 1977, inédit.

31. J. Lacan, *Joyce le symptôme II*, in *Joyce avec Lacan*, *op. cit.*, p. 32.

32. J. Lacan, *La troisième*, *op. cit.*, p. 548.

33. J. Lacan, *C'est à la lecture de Freud...*, *op. cit.*, p. 10.

34. J. Lacan, *La troisième*, *op. cit.*, p. 560.

35. J. Lacan, *C'est à la lecture de Freud...*, *op. cit.*, p. 13.

36. J. Lacan, *Position de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 830.

freudien » est un pléonasme. Dans quelle confusion sommes-nous, dans quel rapport à Lacan, quel rapport à Freud, lorsque tout uniment, nous disons « l'inconscient » ? « La clinique psychanalytique consiste à réinterroger tout ce que Freud a dit. Il faut trancher, l'inconscient, est-ce ou non ce que j'ai appelé à l'occasion du bla-bla ? [...] il est très frappant que la clinique psychanalytique ne soit pas plus assurée. Pourquoi ne demande-t-on pas raison au psychanalyste de la façon dont il se dirige dans ce champ freudien³⁷ ? »

Effectivement, si l'interprétation prête au sens, elle accentuera l'enlèvement de la pensée. Si l'analyste parvient, dans une certaine inadvertance, à ce que l'interprétation tienne de l'escroquerie, du tour de passe-passe qui souffle le sens et touche au signifiant, alors peut-être, le symptôme s'éteindra : « L'inconscience où on en est de ces choses qui importent n'a absolument rien à faire avec l'inconscient, qu'avec le temps j'ai cru devoir désigner de l'une-bévue. Une bévue a-t-elle besoin d'être expliquée ? Certainement pas. Simplement, la psychanalyse suppose que nous sommes avertis du fait qu'une bévue est toujours d'ordre signifiant, il y a une bévue quand on se trompe de signifiant³⁸ ». Et Lacan ajoute, avec une certaine réticence : « L'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien³⁹ ».

Cependant, tout en creusant cet écart avec Freud, écart qu'il met beaucoup de réserves à énoncer (« Je me permet – cela ne m'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord, et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même⁴⁰. » « J'ai mis un pavé dans le champ de Freud, je n'en suis pas autrement fier⁴¹. » Lacan prend en compte que c'est précisément sa propre énonciation qui donne consistance aux catégories RSI qu'il a forgées. Un bouleversement se produit dans son enseignement, à partir de 1977, et toutes les questions réouvertes alors, restent à lire : la fin de l'analyse (qu'est-ce que l'identification au symptôme ?), la fonction de l'hystérie (qu'est-ce que cette hystoriquée « garantie » torique, c'est-à-dire ayant un pied dans le réel, « protégée » de la soufflure de la sphère grâce à l'amour qu'elle a pour son père ?), la passe (qu'est-ce que reconnaître un nœud borroméen dans le noir, se reconnaître entre s(av)oir ?) etc. Mais ce bouleversement s'accompagne d'une insistance renouvelée sur le fait que ses élucubrations ne tiennent qu'aux élucubrations de Freud, et ce, d'après ce mode de rapport qu'il nomme une-bévue. Que la psychanalyse, telle que Lacan l'enseigne depuis plus de

37. J. Lacan, Ouverture de la section clinique, *op. cit.*, p. 169.

38. *Ibid.*, p. 167.

39. *Ibid.*, p. 169.

40. J. Lacan, Conférence de Genève sur le symptôme, *op. cit.*, p. 12.

41. J. Lacan, Propos sur l'hystérie, *op. cit.*, p. 573.

vingt quatre ans, n'ait pu jusque là trouver sa mesure qu'à l'aune de catégories, RSI, issues elles-mêmes de l'analyse, et non de catégories émanant de la rationalité commune, voilà qui rend absolument exigible la vérification de la pratique, c'est-à-dire, la prise en compte du savoir inconscient, réel, par la raison. Le texte freudien demeure alors, dans l'écart même que creuse Lacan, ce qui fonde la psychanalyse, et dans le même temps, Lacan déclare : « c'est à la lecture de Freud que reste actuellement suspendue la question de savoir si la psychanalyse est une science⁴² ».

« Il faut tout de même se rendre compte que la psychanalyse n'est pas une science exacte. » Ainsi se termine la déclaration de Lacan, lors de l'ouverture de la section clinique, en 1977 toujours. Mais la contribution qu'elle peut apporter à la science reste une question ouverte. « La structure dont la psychanalyse impose la reconnaissance est l'inconscient. Ça a l'air bête de le rappeler, mais ça l'est beaucoup moins, quand on s'aperçoit que personne ne sait ce que c'est. Ceci n'est pas pour nous arrêter. Nous ne savons rien non plus de ce que c'est que la nature, ce qui ne nous empêche pas d'avoir une physique, et d'une portée sans précédent, car elle s'appelle la science⁴³. » Dans *le Moi et le ça*, Freud termine son premier chapitre, *Bewußtsein und Unbewußtes* sur le fait que l'inconscient, du point de vue du système, devient pour lui quelque chose qui se démultiplie. Il est amené à considérer davantage la description de ce qui est inconscient, mais en même temps, ce caractère d'inconscience, *Unbewußtsein*, perd de son importance. Alors il conclut sur le fait que cette qualité d'équivocité multiple de « l'inconscient » empêche de tirer de l'inconscient du point de vue du système des conséquences étendues et exclusives. Seulement, « la propriété conscient ou pas reste l'unique lumière dans les ténèbres de la psychologie des profondeurs⁴⁴ ».

La science des gadgets et de l'extermination prendra-t-elle le dessus ? Lacan, toujours dandy, a souvent fait des déclarations pessimistes. Pourtant, lors de son troisième Discours de Rome, après avoir multiplié les dessins topologiques et les trouvailles de son langage, il termine en disant ce qu'il attend de la psychanalyse, telle qu'il cherche à la présenter : « Je mets espoir dans le fait que, *passant au-dessous de toute représentation*, nous arriverons peut-être à avoir sur la vie quelques données plus satisfaisantes⁴⁵ ».

42. J. Lacan, C'est à la lecture de Freud..., *op. cit.*, p. 9.

43. *Ibid.*, p. 13.

44. S. Freud, *Le moi et le ça*, G. W. XIII, p. 245.

45. J. Lacan. La troisième, *op. cit.*, p. 567.

Fort l'œil-figue, mi-taille longue

Ane gai recte doux, rechaille
nez-dessous phallique, bée aux
barres, toungue ; – fort jeune,
viresaille, taille-nerf, raye-yeux ;
– faux gniard, rend, baille d'en
faire, chie dans c'tenforme d'N,
inonde saint-homme, mène en
dérissé tes ris...

Qui est freudien ?

ERNST FEDERN

MESDAMES ET MESSIEURS¹,

Merci pour les aimables paroles avec lesquelles vous m'accueillez.

Je donnerai aujourd'hui un aperçu historique de ce qu'est un freudien au sens strict. Voyez-vous, il y a aujourd'hui des milliers d'êtres humains qui se disent psychanalystes. Le mot psychanalyse n'est pas protégé sur le plan légal. Donc, il est difficile de dire s'il est justifié ou non qu'un bon nombre de gens se donnent le nom de psychanalystes ; et en fait cela n'a pas de sens, on ne peut pas se défendre contre cela. La question de ce que c'est qu'un freudien me semble, dès lors, une question importante et d'une signification particulière.

La biographie de Freud existe depuis longtemps et a tenu lieu d'histoire de la psychanalyse. Aujourd'hui, il y a une histoire de la psychanalyse, mais je dirai qu'avant la parution des *Minutes*² il n'y avait pas d'histoire de la psychanalyse ; il y avait une biographie de Freud. Le premier grand ouvrage, et le principal, fut les trois volumes de Jones³, encore que ce soit Bernfeld qui ait fait le travail essentiel avec sa femme Cassire, c'est-à-dire la découverte que le petit travail que Freud a écrit,

1. Cet exposé a été fait le 28 mai 1992 à Strasbourg, lors du deuxième congrès de l'école lacanienne de psychanalyse. La traduction de l'exposé, et des débats auxquels Ernst Federn a largement participé – ce dont nous le remercions – a été réalisée par Christine Toutin-Théliér et Anne-Marie Vindras.

2. Cf. *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Paris, 1976, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 4 volumes. Ces compte-rendus des réunions de la Société psychanalytique de Vienne, qui vont de 1906 à 1915, ont été confiés par Freud à Paul Federn et édités par Ernst Federn et Herman Nunberg.

3. Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, 3 vol.

*Selbstdarstellung*⁴, est un travail autobiographique. Et, à partir de là, Bernfeld a pu commencer à découvrir la protohistoire de la psychanalyse, les relations à Helmholtz etc. Et Jones a construit là-dessus – en effet Bernfeld est mort en 1953. Donc, la biographie divise la psychanalyse, divise la vie de Freud, à proprement parler en trois grandes périodes. La période prépsychanalytique jusqu'en 1895-1896 ; la deuxième, les grandes découvertes, disons jusqu'en 1926, ce qui fait environ 30 années ; et de 1926 à 1938, donc encore 12 années, ce qu'on peut appeler la période philosophique. Cela concorde avec ce que Freud a dit sur lui.

Eh bien, la grande découverte de Freud, la découverte qui produisit le grand bouleversement, fut celle de son propre inconscient. On peut supposer que Freud avait déjà découvert chez ses patients le complexe d'Œdipe et qu'il le fit ensuite dans sa propre analyse, dont nous savons aujourd'hui qu'elle ne fut possible que par l'échange de lettres avec Wilhelm Fließ – ces lettres sont conservées et publiées, on peut les lire, grâce à Marie Bonaparte qui les a gardées⁵ –, et cet échange de lettres nous met en présence de l'analyse de Freud. Il arrive alors cette chose exceptionnelle : Freud découvre le complexe d'Œdipe, enfin ce qui fut nommé ainsi ultérieurement, c'est-à-dire sa relation à sa mère ; il le découvre en lui et il en conclut : si cela a lieu en moi, cela doit avoir lieu chez tous les hommes.

Voyez-vous, ceci est plus ou moins accepté de nos jours, mais il faut admettre que c'est une chose inouïe. Car, il faut comprendre que Freud était un scientifique, de l'école d'Helmholtz, et que, comme Goethe, il a découvert un os. Et il a dit alors : chacun a cet os ! Naturellement, c'est quelque peu dérangent, mais d'un autre côté, c'est vraiment quelque chose d'incroyable, quelque chose de purement psychique, quelque chose dont il ne peut donner la preuve, qui ne peut pas être montré comme un élément pouvant être reconnu universellement. Ce fut à proprement parler la grande découverte, la découverte révolutionnaire. C'est d'elle que vient la *Traumdeutung* et en même temps la très grande découverte de la méthode psychanalytique.

La méthode psychanalytique a aussi une certaine préhistoire dans les études sur les associations de C.G. Jung à Zurich, mais à vrai dire,

4. Première parution dans *Die Medizin der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, *La médecine contemporaine en autoprésentations*, recueils de monographies de médecins réputés dans leur spécialité, édités par le D^r L. P. Grotte, tome IV, Leipzig, 1925. Puis repris dans le tome XI des *Gesammelte Schriften*, en 1928. En 1934, édition sous forme de livre avec le titre de *Selbstdarstellung*, Leipzig, Vienne et Zurich. Traduction française : *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1986, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

5. Sigmund Freud, *La naissance de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1969. Cette publication ne donne pas l'intégralité des lettres. Celle-ci ne fut publiée en allemand qu'en 1986 : Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main.

Freud l'avait déjà produite avant C.G. Jung. Il avait vu qu'avec l'hypnose le travail n'était pas suffisant, il a cessé sa relation à l'hypnose et à la place de cela a instauré la méthode psychanalytique. Donc, on peut dire que depuis 1896-1897 il a traité les patients de cette manière, à savoir qu'allongé sur le divan le patient doit dire tout ce qui lui passe par la tête. Cette méthode est le fondement de la psychanalyse, et le fondement de ce qu'est un freudien au sens strict.

Voyez-vous, tout ce qui, en dehors de cette méthode, passe pour de la psychanalyse peut être juste, est juste, peut être démontré, est d'une très grande importance scientifique, mais ce n'est pas de la psychanalyse. Aujourd'hui où nous avons l'incroyable possibilité d'observer, de photographier, de mesurer le développement du bébé dans les premières années de sa vie, nous savons incroyablement plus de choses sur le développement du bébé et nous pouvons en tirer des conclusions pour la pathologie ultérieure. Mais ce n'est pas freudien, ce n'est pas de la psychanalyse. La psychanalyse est toujours la relation de deux êtres humains dans laquelle l'un dit tout ce qui lui passe par la tête à un autre qui est à même de le reconnaître aussi objectivement que possible. Et cette question de la reconnaissance objective par le psychanalyste est bien sûr devenue au fil du temps beaucoup plus importante et difficile. Freud appartenait encore à un groupe de médecins qui, à vrai dire, étaient dans la lignée du prêtre – c'était ça un médecin du temps de Freud – à un groupe d'êtres humains d'un haut niveau. Aujourd'hui ce n'est plus ainsi, cela ne peut plus être ainsi. Aujourd'hui, où il y a des milliers de psychanalystes, c'est presque impossible de s'attendre à ce qu'un psychanalyste reçoive réellement toujours objectivement ce qui lui est adressé dans la séance. Par conséquent, nous savons aujourd'hui que la relation entre psychanalyse et patients, médecin et patient, est une affaire bien difficile ; nous en savons plus que Freud n'en savait sur le transfert et le contre-transfert et nous considérons les choses en un tout autre sens que Freud ne l'a fait. Mais, d'un point de vue historique, Freud a tenté d'écouter aussi objectivement que possible ce que le patient lui disait. Il découvre alors des éléments psychiques inouïs et avant tout, la conviction que l'être humain est dirigé par des pulsions.

La pulsion est quelque chose de difficile à saisir. Le mot *Trieb*, qui rime avec *Liebe* [amour], est un mot que tout Allemand reconnaît : au printemps, quand les pousses sortent sur les arbres, ce sont des *Triebe*. Mais les Anglais n'ont pas – et les Français non plus, je crois – de mot pour cela. Ils ont le sens, mais ils n'ont aucun mot pour cela. Et là, Jones a insisté d'une façon désastreuse, la raison n'en est pas claire, pour traduire en anglais *Trieb* par *instinct*. C'est tout simplement faux. *Trieb* n'est pas un instinct. On a alors essayé d'améliorer la chose en inventant le terme *drive* à la place d'*instinct*, ce qui est encore pire car

drive est un concept mécanique qu'on utilise pour la voiture, c'est un concept purement mécanique. *Drive* pour *instinct*, ça n'a absolument aucun sens, c'est un mot absurde. Bien sûr, cela a très vite provoqué la résistance chez les Anglais qui ne connaissaient que l'anglais : « ça ne va pas », ont-ils dit, et ils ont tout à fait raison ; ça n'est pas juste. Naturellement, les Anglais qui connaissaient l'allemand ont compris *Trieb* sous *instinct* ou *drive*. Mais ce ne fut le cas que pour ceux qui connaissaient l'allemand. Ils ont eu de ce fait d'énormes difficultés.

C'est en allemand que Freud a découvert que l'élément fondamental de la psyché humaine est la pulsion sexuelle qui commence avec la vie, ce qui de nos jours est communément reconnu, nous savons cela à partir des hormones etc., et il l'appela d'une manière intéressante – c'est le seul mot latin que Freud utilise – : *Libido*. Ce qui est décisif pour Freud, c'est qu'au fond la libido est ce qui domine la vie de l'être humain. Il a donc mis cela par écrit en 1905 dans la Théorie du sexuel, ce travail est aujourd'hui un peu en-deçà de ce que nous savons, mais dans le fond, c'est freudien, c'est Freud. Plus tard, Freud a reconnu ce qu'il a toujours considéré avec attention, à savoir les pulsions du moi. Freud a toujours été d'avis qu'il y avait des pulsions du moi. Il n'a jamais nié qu'il y ait des pulsions de survie, mais étant donné que les êtres humains en étaient conscients, il ne s'en était pas occupé.

Voyez-vous, Freud a découvert, et bien sûr maintenant c'est entériné, que l'hystérie – pour la névrose obsessionnelle, on n'en est pas tout à fait sûr – et la névrose d'angoisse prennent naissance en raison d'un conflit avec cette libido, aux environs de 3 à 5 ans. C'est la découverte de Freud, et Freud ne voulait poursuivre rien d'autre que cette découverte. Pendant longtemps il ne s'est pas soucié du moi ; pour lui, cela allait de soi.

Il y a un homme du nom de Nestroy – c'est un grand poète qui, je crois, en dehors de quelques personnes, est peu connu – qui a écrit une satire du nom de *Judith et Holopherne*, dans les années 1840, c'est-à-dire avant la fin du siècle, où Holopherne dit : « Il faudrait que je sache qui est le plus fort : moi ou moi ? » C'est-à-dire que cela allait de soi, chacun savait ce qu'était le moi. C'était facile à comprendre. Et Freud a même écrit en 1915 que le moi, c'est le clown, l'Auguste. Cela intéresse les enfants. Ce qui nous intéresse, nous, c'est l'inconscient et non ce qui est conscient. Ceci jusqu'à ce qu'il en vienne, en 1909, au fait que le moi commence lui aussi très tôt, et peut être inconscient. Alors, la situation change.

Donc, voilà les grandes découvertes de Freud jusqu'en 1909. Puis vinrent le cas Schreber et le narcissisme où s'accroche l'idée que là se trouve la cause originaire de la psychose. A la même époque surgit la première défection du mouvement, ce qui était alors le freudisme ou

la psychanalyse ; je veux parler d'Alfred Adler. Alfred Adler mit l'accent, dès le début, sur les éléments sociaux de la vie, et il faut dire que cela n'est pas faux, mais ce n'est pas de la psychanalyse ! Freud l'a très vite remarqué et a attiré l'attention d'Adler là-dessus. Mais Adler a de plus en plus accentué l'aspect social dans le moi, le conscient et aussi le corporel, et de ce fait, il s'est de plus en plus éloigné de Freud, jusqu'à la rupture décisive de 1911. La raison pour laquelle la rupture d'Adler avec Freud est si importante est qu'avec Adler, il ne s'agissait plus d'une psychologie de l'inconscient, mais d'une psychologie du conscient, pas d'une fausse psychologie – je ne suis pas un adlérien, je ne crois pas qu'Adler ait raison dans le fond de sa philosophie, avec le sentiment collectif, je pense que ça ne va pas – mais on peut être d'avis que ce sentiment collectif existe. Mais ce n'est pas de la psychanalyse, ce n'est pas l'inconscient de Freud, qu'on ne peut découvrir radicalement que dans les relations à deux.

Et puis après Adler, une deuxième grande séparation suivit, je veux parler de celle de C. G. Jung. Jung s'est séparé de Freud pour des raisons tout à fait autres qu'Adler. Pour l'essentiel, on sait beaucoup de choses à ce propos, car la correspondance de Jung et de Freud est publiée. Jung ne pouvait pas résister à Freud et il fallait qu'il se sépare de lui. Et lui aussi a fait une théorie. Jusqu'en 1909 c'était encore un freudien enthousiaste, on voit dans les *Minutes* qu'il a beaucoup admiré Freud, mais ensuite il ne put pas continuer avec lui. Il a développé une théorie complètement différente de l'inconscient, un inconscient qui est un peu inconscient, mais qui n'accepte pas, en réalité, la pulsion de Freud. La libido, chez Jung, est quelque chose d'autre. Et Freud s'est séparé de lui. Jung, à vrai dire, s'est alors très mal conduit : l'idée lui vint qu'il y a une science juive et une science aryenne et d'autres différentes bêtises... Mais nous savons aujourd'hui assez précisément que Jung ne pouvait pas être le support de Freud, et cela, Freud ne l'a pas vu. La femme de Jung a averti Freud : « Vous demandez des choses à mon mari qu'il ne peut pas réaliser », écrit Emma Jung à Freud. Freud n'en a pas saisi la portée. Il pensait avoir en Jung un successeur – il pensait qu'il allait bientôt mourir – et il a trop demandé à Jung.

C'est la deuxième séparation, et ce qui est décisif, c'est que Jung aussi s'est éloigné de l'inconscient selon Freud.

La troisième déviation de la psychanalyse, celle de Stekel, est venue à nouveau d'une toute autre façon. Stekel était un homme difficile, très doué, mais qui a raconté beaucoup de choses qui n'étaient pas vraies à propos de la psychanalyse freudienne. Freud savait qu'il était raconté dans les *Minutes* des choses qui n'étaient pas vraies, mais il ne pouvait rien dire parce que Stekel les lui avait communiquées avant, confidentiellement. C'était désagréable. Et puis Stekel faisait des problèmes avec

l'éditeur Deuticke, ce qui était facile, et il ne s'entendait pas avec Tausk... Ce fut trop pour Freud et il se sépara de Stekel.

Stekel fut le premier à faire des analyses courtes. C'était un homme très doué et il voulait revenir vers Freud, mais Freud ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Cela resta donc un mouvement de défense.

De sorte que nous avons, jusqu'en 1914, trois mouvements de défense, et chacun des trois a détourné l'essence de la connaissance freudienne : rendre conscient l'inconscient. Car, voyez-vous, quand Stekel traite quelqu'un en 3 ou 4 heures, on peut être sûr que des erreurs sont faites, personne ne peut redonner la santé en quelques heures. L'inconscient n'est pas découvert en 2 ou 3 heures. Cela demande du temps. Et c'est dans cette mesure qu'on peut reconnaître Stekel comme quelqu'un qui s'est lui aussi éloigné de l'inconscient freudien.

Le quatrième à s'être séparé de Freud fut Otto Rank, en 1924. Nous pensons que c'est lorsqu'Otto Rank a appris que Freud avait un cancer. C'était alors, à proprement parler, un arrêt de mort. La représentation de la perte de Freud était pour Otto Rank, intolérable, et il devait se séparer de Freud avant que celui-ci ne meure. Il a alors développé sa propre théorie, puis une école, sur la volonté et le temps. Mais là aussi, et j'aimerais particulièrement insister là-dessus, est présent le rejet de l'enseignement de Freud, le rejet de l'inconscient.

Nous voyons alors que dans les quatre déviations de la psychanalyse il s'est toujours agi de nier l'inconscient. Et la question décisive reste aujourd'hui, selon moi, de savoir si quelqu'un est un psychanalyste ou un freudien. Voyez-vous, un freudien est quelqu'un qui se tient aux découvertes de Freud, sur le divan, de l'inconscient dans la vie psychique de l'être humain, et qui a vécu en soi-même ce qu'est l'inconscient. C'est pourquoi une psychanalyse n'est réellement possible que dans un entretien individuel avec un psychanalyste. Par conséquent, il est impossible de devenir psychanalyste dans une université. Et cela, Freud l'a reconnu.

Freud a reconnu deux choses aux alentours de 1900. Premièrement, que seule cette méthode psychanalytique de la relation à deux peut découvrir l'inconscient. Nous le tentons de nos jours dans des groupes et nous savons par les *Minutes* que Freud a lui aussi travaillé dans un groupe. Il peut se passer beaucoup de choses dans un groupe, mais cela doit durer un certain temps – le temps est très important – il y a des groupes actuels d'analyse qui se font, je crois, en quatre ou cinq ans.

Et cette découverte de l'inconscient a engagé Freud à dire : puisque nous ne sommes pas reconnus par les médecins – ce qui était important pour lui, ce n'est pas que les autres ne le reconnaissent pas, cela n'avait pas d'importance, c'est que les médecins ne l'aient pas reconnu – nous

ne pouvons pas être reconnus par l'Académie. Cela, il se l'est dit très tôt.

Il a donc fondé un mouvement analytique à partir de 1902 ; ils étaient quatre personnes, et avec mon père cela faisait cinq. L'histoire écrite par Freud en 1914 est une histoire sur le mouvement psychanalytique et non sur la psychanalyse ; il l'a appelée l'histoire du *mouvement* psychanalytique. Il était d'avis que les personnes qui découvrent l'inconscient en elles-mêmes sont convaincues par cette expérience au point que cela ne fait plus aucun doute pour elles. Car le prouver, on ne le peut jamais. Le montrer à la télévision, on ne le peut jamais. Mais en faire l'expérience en soi-même, cela on peut le faire. c'est la raison pour laquelle Freud était d'avis que la psychanalyse devait avoir son mouvement propre, qu'elle ne pourrait jamais devenir une science universellement reconnue, mais qu'elle pourrait par contre devenir une science en extension toujours plus grande, ce qui s'est confirmé. De sorte qu'il nous faut dire aujourd'hui qu'est freudien celui qui reconnaît cette condition, celui qui dit : je dois me faire moi-même analyser, je dois le vivre en moi-même ; lorsque j'aurai vécu ces choses en moi-même, alors je saurai que cela se passe comme ça, alors je serai un adepte de Freud, alors je serai freudien.

Je voudrais dire encore brièvement quelque chose qui est de la plus grande importance. Freud a écrit en allemand, il a été un très grand écrivain allemand ; il a écrit en allemand et il a pensé en allemand. Et ce qu'il a pensé est pourtant valable pour tous. Cela veut dire qu'il a reconnu que les éléments fondamentaux des six premières années de la vie sont pareils chez tous les êtres humains. Ce qui s'y ajoute et qui commence, comme nous le savons maintenant, dans la première année de la vie, c'est le développement du moi. Mais le développement du moi, la dite psychologie psychanalytique du moi, remonte à la dernière grande découverte de Freud, à sa division de la psyché humaine en ça, moi et surmoi. Personnellement je n'ai pas trouvé de meilleure division. C'est une division. Si quelqu'un vient et m'en donne une meilleure, je la prends. Le ça c'est l'inconscient, le moi c'est le moi, la personnalité, c'est ce qui commence dans les premières années de la vie et qui fait la diversité des personnes. Et le surmoi est le résultat de notre relation au monde, au social, l'instance qui surveille ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Ainsi, avec la découverte du ça, moi et surmoi et celle du narcissisme, Freud a donné un développement de la psyché humaine que l'on peut prendre ou non. Il y a beaucoup de gens qui font de très grands et très bons travaux, mais qui, au fond, voient tout comme si c'était conscient. Ce ne sont pas des freudiens. Ils peuvent se dire psychanalystes, mais ils ne sont pas freudiens. Est freudien celui qui a découvert l'inconscient

comme Freud l'a fait et comme seul cela peut en effet être découvert – à savoir dans un entretien à deux, et peut-être, avec certaines modifications, dans des groupes, je ne veux pas l'exclure –, mais l'essentiel est dans la nécessité que les idées surgissent librement. Alors, les éléments que l'être humain normal ne peut pas accepter, se développent d'une façon incroyable. C'est-à-dire que la psychanalyse, la psychanalyse freudienne, doit nécessairement provoquer des résistances. Il n'y a pas de psychanalyse sans résistance. Bien sûr, il y a des gens qui découvrent tout de suite, il y en a, mais très peu. La plupart doivent travailler la résistance : la résistance se manifeste, et puis ils l'abandonnent. Et après ils deviennent psychanalystes et freudiens. Et comme Freud a reconnu ça, il était d'avis que la psychanalyse, au fond, n'est possible que pour un petit nombre de gens et que ce sera toujours ainsi. Pourtant les découvertes qu'il a faites ont trouvé une si large diffusion – la sexualité des enfants etc. – que naturellement beaucoup de choses ont été entérinées par d'autres. Mais de vrais freudiens, il n'y en a probablement que peu. Et cela sera toujours ainsi.

Etant donné que la psychanalyse est une science allemande, et je termine là-dessus, la psychanalyse anglaise, et la française surtout, se sont développées très différemment. Il n'y a pas encore de traduction effective de Freud – en français le travail est en cours, est-ce que cela va réussir ?, on ne sait pas –, mais il y a une édition anglaise de Freud, nommée la *Standard Edition*. C'est absolument incroyable que Strachey ait appelé son édition anglaise la *Standard Edition* ! Il aurait fallu qu'il l'appelle édition anglaise, mais *standard* ! Ce n'est pas *standard*, c'est quelque chose d'autre, à beaucoup de point de vue ça n'est pas Freud. Pourtant l'école anglaise de psychanalyse – c'est-à-dire Mélanie Klein et Winnicott – entérine l'existence de l'inconscient. De ce fait on ne peut pas leur contester qu'ils soient psychanalystes. Mais freudiens, ils ne le sont pas.

Car, au fond, Freud est une science allemande et le comprendre véritablement, on ne peut le faire qu'en allemand.

Je vous remercie.

DISCUSSION

ANNE-MARIE VINDRAS – *Vous faites de la découverte de l'inconscient le noyau de ce que Freud a apporté. Pourriez-vous préciser ce que le mot Trieb, qui est tout à fait déformé par drive, instinct ou pulsion, évoque en allemand, justement par rapport à l'inconscient ?*

ERNST FEDERN – Oui, voyez-vous, c'est le fait que Freud ait découvert que le bébé déjà s'efforce d'atteindre au plaisir ; le premier plaisir est donc dans la succion, c'est-à-dire qu'il vient du corporel. La pulsion, pour Freud, est toujours un élément venant du biologique et allant dans le psychique. La pulsion est toujours liée au biologique et, par conséquent, Freud est un psychologue biologiste. Mais les deux vont ensemble et ne peuvent pas être séparés. Dans les six premières années de la vie, selon Freud, des développements d'une très grande importance ont lieu, qui sont perdus avec ces six premières années. L'amnésie se situe donc entre cinq et six ans. Ce qui avait eu lieu entre un et six ans dans la vie d'un enfant est refoulé dans l'inconscient, et c'est ça l'inconscient. C'est le ça. Plus tard Freud avança que le moi aussi commence déjà avec les premières années. Il y a déjà aussi un moi – selon Federn, il y en a un dès la naissance – et ainsi le ça selon Freud est aussi bien une libido qu'un moi. Par conséquent, Freud parle du ça comme de la force qui pousse et du moi comme de celle qui régule cette force qui pousse. Mais les choses ayant eu lieu jusqu'à la sixième année de la vie infantile sont refoulées, et pour l'être humain normal, tout cela est perdu. Et ça, c'est l'inconscient. Ce qui a eu lieu de un à six ans, c'est ça l'inconscient. Maintenant, dans la maladie une telle amnésie n'a pas lieu dans les mêmes proportions. Il se développe, à partir des conflits, d'autres formes du refoulement, pathologiques, psychotiques, etc. Mais chez l'être normal a lieu un véritable refoulement. Freud était convaincu que l'être humain normal ne veut rien savoir de la psychanalyse et que, par conséquent, il revient aussi à l'être humain normal d'être analysé. Et à la fin de sa vie, il était de l'avis qu'il revient, en somme, à l'être normal d'être analysé et aux malades d'être traités et non pas d'être analysés.

JEAN-PAUL ABRIBAT – *Concernant la psychanalyse, s'agit-il de croyance, d'en être convaincu parce qu'on en aurait fait la découverte vécue, ou bien d'assentiment ?*

ERNST FEDERN – Voyez-vous, à ce sujet, je peux vous dire la chose suivante : Avant que je ne sois analysé, je me suis analysé moi-même et j'ai admis le complexe d'Œdipe etc. Tout cela, je l'ai donc en quelque sorte accepté chez moi, car c'est venu de mon père. Dans l'analyse que j'ai faite avec Nunberg, tout a été autrement. Ce fut tout autre que ce que je m'étais imaginé. Et c'est de là que je tiens la conviction que ce dont j'ai fait ensuite l'expérience sur moi-même est juste. Mais démon-

trer que c'est juste, je ne le peux pas. Si quelqu'un me dit que Nunberg m'a fait croire cela, je ne peux pas dire non. Je ne crois pas qu'il m'ait fait croire cela, rien ne me permet de le dire – Nunberg était un analyste très classique, parlant peu mais disant parfois des choses –, mais le démontrer, je ne le peux pas. Et ceci est une difficulté de la psychanalyse qu'à mon sens nous devons reconnaître. Quand il a commencé, Freud était d'avis que la découverte des causes originaires de l'hystérie et des névroses était comme celle du bacille de Koch de la tuberculose. Au cours de sa vie, qui dura 83 ans, il en est naturellement venu à l'idée que c'était quelque chose de tout à fait autre. Il s'est de plus en plus éloigné de cette équivalence qu'il faisait antérieurement avec la conception scientifique, et il devint toujours plus sceptique sur le fait que ce qu'il pensait avoir trouvé puisse jamais être véritablement reconnu par tous. Et c'est effectivement un grand problème. Prenons le complexe d'Œdipe. Je vois dans chaque gamin un Œdipe, mais il y a des mères qui ne le voient jamais et si je le leur dis, cela crée une drôle de situation : « Mais, qu'est-ce que vous racontez-là ? » Vous pouvez aussi parler avec les pères des problèmes psychiques de leurs enfants sans être compris ; il est complètement exclu de faire entendre au père que son gamin a un problème psychique. Le père est un ingénieur tout à fait normal et il n'y a pour lui qu'un seul trajet entre deux points. Que le trajet dans le psychique soit à ce point difficile et à ce point compliqué, on ne peut pas le comprendre.

GEORGE-HENRI MELENOTTE – *Vous interrogez l'effet du passage du texte de Freud de la langue allemande à la langue anglaise. Est-ce que cela joue, selon vous, un rôle dans le développement qu'a pu prendre l'ego-psychology aux États-Unis ?*

ERNST FEDERN – La première traduction est venue de Brill, et elle était très mauvaise. Brill ne connaissait ni l'allemand ni l'anglais. Mais Freud était tellement convaincu que les Américains ne le comprendraient pas que ça lui était indifférent. Et puis vinrent les traductions de Rivière, qui étaient meilleures ; quelques-unes concernant les travaux cliniques de Freud étaient passablement bien faites. Mais, aux États-Unis, la psychanalyse fut prise comme traitement de toutes les affections psychiques d'ordre mental. Seuls les médecins avaient le droit d'être psychanalystes et la psychanalyse était la méthode pour traiter les maladies mentales. Or Freud a dit, dans les années 1920 : « de toutes les applications de mes découvertes, l'application au traitement des malades mentaux est la plus mauvaise. Car, au fond, tous les êtres humains qui ont besoin d'un traitement peuvent être traités, par suggestion ou par tous les moyens possibles, mais pas par la psychanalyse qui est trop longue, trop difficile et qui requiert une certaine sorte d'êtres ». Cela, c'était

Freud. Le point de vue en Amérique, jusque il y a quelques années, était que la psychanalyse est un traitement de la maladie mentale. En tant que tel, ça n'est pas Freud. Les psychanalystes américains ne sont pas des freudiens. L'école anglaise ne fut pas bien claire à ce sujet. Jones, ainsi que les premiers psychanalystes anglais, comprenait suffisamment l'allemand pour lire et comprendre Freud ; et l'école anglaise a pris une autre direction du fait de Mélanie Klein et Winnicott ; mais, comme je l'ai déjà dit, on doit les reconnaître comme des psychanalystes. Cependant, ce qui pour Freud a lieu dans le conflit oedipien à quatre ans, a lieu, selon Mélanie Klein, dans la deuxième année de la vie. Alors cela, les viennois ne purent jamais l'accepter. Naturellement, chez les enfants malades mentaux, on peut trouver toutes sortes de choses qui ouvrent un nouveau monde, mais ce n'est pas le monde de Freud. On ne peut pas pour autant exclure ces choses, car ce sont des découvertes, des descriptions, des choses qui proviennent de la clinique. Mais bien sûr, c'est quelque chose qui ne peut pas être appliqué à tous les êtres humains.

RENE EBTINGER – *Freud a douté que la Traumdeutung puisse jamais être traduite. Par contre, il ne s'est pas opposé à des traductions ; il y a déjà là une ambiguïté. Il a accepté des mauvaises traductions. Alors, quand on va au plus profond de la Traumdeutung, on trouve les Wortklumpen dont Freud arrive à extraire les associations, et là, au niveau du conglomerat signifiant inconscient, il se pose un réel problème par rapport à l'essence de la langue. Je ne vois pas comment on pourrait traduire ces Wortklumpen.*

Je voudrais faire une deuxième remarque, un peu plus pittoresque, mais aussi plus acide. Un éminent professeur, Monsieur Pichot, a écrit une histoire de la psychiatrie en France où il fait ce compliment à Freud d'avoir une langue magnifique. Cela dit, il nous explique qu'il n'est pas utile de lire Freud en allemand ; de toutes manières, les étudiants lisent Freud dans Strachey ; Strachey étant mauvais, c'est inutile de le lire ; et donc, il est inutile de lire Freud. Voilà où nous en sommes en France.

ADRIAN ORTIZ – *Je veux revenir à eine deutsche Wissenschaft. Comment entendre deutsche ? N'y a-t-il pas deux opérations, une qui porte sur la traduction et l'autre qui est de l'ordre de la poétique ?*

ERNST FEDERN – *Je crois que pour Freud il était clair que certaines choses ne pouvaient pas être traduites. On ne peut pas non plus traduire Goethe.*

JEAN-PAUL ABRIBAT – *Toute psychanalyse opère dans une langue particulière et celle-ci est-elle autre chose que la somme de ses connotations et de ses équivoques ? De ce particulier dans la transmission de la psychanalyse, nous ne pouvons pas nous passer. Mais il s'est élaboré une linguistique générale qui pose l'articulation entre les langues particulières et le langage. Seriez-vous d'accord pour*

nous suivre, et jusqu'où, dans cette formulation de Lacan qui distingue langue et langage : l'inconscient est structuré comme un langage ?

ERNST FEDERN – Je ne me suis jamais occupé de linguistique. Je sais que cela existe et je sais également que c'est une affaire très importante, mais moi-même je ne m'en suis jamais occupé. Les recherches actuelles sur le langage et la linguistique peuvent-elles nous apporter une solution ? Je ne peux malheureusement rien dire à ce propos.

JEAN ALLOUCH – *Permettez-moi de reprendre la question d'Abribat. Est-ce que, à votre avis, ce qui compte dans la découverte de Freud c'est que celui qui est en analyse parle telle langue, ou bien simplement qu'il parle ?*

ERNST FEDERN – Non, l'analyse n'est pas liée à une langue. L'analyse peut être effectuée et doit nécessairement l'être dans chaque langue et elle produit dans chaque langue ce qui dans cette langue se dit. Par conséquent là où les gens sont analysés, correctement analysés, ils parviennent, au fond, aux mêmes éléments fondamentaux. C'est pourquoi, selon moi, il y a un mouvement psychanalytique international. Mais, dans l'expression de ce que l'on dit, les choses sont cependant très différentes. Parler deux langues rend d'ordinaire possible aux personnes d'établir une comparaison et de travailler, mais une connaissance insuffisante de la langue d'un autre rend les choses très difficiles. Je vous donne un exemple à propos des émigrants des États-Unis : *Ichgefühl*. *Ichgefühl* fut traduit par *ego-feeling*. C'est absolument faux. *Ichgefühl* veut dire : « je fais l'expérience de mon propre moi ». Il n'y a aucun mot anglais pour cela. L'anglais travaille autrement. « Je fais l'expérience de mon sentiment personnel à propos de mon propre moi », c'est ça, l'*Ichgefühl*. Federn fut traduit par *ego-feeling*. Des livres ont été écrits là-dessus, toute une littérature simplement sur de mauvaises traductions.

JEAN ALLOUCH – *Je considère comme très importante cette remarque que vous faites selon laquelle Freud a mis en œuvre une méthode, et que cette méthode est une façon de définir ce qu'il a inventé. Sans cette notion de méthode, on ne peut pas comprendre qu'il y ait eu des conflits d'école. Mais dire que Freud a découvert une méthode originale n'est pas tout à fait pareil que de dire que la psychanalyse est une science allemande. La notion de science allemande me gêne un peu, ça évoque quand même d'autres qualificatifs opposés au terme de science et qui font froid dans le dos. Aucun scientifique ne soutiendrait qu'une science peut être qualifiée par le nom d'une nation, d'une culture ou d'un pays. Je ne pense pas qu'il y ait une médecine allemande ni une mathématique belge. Cela ne veut pas dire que certaines écoles ne sont pas marquées d'un caractère national et d'une langue. Mais c'est justement parce qu'il ne s'agit que de problèmes qui n'ont pas encore débouché sur un statut véritablement scientifique, qui ne sont pas encore réglés scientifiquement.*

Alors comment soutenez-vous cette idée que la psychanalyse est une science allemande ?

ERNST FEDERN – *Wissenschaft*, en allemand, est ce qui crée (*schaft*) du savoir (*Wissen*). *Grafschaft* (comté) est ce qui fait *ein Graf* (un comte). *Landschaft* (contrée, paysage) est ce qui fait *ein Land* (une terre) etc., *Schaft, Wissenschaft*. Science est *knowledge* (connaissance) ; la science doit être démontrée. En anglais, lorsqu'on dit *Wissenschaft*, on dit *science*, mais en Angleterre, aucun historien n'est un scientifique. Tout historien, en Allemagne, est un *Wissenschaftler* (créateur de savoir, scientifique). Cela veut dire que dans le mot *Wissenschaft* il y a déjà cette différence. Freud était un *Wissenschaftler* (créateur de savoir) au sens de la *Wissenschaft* allemande. Il a tenté de créer un savoir sur quelque chose qui est, au fond, indémontrable et non montrable. On ne peut le prouver que par des voies très compliquées. Et cela a tellement fait ses preuves qu'aujourd'hui des milliers d'êtres humains y sont accrochés. Mais, lorsque vous dites : « viens, et démontre-moi que cela est ainsi », non, vous ne le pouvez pas ! Et pourtant en allemand c'est *eine Wissenschaft* (une science), mais pas en anglais. Voyez-vous, Kant était un grand philosophe, et Jung était un grand philosophe, et tous les deux ont exprimé des choses très différentes sur le monde.

Les différences entre les modes de penser allemand, anglais et français, vraisemblablement aussi italien, sont des différences qu'il faut reconnaître. Il y a du commun. Pourquoi ? C'est la grande question de l'avenir.

Mais lorsque je dis « *deutsche* » *Wissenschaft* (science « allemande »), avec « *deutsch* » je fais référence à la langue allemande. Il n'y a pour moi aucun esprit spécifique allemand. Freud était un Viennois, et pas un Allemand, mais c'est en allemand qu'il a écrit. Il y a à mon avis une science (*Wissenschaft*) allemande pour autant qu'elle est écrite. Il n'y a pas, selon moi, d'esprit allemand, il y a des souabes, des saxons, des berlinois... et pourquoi pas d'autres types d'esprit, mais il n'y a pas une mentalité allemande. Par contre, il y a une langue allemande dans laquelle Freud a écrit, et donc lorsque j'emploie le mot « allemand », je pense exclusivement à la langue allemande. Comme homme, Freud était un Viennois, un juif Viennois, ce qui dans ses caractéristiques est encore quelque chose de tout à fait particulier. Je ne crois pas non plus qu'il y ait un esprit spécifique juif, auquel Freud, lui, croyait. Il y a des quantités de mentalités juives différentes. Freud, lui, était un juif Viennois, un professeur juif viennois qui est arrivé à grimper dans la société, mais c'est dans la langue de Goethe qu'il a écrit. Pourtant, pour les allemands aussi, Freud est difficile à lire aujourd'hui. Car il écrivait pour un petit groupe de gens avec un style complètement différent d'aujourd'hui. Après l'absence de succès de la *Traumdeutung*, Freud n'écrivit une grande

partie de ses choses que pour les psychanalystes, c'est-à-dire pour ceux qui avaient fait l'expérience personnelle de la psychanalyse.

Freud n'est pas un « scientifique », un *Naturwissenschaftler*. Freud se pensait lui-même dans le champ des sciences de la nature, *Naturkunde*, ce qui est tout à fait différent de *Naturwissenschaft*. *Wissenschaft* est quelque chose qui crée du savoir, *Kunde*, c'est ce qui dit quelque chose sur quelque chose. Ce sont des choses différentes, mais la différence est si petite qu'il faut très bien connaître la langue pour pouvoir la faire.

JEAN ALLOUCH – *Je voudrais revenir sur l'interprétation que vous avez donnée de la rupture Freud-Rank, que je qualifierai, quant à moi, de masochiste, Rank s'infligeant à lui-même la douleur de la séparation avec Freud plutôt que de la subir. En disant cela, je crois que vous négligez le fait que le moment où Rank s'en va est aussi le moment où Freud passe un contrat avec Anna, qui seule aura droit de s'occuper du cancer de son père. Quand Rank, le secrétaire, s'en va, Anna, la fille, entre en scène, dans une équivalence qui, d'ailleurs, préexistait : pour Freud, Rank est venu à un endroit qui était déjà marqué comme étant celui de sa fille en tant qu'elle allait assurer la suite.*

ERNST FEDERN – Non, là je crois que vous avez tort. La relation entre Freud et sa fille Anna est très complexe. Il l'a ensuite appelée Antigone. Freud est tombé malade en 1924 et il a destiné Anna à s'occuper de lui – et qui d'autre pouvait le faire –, mais dans le même temps il a destiné mon père à s'occuper de toutes les choses professionnelles. Lorsque quelqu'un appelait Freud, le central téléphonique de Vienne l'envoyait automatiquement à Federn. Rank ne pouvait pas prendre une telle position car il n'était pas médecin, ce n'était pas possible. Mais Freud a retenu Rank très longtemps, Rank n'est parti qu'en 1925-26. Il est possible que ce que j'ai dit sur Rank ne soit pas vrai, ça, on ne peut pas vraiment le prouver, mais Rank était un homme très dépressif, on le savait, c'était un fait. Et il était véritablement le fils de Freud. On a supposé qu'il n'avait pas supporté la situation. Et ce qui va dans ce sens, ce n'est pas tant que Rank ait développé sa propre théorie, ce n'est pas le plus important, mais qu'il se soit comporté à Vienne sans aucune bienséance. Il a « expédié » des gens, alors tout est devenu public ; il a fait des choses qu'à vrai dire on ne fait pas quand on se sépare pour des raisons scientifiques. Il est très bizarre qu'il soit mort très peu de temps après Freud. Donc, non, je ne crois pas.

La relation d'Anna Freud à son père est quelque chose de très étonnant. Mais, le représentant de Freud était Federn, jusqu'en 1938 et c'est la raison pour laquelle mon père reçut aussi les *Minutes*, et aussi, je pense, pourquoi Federn a transmis les *Minutes* à l'Association Internationale. On voit bien déjà la relation. Et l'on sait par les lettres, etc., que Federn était proche de la famille de Freud depuis 1909. Par exem-

ple, en 1909, Federn a amené Freud à se laisser peindre sans barbe, comme cadeau à sa fille Mathilde pour son mariage. Quand elle a vu le tableau, elle s'est mise à pleurer. Elle a dit : « Reprenez ce tableau ». Ce tableau de Freud sans barbe est célèbre. Et mon père l'a suspendu dans son bureau. Mais il a perturbé Edoardo Weiss dans son analyse, il était au-dessus du divan, et il l'a retiré. Il s'en est débarrassé ; et en 1956, il fut réexhumé et se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de l'institut psychanalytique de New-York. C'est le seul tableau de Freud sans barbe. A l'occasion d'une exposition sur l'empereur François Joseph ce tableau fut prêté par l'institut de New-York à l'institut de Vienne⁶.

Donc, déjà en 1909 Federn était un familier des Freud. Il était aussi médecin d'une nièce de Freud. Il y avait des relations de longue date. Mon père était l'élève préféré de Nothnagel. Nothnagel était l'homme qui a le plus aidé Freud, et c'était aussi un médecin célèbre. Et Federn, mon grand-père, était un médecin célèbre à Vienne. Ainsi le fait que Federn soit allé vers Freud fut naturellement une chose importante, bien que, nous le savons par les *Minutes*, tous les membres de l'association psychanalytique étaient des viennois importants. Jones a fait comme si ces gens avaient été des fous, mais en fait c'étaient des intellectuels viennois importants. Bien sûr, ce n'était pas Freud, mais c'étaient des intellectuels importants.

6. Cf. Ernst Federn, *Witnessing Psychoanalysis. From Vienne via Buchenwald and the USA*, London, Karnac Books, 1990. Voir également la *Revue du Littoral*, n° 36, octobre 1992, Paris, EPFL.

Communication préliminaire

Incités par une observation fortuite, nous recherchons depuis quelques années, dans les formes et les symptômes les plus divers de l'hystérie, l'instigation qui, pour la première fois, souvent de nombreuses années auparavant, a provoqué le phénomène en question...

Note sur « raison et cause » en psychanalyse

JEAN ALLOUCH

[...] et en effet, pourquoi notre semblable ne serait-il pas valablement un objet ? Je dirai même plus : plutôt au ciel qu'il le fût, un objet, car, à la vérité [...], au départ, il est encore bien moins qu'un objet, il est ce quelque chose qui vient remplir sa place de signifiant à l'intérieur de notre interrogation. [...] un objet, c'est quelque chose qui assurément se conquiert, et même, comme Freud nous le rappelle, ne se conquiert jamais sans être d'abord perdu. Un objet est toujours une reconquête.

Jacques Lacan¹

Proposer comme titre et thème du deuxième congrès de l'école lacanienne de psychanalyse « Freud, ou la raison depuis Lacan » a de quoi éveiller un soupçon : n'est-ce pas ainsi réaliser comme une sorte de retour à l'envoyeur, nommément à Lacan, Lacan qui, l'on s'en souvient, a écrit un texte où apparaissait, en titre, « la raison depuis Freud »² ? Le titre complet : « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » se laisse même transcrire « Lacan ou la raison depuis Freud » car il n'y a rien d'abusif à désigner du nom de Lacan cet accent alors mis sur l'instance de la lettre dans l'inconscient. Le retour à l'envoyeur serait donc d'autant plus net qu'il réitérerait non pas seulement lexicalement mais aussi stylistiquement le trait d'abord reçu. Est-ce à dire qu'en dépit de l'événement de sa mort nous nous adresserions une nouvelle fois à Lacan ? Est-ce à dire que tel Dupin, en lui retournant

1. Jacques Lacan, *La relation d'objet et les structures freudiennes*, séminaire inédit, séance du 17 juin 1957. Dans ses *Trois essais sur la théorie du sexuel*, Freud écrit : *Die Objektfindung ist eigentlich eine Wiederfindung*, ce que la Transa traduit (Bulletin de la Transa, Trois essais sur la théorie du sexuel, vol. III, p. 47) : « La quête de l'objet est, à proprement parler, une re-quête », traduction qui fait résonner cette reconquête qu'ici Lacan souligne et que masque l'habituelle traduction par « trouvaille » et « retrouvaille ». Il a fallu, cependant, un tour graphique, le tiret, pour empêcher que le mot « requête » ne signifie « nouvelle demande », « nouveau tour de la demande ». Ceci conduit à envisager de traduire : « la conquête de l'objet est, à proprement parler, une reconquête ». Bien évidemment, nulle traduction ne va tout à fait, surtout si, du point de vue du signifiant, l'on note que ne peut être rendu en français le balancement, en allemand, des deux mots *Objektfindung/Wiederfindung* où le « re » vient à la place d'« objet ». Du point de vue sémantique, il faudrait pouvoir sortir d'une opposition factice et simpliste et rendre le fait que ce n'est pas parce que l'on reconquiert l'objet que, pour autant, l'on ne le trouve pas (y compris avec ce que ce « trouve » comporte d'intervention possible d'un hasard).

2. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-528.

ainsi inversé son message, nous tirerions notre épingle du jeu ? Pourtant, il ne paraît pas que ce soit exactement le cas.

En effet, lisant aujourd'hui l'étude de 1957, un curieux fait saute aux yeux : on n'y trouve, hormis le titre, aucune mention³ de la dite « raison depuis Freud ». Comment l'expliquer ? Soit Lacan n'a fait ici, comme il a pu le faire ailleurs, que la moitié du travail⁴, soit ce manque que nous croyons noter n'en est pas un car ç'aurait été en développant très largement le thème de l'instance de la lettre dans l'inconscient que Lacan aurait fait valoir cette raison depuis Freud ; celle-ci ne requiert donc d'autre mention dans ce texte que son apparition en titre. Cette dernière lecture est évidemment la bonne. Ceci veut dire que le « ou » du titre n'est pas équivoque ; il vaut comme représentant, dans la lalangue que parle Lacan, le connecteur logique de l'identité : l'instance de la lettre dans l'inconscient, telle est la raison depuis Freud. La thèse soutenue dans cet article justifie cette lecture. Freud, souligne Lacan, a changé la relation de l'homme au signifiant. Lacan « scelle »⁵ cette sienne remarque d'un cas clinique réduit à un trognon mais irrécusable : l'homophonie *Glanz* (allemand : brillant) / *glance* (anglais : regard), et dont il donne la formule théorique en définissant la lettre comme « structure essentiellement localisée du signifiant »⁶. Cette lettre, qui marque que ce n'est pas d'abord en tant que signifiant-quelque-chose qu'intervient le signifiant chez l'être parlant (comme on ne cesse de le croire), tel est le nouveau *logos*, telle est la raison depuis Freud. En revanche, lorsque nous disons « Freud ou la raison depuis Lacan », rien ne vient prouver que ce « ou », qui paraît reconduire celui de 1957, soit effectivement le même, rien ne dit qu'il soit lui aussi un connecteur d'identité. Ce peut être au contraire, selon un usage réglé en français, une marque qui fait valoir une disparité là où un premier regard croit voir de l'identique. Nos travaux seuls pourront trancher la question de savoir si, renvoyant à Lacan son message, nous nous adressons à lui tout en retirant nos billes du jeu ou si, le « ou » venant en titre dans « Freud ou la raison depuis Lacan » n'étant pas le même que celui de 1957, c'est d'une *affirmation* d'identité dans une disparité qu'il s'agirait cette fois, moyennant quoi notre mise ne serait pas difficile à repérer puisqu'elle serait cette affirmation elle-même.

Prenons notre départ d'une assertion précise : il s'agirait avec Freud, ainsi Lacan l'accueille, d'une nouvelle raison. Or ceci ne va nullement de soi. Il en est, et qui ne sont point sots, pour avancer que la raison freudienne est simplement la raison scientifique, que donc cette asser-

3. Le mot lui-même de « raison » n'y apparaît qu'une seule fois (p. 526 des *Écrits*).

4. Cf. notamment, « Au-delà du "principe de réalité" », *Écrits*, *op. cit.*, p. 73-92.

5. J. Lacan, « L'instance... », *op. cit.*, p. 522.

6. *Ibid.*, p. 501.

tion de départ n'est elle-même et au mieux qu'une erreur. Pourtant même ceux-là ne peuvent récuser qu'il y eut bien, au moins à un certain moment historique, une cause freudienne, une « bagarre⁷ » comme la nommait Lacan s'agissant de la sienne, donc un enjeu. Comment donc rendre compte de l'effectivité de cette bagarre ? Réponse de Lacan en 1957 : il s'agit de la folie à laquelle il n'est plus possible de répondre selon la voix érasmienne d'un « éloge ambigu⁸ », moyennant quoi ce fut la raison elle-même dont Freud dut modifier la figure. La « radicale » « révolution » freudienne, la cause freudienne, consiste en une modification de « la relation de l'homme au signifiant⁹ ». En un mot, mais fait de trois : la cause (1) freudienne (2) est cette raison (3).

Mais cette assertion tend fortement à négliger la portée du couple conceptuel cause / raison, voire à résorber l'un dans l'autre ces deux concepts au point de les rendre désormais indistincts. Wittgenstein, ici, intervient. On ne peut impunément, nous dit-il, confondre cause et raison, et c'est ce que font Freud et ses disciples. Tâchons d'abord d'apercevoir le problème. Il n'a rien d'évident.

C'EST LA FAUTE À DESCARTES !

Dès le moment où Freud frayait son chemin avec ses premiers élèves, on usa du terme de « cause freudienne », ou « psychanalytique », ou, plus sauvagement encore mais chez les seuls initiés, de « la cause » (*die Sache*) sans autre spécification – chacun sachant de quoi il retournait, du moins le soupçonnait-on.

Cet usage du terme de cause mérite d'être dit sauvage car il eut lieu et se maintint longtemps (exactement, jusqu'à Lacan¹⁰) hors l'élaboration doctrinale de l'analyse. En outre, particulièrement en français, dire, comme ça, tout simplement « la cause », sent le soufre. L'on songe à *Cosa nostra*, à un groupe sinon de *mafiosi* du moins de fanatiques que ce soit en politique (la cause du peuple) ou dans d'autres domaines où « au nom de la cause » l'on peut aussi en arriver aux pires excès. Ça n'est pas du meilleur goût, pense le pantoufflard qui, ce meilleur goût, se l'arroe.

Pourtant, à prendre quelque distance par rapport à cette réaction très abusivement désignée comme « bien pensante », l'on peut

7. J. Lacan, « Petit discours au psychiatre », inédit.

8. J. Lacan, « L'instance... », *op. cit.*, p. 526.

9. *Ibid.*, p. 527. Citons aussi, extrait de « Position de l'inconscient » (texte de 1960, *Écrits*, *op. cit.*, p. 835) : « L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant, sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel ».

10. Le décrochage qu'il opère entre *die Sache* et *das Ding* (la chose freudienne, telle qu'il nous la présente) signe le caractère effectif de cette mise en problème.

s'étonner : mais d'où vient donc cet usage ? à quoi tient son caractère sulfureux ? La réponse aura la charge d'expliquer le caractère « déplacé » d'un tel usage. Nous la devons au philosophe Jean-Luc Marion, commentateur de Descartes. D'Aristote à Descartes non compris, il y eut un usage réglé et... tempéré de la cause, prise dans le régime quadripartite aristotélicien (causes formelle, matérielle, efficiente, finale), celui du potier. Or, en déplaçant le centre de gravité de la relation épistémique de la chose au sujet¹¹, Descartes va ouvrir le champ d'une science où désormais il n'y aura plus de choses mais, moins ambitieusement, des objets, soit : ce que, de la chose, le regard de l'esprit admet dans le domaine de son évidence¹². L'objet est le nom de la chose quand ce n'est plus, comme chez Aristote, elle qui commande. Devenue objet, la chose n'a plus à soutenir sa propre cause.

Mais, remarque capitale de Marion et qui dénote la spécificité de ses travaux cartésiens, cette opération n'est pas sans effets paradoxaux. Marion montre que ce déplacement de la chose au sujet (qui est aussi, nous l'allons voir, un bouleversement) ne va pas sans une « reprise transformée¹³ » des termes aristotéliens, ce qu'il nomme fort bellement « l'ontologie grise », en demi-teinte, de Descartes. A son propos il écrit :

L'indétermination même dont le français entoure la « chose », par quoi elle devient litote égrillarde (s'intéresser à la « chose »), ignorance angoissée (« il se passe des choses »), étonnement demi-muet (de « grandes choses »), etc., n'indique aucun caractère douteux, fantomatique ou indécis ; au contraire, l'indétermination résulte d'une *irréductible altérité* [je souligne], présence devinée mais jamais forcée, d'autant plus obsédante qu'elle ne s'abandonne pas à l'évidence¹⁴.

La chose et sa cause sont donc devenues par Descartes des noms « d'une irréductible altérité », de cette désormais infamilière (*Unheimlichkeit*) altérité creusée comme derrière elle par le développement même de la raison cartésienne et de son objet¹⁵. La cause de la chose est ce qui échappe dans l'opération où la chose s'aliène dans l'objet ; mais elle est aussi et du coup rendue présente (certes, hors champ de l'évidence cartésienne) par cette aliénation elle-même.

11. Jean-Luc Marion, *Sur l'ontologie grise de Descartes*, Paris, Vrin 1981, p. 29.

12. *Ibid.*, p. 186.

13. *Ibidem*.

14. *Ibidem*.

15. Le singulier se justifie ; il manifeste en outre un des traits du bouleversement dont nous parlions. L'aristotélisme supposait des choses et autant de méthodes d'appréhension scientifique de ces choses, la cartésianisme réduit ce pluriel en un singulier : il y a désormais la méthode scientifique et son objet.

A partir de ces notations, sans doute sera-t-on moins étonné de ce que ce terme de « cause » soit comme spontanément venu indexer la découverte de Freud. Non pas que Freud soit, sur ce point, retourné à Aristote : la coupure cartésienne eut, en Occident, la dimension d'un acte irréversible. Non pas que Freud n'ait pas souscrit aux contraintes ni joué des libertés issues de cette instauration cartésienne du sujet de la science. Mais Freud (à la différence de ses contemporains attelés à la conquête de ce qui semble à première vue être les mêmes objets que les siens : l'hystérie de Charcot ou de Janet, la schizophrénie de Bleuler, la perversion de Krafft-Ebing, sans oublier d'autres objets moins facilement attribuables à un nom propre car non localisés en une discipline constituée tel le rêve, le lapsus, le mot d'esprit), Freud est contraint par sa méthode d'entrevoir et au moins partiellement accueillir la chose derrière l'objet.

Un tel événement ne saute pas aux yeux de l'évidence : de cet écart par rapport à toute autre « scientifique » modalité alors présentifiée d'accueil de la folie, de ce pas de côté, il n'y eut tout d'abord que des indices. L'usage spontané du terme de cause pour désigner la psychanalyse de Freud en fut un. L'on ne pouvait radicalement écarter tout ce qui sentait le soufre même si ce devait aussi être le lieu d'une crainte. Il n'est que d'évoquer, pour s'en assurer, la crainte soulevée dès qu'il est question de l'occulte entre Freud et Ferenczi. Au lieu où surgissent de tels indices, se marque l'écart de l'entreprise freudienne par rapport à elle-même ; elle y signifie son altérité à soi. Celle-ci, d'ailleurs, est cohérente avec ce dont il s'agit dans l'ontologie grise de Descartes (qui donc, selon notre lecture ferait retour *en* Freud) à savoir, justement, l'altérité en tant qu'irréductible. Or cet écart de la chose freudienne par rapport à elle-même devait permettre à un certain Jacques Lacan de mieux en cerner la spécificité. L'entreprise, oui, boîte, dès lors qu'elle se trouve située à la fois résolument dans la science et ne pouvant pourtant se résoudre à forclorre comme telle, en son champ, la radicale altérité. Car ce fut le formidable tour de passe-passe de Descartes, déjà souligné par Lacan – une lecture aujourd'hui confirmée par Marion – que d'avoir établi la différence de la chose et de l'objet en laissant à Dieu la charge des vérités éternelles. L'objet est ce qui reste de la chose une fois qu'on l'a dépouillée de la question des vérités éternelles dont elle était porteuse.

Mais voilà justement, s'agissant de la folie, ce qui, de par la grâce de Freud, s'avère n'être pas possible. Le fou, à commencer par lui (et comment ne commencerait-on pas par lui ?) peut en effet être dit, d'un dire qui vaut définition, celui qui a affaire à un Autre qui n'accepte pas qu'on lui laisse la responsabilité des vérités éternelles, à un Autre rétorquant au sujet cartésien de la science : « Tu ne t'en tireras pas si

facilement ! ». Voir Schreber et son Dieu. Le fondamental pari de la psychanalyse est de le suivre sur ce terrain – de là le malaise de la psychanalyse à l'endroit de la science.

Qu'il en résulte une question posée à la rationalité scientifique, voilà qui paraîtra maintenant moins étonnant. Lacan en aura pris acte. Dès lors que l'on se retrouve, mais *après* Descartes, à nouveau embarrassé des vérités éternelles, dès lors qu'elles font retour dans le réel du symptôme, il n'y a plus guère d'autre choix que de tenter de modifier (au moins dans ce champ-là, le champ freudien) cette raison scientifique tout en se refusant de rompre avec le discours scientifique, autrement dit tout en évitant de verser dans l'occultisme ou, plus généralement, l'ésotérisme. Cette nouvelle *ratio*, Lacan la repère d'abord au niveau de l'instance de la lettre dans l'inconscient. La lettre, structure essentiellement localisée du signifiant, n'est plus définissable telle qu'elle l'est dans son usage scientifique, à savoir comme identité à soi. Pour en avoir été traversé à un moment donné, il m'est arrivé de donner corps à ce nouveau statut de la lettre en le référant à l'opération de la translittération¹⁶.

Une nouvelle raison scientifique s'avèrera-t-elle possible à partir de là ? Telle est la cause freudienne, de par Lacan. La cause est cette raison. Mais reste l'os : faire une cause de cette raison n'est-ce pas précisément confondre cause et raison, ce qu'interdit la science cartésienne ? Nous revoici (presque) à notre point de départ. Il nous faudra donc reprendre le problème par un autre biais. Pourtant une première conclusion se laisse formuler d'ores et déjà. Il apparaît en effet que, s'il est possible, légitime et même utile (en tablant sur cette distinction de la cause et de la raison) de parler de la cause ou de la chose freudienne, il reste exclu (pour peu qu'on tienne justement à cette distinction) de pouvoir faire « école de la cause freudienne », comme d'ailleurs de quelque cause que ce soit ; et, de fait, nul groupe explicitement constitué selon la logique d'une cause n'a jamais prétendu avoir un statut d'école. Ceci pour la raison que l'altérité comme telle (telle que l'indiquent des termes du même acabit que « cause » ou « chose ») ne saurait faire l'objet d'une visée explicite et directe ; vouloir de la cause faire école revient à désavouer le fondamental clivage cause/raison, à prendre la cause pour une raison, donc à la rater en tant que cause.

16. Cf. « De la translittération en psychanalyse » *Lettres de l'école* n° 25, avril 1979, p. 106-115, republié in *Meta*, vol. 27 n° 1, mars 1982, P.U.M., p. 77-86. Un livre est venu, quelques années après, enfoncer le clou sans pour autant parvenir à atteindre ceux qui pourtant, qu'ils le veuillent ou non, du simple fait de leur questionnement du statut de la lettre, sont concernés (*Lettre pour Lettre*, Toulouse, Érès, 1984).

WITTGENSTEIN : SON BÂTON DANS LES ROUES DE FREUD

Lacan était averti de cette différence de la cause et de l'objet que nous venons de rappeler. Partant de là, il va faire subir à chacun de ces termes une certaine torsion conceptuelle qu'il y a lieu ici de commencer à expliciter.

A l'endroit de l'objet, la stratégie lacanienne va d'abord consister à distinguer l'objet de la psychanalyse et celui de la science, aussi bien de la science aristotélicienne que de la science moderne telle que Descartes l'inaugure. On peut ranger comme démarque par rapport à l'aristotélisme cette remarque du 10 décembre 1958 (séminaire *Le désir et son interprétation*) selon laquelle durant des siècles (entendez : d'aristotélisme) le sujet est ce qui est « supposé par la connaissance des objets », le sujet n'est que « le corrélatif de l'objet dans le rapport de la connaissance » – la psychanalyse intervenant alors pour faire valoir qu'il s'agit d'un sujet qui parle, ce qui modifie la relation d'objet. Quant aux démarques par rapport à l'objet dans les sciences modernes, notamment la physique, dans les séminaires les items sont nombreux par lesquels Lacan appelle à « ne pas confondre¹⁷ » l'objet du désir et celui de la science.

La raison qui justifierait cet appel à distinguer est, elle, plus modulée, la variation pouvant aller jusqu'à des formulations opposées. Ainsi en 1956 Lacan va-t-il jusqu'à définir le champ de la science physique comme étant distinct de cette sorte de subjectivité dont prend acte la psychanalyse, non pas mise du côté de celui qui parle mais quelque chose rencontré dans le réel (le 11 avril 1956) :

[...] nous appelons naturel le champ de la science où il n'y a personne qui se sert du signifiant pour signifier.

Lacan se moquant alors de l'idée d'univers, une idée qu'il trouve risible, tandis que, quelques années plus tard (le 28 novembre 1962), et l'on est ici porté à dire « au contraire », il présentera cette différence de l'objet psychanalytique et de l'objet physique comme fondée sur le fait que l'objet physique, lui, « laisse ouverte » la question du cosmisme de l'objet. Ce balancement préfigure le problème du sujet supposé qui seul permet de le situer.

A l'endroit de la cause, la stratégie de Lacan est plus difficile à cerner. En homme de son temps, Lacan n'est pas sans partager la « répugnance¹⁸ »

17. J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 28 nov. 1962. Cf également *L'identification*, séance du 6 juin 1962, à quoi nous ajouterons une mention bien antérieure : *Structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 11 avril 1956, ainsi qu'une autre, elle très postérieure : *R.S.I.*, séance du 18 mars 1975.

18. J. Lacan, *Structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 11 avril 1956.

qui se trouve liée à la cause, notamment la cause finale. Il dira ainsi par exemple :

Ce qu'on appelle la cause, si l'on peut donner une existence à cet être fantasmatique [...] ¹⁹

Mais Lacan ne répugne pas absolument à cette répugnance ; il se sent tenu de donner sa place même à la cause finale. Ainsi lui arrivera-t-il de faire une excursion hors de son champ pour indiquer que l'idée de cause finale n'est pas moins présente chez Einstein que chez Aristote²⁰, ainsi lui arrivera-t-il aussi d'affirmer quelque chose de très très osé et qui est donc à lire tel quel. Lacan vient tout juste d'épingler S barré comme susceptible d'être la cause de l'image de l'autre, i(a). Il poursuit alors²¹ :

[...] et j'emploie ce terme intentionnellement car depuis quelque temps justement, depuis que les allégories de la logique flageolent un peu, la cause bonne ou mauvaise n'a en tout cas pas bonne presse et l'on préfère éviter d'en parler. En effet, [et voici la phrase plus qu'osée] *il n'y a guère que nous qui puissions nous y retrouver dans cette fonction* dont en somme on ne peut approcher l'ombre ancienne, après le progrès mental parcouru, qu'à y voir en quelque sorte l'antique de tout ce qui se manifeste comme effets, mais quand ils sont encore voilés. Et bien entendu, ça n'a rien de satisfaisant, sauf peut-être [...]

Le projet lacanien à l'endroit de la cause est donc limpide, au moins dans sa visée. Une fois admis que « la causalité [...] se maintient après deux siècles d'appréhension critique²² », il va s'agir de la redéfinir et donc de faire valoir qu'elle est « ailleurs que là où on la réfute ». L'idée du sujet comme cause, aperçue à l'instant, n'est alors que le premier temps de l'opération de cette redéfinition.

Ce faisant, Lacan anticipait, si l'on peut ainsi s'exprimer (car en fait la chose datait d'avant), sur les réponses aux objections que Wittgenstein adressait à Freud. Il ne semble pas que Lacan en ait eu véritablement connaissance, seul motif à vrai dire bizarre, justifiant l'apparition ici de l'« anticipation ». Mais le fait n'en est pas moins remarquable. Déplions-le.

Si Wittgenstein avait pu lire le mot de Lacan « la vérité comme cause²³ », certes il aurait manifesté un total désaccord. Wittgenstein en effet tenait comme une confusion grave le fait de ne pas distinguer cause

19. J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du 7 décembre 1966.

20. J. Lacan, *Structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 11 avril 1956.

21. J. Lacan, *L'identification*, séance du 27 juin 1962.

22. J. Lacan, *l'angoisse*, séance du 19 décembre 1962.

23. J. Lacan, *Écrits*, p. 415-416. Le texte le plus capital de Lacan concernant cette « vérité comme cause » s'intitule « La science et la vérité », issu de la séance d'ouverture de son séminaire 1965-66 à l'École normale supérieure (*in Cahiers pour l'analyse*, Société du graphe, Paris, 1966). La vérité comme cause y tient la fonction d'une véritable plaque tournante permettant de situer magie, religion(s), science et psychanalyse dans leurs rapports entre elles et à l'endroit de cette fonction. Une fois encore, Lacan prend ici appui sur les quatre causes aristotéliennes.

et raison. Si donc le symptôme survient comme retour du refoulé de tel élément de l'expérience traumatique, donc comme manifestant une vérité qui ne se dit pas, ceci, selon Wittgenstein, ne justifie en rien qu'on puisse dire que cette vérité vaut comme cause du symptôme. Tout au plus l'analyse viendra-t-elle plus ou moins valablement renforcer l'idée que cet élément de l'expérience traumatique était un motif, une raison du symptôme. La dire cause est commettre un abus.

Wittgenstein soutient sa thèse depuis une définition de la cause telle qu'elle opère dans la plus naturelle des sciences naturelles, la physique. Une cause, dit-il, se prouve expérimentalement et, à la différence d'une raison, n'implique aucune question à l'endroit de l'accord ou de l'absence d'accord de l'intéressé. On pourrait chipoter sur cette dernière remarque, non sans l'accord de certains courants sociologisant de l'épistémologie moderne. Il resterait cependant un os, que Wittgenstein met parfaitement en valeur et qui se nomme prédictibilité. La causalité en physique est telle qu'elle permet des prédictions tandis qu'en psychanalyse les choses ne marchent que dans un sens : on peut remonter, par l'interprétation, d'une formation de l'inconscient aux éléments dont on suppose qu'ils ont contribué à sa production (et Wittgenstein ne manque pas, ici déjà, de souligner le caractère problématique de cette supposition) ; en revanche on ne peut jamais, étant donné par exemple l'ensemble des éléments dont peut disposer un psychanalyste sur l'inconscient de son patient après un temps suffisant de cure, prévoir quelle sera la prochaine formation de l'inconscient (un rêve, un lapsus, un acte manqué, un symptôme) ni ce qu'elle sera (tel rêve, tel lapsus, etc.). Conclusion wittgensteinienne : en psychanalyse on a, au mieux, affaire à des raisons, jamais à des causes. L'argument de la prédictibilité nous paraît décisif²⁴ ; il nous contraint, en effet, à distinguer, dans le droit fil du frayage freudien, la causalité en psychanalyse et en physique. Mais la situation de l'analyse confrontée à la physique comme science naturelle paradigmatique est plus catastrophique encore que ne l'avait repéré Wittgenstein, et ce sera dans ce supplément que fera sa réapparition le problème de la cause. Plus catastrophique en quoi ?

Lorsqu'une boule de billard α heurte une autre boule de billard β , la conséquence de cet événement se laisse formaliser en physique newtonienne, et formaliser d'une façon telle qu'on peut en effet remonter depuis la conséquence jusqu'à la cause, définir exactement la force de frappe et l'orientation de la boule α à partir de ce qui est arrivé à la

24. Au sortir de la séance où fut présenté cet exposé, dans ce lieu élu des échanges les plus fructueux qu'on appelle le couloir, Baudouin Jurdant me fit à juste titre la remarque que la science physique en question, celle qui servait de référence à Wittgenstein, était celle, classique, qui n'avait pas subi la bourrasque de la physique quantique dont un des effets, et non des moindres, fut de modifier la pensée physique de la causalité. Dont acte.

boule β . Rien de tel donc, en psychanalyse, où les choses ne fonctionnent pas dans les deux sens si tant est qu'elles fonctionnent dans un sens. Nous sommes ici d'autant plus en accord avec Wittgenstein que nous reconnaissons comme lui étant essentielle cette façon qu'a la psychanalyse de « boiter » qui n'est pas simplement l'impossibilité de la prédiction rétrograde mais aussi celle de la prédiction tout court : les effets de l'interprétation, admettons-nous avec Lacan, sont incalculables.

Mais la psychanalyse boite plus encore en ce sens qu'elle n'a pas l'assurance de départ qu'existe quelque chose comme deux boules de billard différentes (si ce n'est comme entité imaginaire, mais justement ce n'est pas en tant que telles qu'elles interviennent dans l'expérience ou mieux l'expérimentation qui prouve la causalité) qui seraient par exemple le médecin et son patient ; l'analyse ne peut recevoir cette existence de deux boules comme une détermination *a priori* de l'expérience – un trait que Wittgenstein, me semble-t-il, n'a pas aperçu (il est vrai que la conception d'un « gouvernement du moi », encore présente dans Freud même si elle y est poussée jusqu'au ridicule, ne lui permettait guère de l'apercevoir).

Or il semble bien que, selon Wittgenstein, il s'agisse là d'une « distinction essentielle » comme le formule Jacques Bouveresse²⁵, celle différenciant les actions que nous faisons (la boule α) et les choses qui nous arrivent (comme ça arrive à β). En revanche pour nous, mais aussi pour quiconque fut traversé par la moindre expérience littéraire, il n'est pas possible de distinguer ce que nous faisons et ce qui nous arrive, en tout cas pas au départ. Ce n'est pas parce que le préjugé psychologique trouve dans cette indistinction son commandement de prédilection, à savoir : « Tu es l'agent de ce qui t'arrive », ce n'est pas parce qu'il existe une version psychanalytique de ce préjugé dont la formule serait, plus surmoïquement terrible encore que celle de la psychologie : « Cela t'arrive selon ton vœu²⁶ », ce ne sont pas là des raisons pour méconnaître cette fondamentale indistinction. Le Vice-consul de Lahore (Marguerite Duras) finissant par tirer de son balcon sur les mendiants, c'est justement tout le génie de l'écriture durassienne que de nous rendre sensible au fait qu'à la fois et aussi intensément pour les deux données, il agit, c'est bien lui l'agent de ce passage à l'acte et « ça lui arrive » au sens où il n'y est absolument pour rien, au sens où il n'y a rien d'autre à faire, absolument rien d'autre, qu'à tuer ces mendiants. On pourrait dans les mêmes termes évoquer la mort d'Emma Bovary. Quant à la psychanalyse, n'est-ce pas sa façon exacte de situer le symptôme (exemplifié, par exemple, dans l'hallucination) que de l'accueillir comme quelque chose qui,

25. Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science*, Combas, L'éclat, 1991, p. 91.

26. J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, séance du 17 décembre 1958.

indissociablement, arrive au sujet et dont il n'est pourtant pas possible d'affirmer qu'il n'en serait pas l'agent (ce qui est tout différent que de dire qu'il l'est) ?

Que Wittgenstein ait à ce point souligné l'importance de l'accord de l'intéressé comme entérinant la validité de l'interprétation²⁷, qu'il ait aussi fait intervenir cet accord comme un trait différenciant la cause et la raison fait problème ; il semble que ces remarques se fondent chez lui sur cette distinction primaire de l'agent et du subissant. Le sujet est chez lui celui du droit, ce que Jacques Bouveresse a fait valoir lorsque nous le questionnions, tout récemment, sur cette distinction.

Il n'empêche que sa critique de la confusion de la cause et de la raison en psychanalyse a l'immense avantage de nous forcer à prendre plus que des distances, à récuser la version schopenhaurienne du couple cause / raison, lequel n'en serait plus un car, selon cette version qui ici s'avère psychologique, une cause n'est qu'une raison ignorée. De même la critique wittgensteinienne nous pousse-t-elle à récuser la réponse que cette critique reçoit de l'herméneutique, de la psychanalyse en tant que prise comme une herméneutique et qui revient à jeter le bébé avec l'eau du bain : non, la psychanalyse, ni pour Freud²⁸, ni pour Lacan ni pour certains commentateurs ayant sur elle un point de vue issu d'une discipline connexe tels Georges Lanteri-Laura, non la psychanalyse n'est pas une thérapie a-causale, ainsi que le prétend sa moderne version herméneutique. Il y a bel et bien, dans la psychanalyse, de la cause et de la raison, et bel et bien lieu de les distinguer.

DE LA CAUSALITÉ MÉTONYMIQUE : UNE APPROCHE

Sur la plage délimitée par ce double refus wittgensteinien mais tout en refusant à Wittgenstein l'appui qu'il croit pouvoir trouver dans la distinction de ce que le sujet commet et de ce qui lui arrive, la causalité, en psychanalyse, est donc à repenser, notamment dans son jeu avec ce de quoi elle se différencie (ce qui reste notre grand point d'accord avec Wittgenstein) : la raison.

Lacan a avancé ses pions sur le point de cette « révision du procès de la causalité²⁹ », et nous ne saurions, dans les dimensions allouées à un article, en parcourir l'étagement. En particulier, il y aurait lieu d'apprécier comment l'usage qu'il fait de la série de Fibonacci, par le

27. Il lui donne plus d'importance que ne le fait Freud lui-même (cf. son article « Constructions dans l'analyse »)

28. S. Freud, *Conférences pour une introduction à la psychanalyse*, Le transfert, *La Transa* n° 8/9. Freud y prend acte de ce que la mise en acte de la psychanalyse comme thérapie causale rencontre le transfert comme quelque chose qui se met en travers d'un projet qui, cependant, reste causal.

29. J. Lacan, *Écrits*, p. 416.

chiffrage réglé qu'elle lui offre des rapports de la cause et de la raison respectivement incarnées dans petit a (le « ce n'est pas ça ! ») et le 1 (le « il y a de l'un ») pourrait régler le problème cause / raison – ou ne pas le régler, ou ne le régler que partiellement. Nous ne saurions en effet considérer comme désormais caduc ce chiffrage ni comme résolue la question qu'il problématisait sous le fallacieux prétexte que Lacan, en 1974, déclarait :

Enfin, quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à faire un jeu entre ce S₁ que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant un, que j'ai joué avec ce un et le petit a en les nouant par le nombre d'or, ça vaut mille ! Ça vaut mille, je veux dire que ça prend portée de l'écrire. En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la conséquence. Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet petit a, chiure ou regard, voix ou tétine qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui, au corps, ex-siste³⁰.

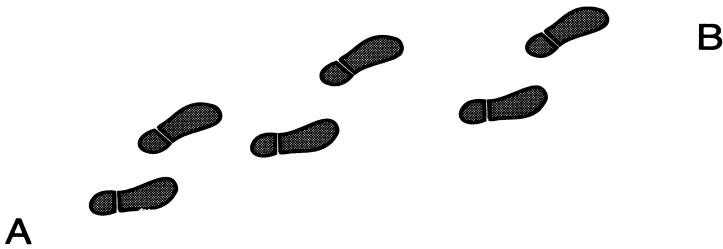
Concluons donc en tâchant de cerner, *a minima*, ce que fut le point de départ, chez Lacan, de sa révision de la causalité.

Puisque nous ne saurions admettre *a priori* une différence entre ce qui arrive au sujet et ce dont il est l'agent, sur quelle différence de base nous appuyer ? Lacan répond : sur le signifiant. Dès la séance du 2 mai 1956 de son séminaire, prenant appui sur la différenciation de la métaphore et de la métonymie, il remarque qu'en tant que phénomène de connexion, de contiguïté, de contact, la métonymie contient l'ébauche de la notion de causalité. C'est peut-être là la toute première approche, chez lui, de l'objet métonymique, donc aussi de la notion d'objet cause.

Mais comment en arrive-t-on à concevoir un objet cause depuis ce nouveau rapport au signifiant qu'instaura Freud, à partir de la raison depuis Freud ?

Soit le chasseur lisant les traces laissées par sa proie. Il peut savoir que l'animal aura fait des fausses traces et en tirer la conclusion qui s'impose à lui en tant que chasseur, soit : n'en être pas dupe. Mais, quand la proie est un sujet qui peut user du signifiant pour tromper, il peut alors avoir fait ce qui n'est pas à la portée de l'animal, soit : dessiner des traces fausses pour que le chasseur croie qu'elles sont fausses.

30. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'école freudienne*, n° 16, novembre 1975, p. 185, ou encore : *Petits écrits et conférences*, volume pirate, p. 549.



Si les traces de pas qui font sentier de A vers B sont par le chasseur repérées comme fausses (ce qui peut se voir à certains indices mineurs), il se décidera à aller vers A. Si en revanche il pense que sa proie a voulu qu'il les croie fausses, il ira vers B.

Là nous savons, dit Lacan, qu'il y a un sujet comme cause, la notion même de la cause n'a aucun autre support que celui-là³¹.

Le sujet (supposé : ce « sous-posé » reste de part en part sa détermination) dont il est question dans cette phrase est un objet, l'objet que convoite le chasseur – par exemple, s'il est cannibale, pour le manger. Le sujet (disons celui qui, tenaillé dans son désir cannibale, s'engage dans l'acte d'aller vers B) est, lui, « causé par le rapport intersignifiant³² ».

Est-ce à dire qu'il mettra la main sur cet oral objet cause ? Certes, il n'y a aucune raison d'exclure qu'il puisse parvenir à agripper et à dévorer sa proie. Seulement dans cet acte même il sera, en tant que sujet désirant, floué pour cette raison qu'il l'est toujours déjà de par le statut freudien de cet objet, un objet fondamentalement perdu : le sein n'est pas mammaire ni le phallus phallique. Si bien que la cause, même à mener le sujet jusqu'à l'« acte spécifique » (cf. le Freud de l'*Esquisse*) où le désir se satisferait, rebondit, avec cet acte même, à nouveau dans le signifiant. Assouplissement de l'après-manger, tristesse post-coïtale : n'en déplaise à Spinoza, la béatitude n'est pas, chez le parl'être, le bienheureux terme et parachèvement de la joie³³. La pulsion ne fait jamais que le tour de l'objet, si bien qu'au plan du savoir, l'autre signifiant auprès duquel le sujet s'est trouvé représenté devient à son tour un signifiant qui va le représenter auprès d'un autre encore.

La question devient donc celle-ci : que se passe-t-il de rebondissement en rebondissement qui permettrait à la cause d'être localisée et ainsi pleinement différenciée de la raison ? Lacan, pour répondre à cette

31. J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 12 décembre 1962.

32. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, séance du 13 novembre 1968.

33. On lira avec un grand bonheur à ce propos, de Robert Misrahi, *Le corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1992.

question, fut amené à l'écriture d'un certain nombre de mathèmes, non seulement la série de Fibonacci à l'instant citée, mais aussi, par exemple, l'inscription des tours de la demande sur un tore, ou encore la découpe du petit a sur le cross-cap. Les mathèmes topologiques offrent, à ce propos, l'immense avantage de nous permettre d'imaginer (mais ici l'imaginaire est un abord du réel) des solutions dont la classique pensée syllogistique n'a aucune idée. Seule l'étude fine et détaillée de ces écritures, laquelle étude implique leur mise en série, permettra que soit explicitée l'articulation de la cause et de la raison telle que Lacan tente de la faire valoir. Gageons ici pour conclure que, de chiffage en chiffage, une caractéristique transversale se dégagerait, déjà marquée dans la correction que Lacan s'inflige à lui-même à l'endroit de son usage de la série de Fibonacci. On a pu lire, en effet, dans la citation ci-dessus comment une prétention se trouvait, disons le mot, dégonflée (un mot qui évoque l'aristotélécienne théorie pneumatique de l'érection³⁴).

Un pas du même ordre marque, chez Lacan, le virage de l'« inconscient » à l'« une-bévue ». Il vint un moment, dans l'histoire du frayage de Lacan, où apparut que nommer l'inconscient était trop, un trop qui finissait par hypothéquer l'expérience d'où cependant il provenait. Il n'y a pas « l'inconscient », même au titre d'hypothèse ; plus près de l'expérience réside l'assertion selon laquelle il n'y a jamais qu'une bévue, c'est-à-dire une bévue, puis une bévue, puis une bévue sans que jamais les événements ainsi désignés puissent être subsumés sous un concept. Dégonfler ce trop, cette mainmise (car le concept est bien cela, une mainmise) telle apparaît alors l'opération qui, à partir de cet UN de l'une-bévue (un UN lui aussi défini sans excès puisqu'il s'agit du « il y a de l'un », donc certes pas de l'imaginaire UN unien ni même du symbolique UN unaire) ouvre la voie selon laquelle la cause serait productible comme ce qu'elle est selon Freud : perdue. En ce point de coupure, mais en ce point seulement, laissé opaque par les psychanalystes en leur abstention à questionner la terminaison de chaque psychanalyse effective, cause et raison se différencient, et l'analyse, enfin, donne, en soutenant sa cause perdue, c'est-à-dire en la perdant, raison à Wittgenstein.

34. Cf. Thomas Laqueur, *Making sex. Body and gender from the greeks to Freud*, trad. fr. de Michel Gautier, publiée sous le titre (escamotant les Grecs et Freud !) *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

Aux bords effacés du texte freudien

GEORGE-HENRI MELENOTTE

Peut-être n'a-t-on pas mesuré les conséquences que l'hagiographie de Freud a pu produire tant de son vivant que dans les ouvrages de l'après-guerre qui le consacrèrent comme père fondateur de la psychanalyse. Une telle pratique n'est pas innocente venant de la plume d'un Jones par exemple. Elle a orienté la lecture du texte de Freud dans une direction que l'on peut qualifier à tout le moins d'inadéquate.

Un des premiers effets de cette orientation a été la recherche du sens de ses écrits aux dépens de leur forme, un souci de l'épuisement du sens au préjudice du mode d'écriture employé, qui a mené à la constitution de l'œuvre en corpus de savoir analytique, somme clarifiée des expériences de son auteur, épurée de toutes ses scories, reliquats ou accidents de plume. L'unité ainsi construite n'en demeura pas là dans ses effets : en furent exclus les incessants remaniements que Freud apporta à la plupart de ses textes ainsi que la pluralité des lieux de publication qui servirent de supports à ses articles et dont la connaissance permet d'apprécier le contexte dans lequel Freud les insérait et le débat dans lequel il les situait. L'unification de l'œuvre, expurgée de ses marges, de ses refontes, désenclavée de ses lieux, rassemblée sur un support unique et remaniée dans le souci de sa lisibilité, orienta la lecture qui en fut faite sur la voie de la quête exclusive de la pensée freudienne.

Dans cette même veine, le caractère indépassable que prit le frayage freudien engendra une série de commentaires laborieux qui visaient à la saisie synthétique de sa pensée comme mode par lequel on arrivait à établir la prévalence de tel ou tel de ses concepts. La manière dont Olivier Flournoy rédigea son mémoire « original » sur la sublimation¹

1. Olivier Flournoy, *La sublimation*, Revue française de psychanalyse.

en procédant à une recension systématique des usages que Freud fait du terme dans son œuvre, témoigne du degré avancé de stérilisation de l'innovation intellectuelle qui se trouva ainsi induit. Et dans ce cas, il serait abusif d'imputer un tel dommage à son auteur parce que cela nous ferait passer à côté du vif du problème.

Comment, en effet, saisir le texte freudien dans sa particularité ? Comment le lire en intégrant la spécificité de sa trame, de sa facture faite d'accidents où, comme le souligne Lacan, c'est sa lisibilité qui vient alors faire question ? Question qui ne se pose pas seulement à Lacan pour le texte de Freud, mais aussi pour le sien quand il parle de ses *Écrits* :

Je veux vous faire comme ça un petit aveu autobiographique, c'est que en écrivant : *Écrits*, c'est très précisément ce que je pensais. C'est, ça va peut-être jusque là, que j'ai pensé qu'ils n'étaient pas à lire².

Ce « pas à lire » de ses *Écrits* n'exclut pas toute lecture et ne prétend pas au paradoxe. Il détourne d'une lecture qui éviterait de prendre en compte ce qu'il y a de littéral à saisir dans ses *Écrits* et dégage un espace de lecture resté jusque là voilé par le sens et qui se livre alors à nous dans sa part d'illisibilité. Lire, et lire une lettre, supposent un écart, un déplacement, un changement de point de vue qui révèle la trame formelle de l'écrit, ses défauts et accidents qui autrement se perdent sous le sens :

Bien entendu que la lettre, ça se lit, ça semble même être fait comme ça dans le prolongement du mot : [elle] se lit et littéralement. Mais justement, c'est peut-être pas du tout la même chose de lire une lettre ou bien de lire³.

Rien ne spécifie que la lettre doive prolonger le mot. Lire à la lettre dépouille la lettre de sa prérogative d'engendrer un sens par le mot qu'elle constitue. Du coup, la lettre se trouve restituée à sa dimension graphique, le tracé permet de la nommer, mais il peut aussi bien se modifier, se transformer, voire faire défaut ou laisser place à une trace.

Lire le « pas à lire », là où il ne s'agit pas de comprendre mais de prendre en compte l'illisible là où il apparaît, exige un savoir-lire l'illisible qui, maintenu contre le sens, lève le voile de la lisibilité du texte en certains endroits pour permettre d'en découvrir la structure qui y opère dans ses effets. L'étude du texte de Freud devient de ce fait cru-

2. Jacques Lacan, Séminaire du 9 janvier 1973, inédit.

3. Ce texte de Jacques Lacan a paru dans le numéro intitulé *Lacan*, Éditions L'âge d'homme, coll. « Cistre-Essais », p. 11.

ciale, non pas tant par ce qu'elle nous enseigne sur sa pensée, que par ce qu'elle nous révèle de son interpellation par l'inconscient.

En quoi est-ce que l'étude du texte de Freud nous enseigne ? Telle est la question par laquelle Lacan inaugure son séminaire public, le 18 novembre 1953, sous un titre qui a valeur de manifeste : « Sens de l'étude des textes et de son enseignement ». Et de nous préciser que :

la recherche du sens a déjà été pratiquée, par exemple, par certains membres bouddhistes avec la technique zen. Le Maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions dans l'étude des textes : le Maître n'enseigne pas *ex cathedra* une science toute faite mais il apporte la réponse quand ses élèves sont sur le point de la trouver.

Insistance de Lacan à l'orée de son enseignement public. Sarcasme ou coup de pied du Maître là où surgit la quête explicative. L'enseignement *ex cathedra* est à côté de la question de l'étude des textes. Leur sens ne saurait déboucher sur la constitution d'une science toute faite. L'énigme et le suspens de la question que l'étude du texte suscite, enseignent, et de ce fait, c'est dans les apories, les paradoxes ou les interrogations portés par les défauts de sa trame que réside la valeur d'enseignement du texte. Seule l'ombre peut permettre d'apprécier les nuances de la laque, et aux endroits où surgit l'illisible du texte, apparaît l'urgence de le maintenir par la portée d'enseignement qu'il recèle.

L'étude du texte de Freud-Lacan lui préférera à juste titre le terme de lecture – va nous permettre de trouver en quoi, dans son approche de la question de l'inconscient, Freud n'a pas seulement fourni les termes qui ont permis d'en esquisser la théorie. Son écrit nous en a transmis, à certains endroits, les éléments structuraux. Et ces passages n'ont pas tous été soulignés par lui. Mieux même, il n'est pas rare qu'il les ait négligés, voire éliminés. Leur redécouverte va nous permettre, avec l'éclairage de Lacan, de repérer en quoi l'écriture de Freud est elle-même traversée par les éléments structuraux qu'elle tente de cerner. Pour localisée qu'elle soit, une telle lecture, sans prétendre à la recension, va nous faire découvrir en quoi, lorsque le texte de Freud confine ou atteint à l'illibilité, il va rencontrer celui de Lacan, voire celui de Joyce sous la forme achevée de son art dans *Finnegan's Wake*. Ce n'est donc pas seulement « à la lecture de Freud que reste suspendue la question de savoir si la psychanalyse est une science... », c'est aussi à sa lecture qu'il va être possible de saisir en quoi les analystes lui ont résisté, sur un point que Lacan va se charger de préciser dans un texte paru en novembre 1977⁴.

4. Lacan, *op. cit.*, p. 11.

FREUD PARLE RÉELLEMENT DES MURS DE LA CAVERNE

La démarche entreprise par Lacan dans ce texte nous oblige à le suivre pas à pas pour découvrir les clés de la lecture de Freud qu'il propose. Chez les analystes, écrit-il,

la résistance majeure se manifeste dans [le] refus de pousser l'examen de la question de l'inconscient au-delà de ce qu'on éclaire de la caverne à y laisser choir une torche⁵.

Saisie fugace d'une surface qui, à peine éclairée, disparaît. L'éclat de la torche ne nous livre rien de ce qui constitue les strates des murs de la caverne, métaphore peu éloignée de celle, archéologique, chère à Freud, mais cette fois prise en termes de géologie par Lacan quand il s'exclame :

Ce n'est pas cela qui vous apprend la géologie⁶.

La caverne non platonicienne de Lacan va alors accueillir Freud, et Lacan va nous fournir l'analyse de sa lecture :

Or il y a dans Freud tout ce qu'il faut pour s'apercevoir que ce dont il parle réellement, ce sont des murs de la caverne, il suffit de ne pas en rester au niveau descriptif⁷.

Cette phrase vaut comme manifeste de lecture de Freud. « Il y a dans Freud tout ce qu'il faut... » suppose qu'à bien le lire, on y trouve les éléments déterminants permettant de saisir ce que Lacan entend par inconscient. Encore faut-il les trouver, parce que Freud ne les livre pas comme tels, il ne les donne pas comme savoir enseignable. « Freud parle réellement des murs de la caverne », cette affirmation souligne en quoi son écriture, à la lire de façon adéquate, est cette parole réelle qui nous apprend la géologie des murs. A donner ainsi à l'écrit de Freud statut de parole réelle qui ouvre à l'énonciation de ce dernier, Lacan promeut une lecture de Freud faite pour repérer ce qui dans l'examen de la question de l'inconscient, procède de sa structure. Dénonciation se trouve faite du même coup de l'insuffisance d'une lecture de Freud qui se cantonnerait à une incidence purement descriptive. Certes le descriptif qui se trouve ici mis à mal n'est pas précisé par Lacan dans sa définition. Nous opterons pour celle qui traite de la description au sens de présentation d'une pensée, de la pensée de Freud sur l'inconscient, de

5. *Lacan, op. cit.*, p. 11.

6. *Ibid.*, p. 11.

7. *Ibid.*, p. 11.

son contenu doctrinal avec la prévalence accordée alors en tout à sa cohérence, à son sens.

Lacan se dégage d'une telle acception pour finalement opter pour l'emploi de ce terme, mais dans sa définition linguistique :

C'est d'autant plus facile qu'ici la structure s'intègre à la description même puisque ce que celle-ci sert, ce sont des effets de structure en tant que ces effets ressortissent au langage⁸.

Le descriptif dans un premier temps récusé est en fait réintroduit comme élément de structure. Le sens ne témoigne, ne « sert » que comme effet de structure.

La lecture de Freud suppose donc le repérage des effets de structure qui se manifestent dans son texte. Il y a lieu par conséquent de soumettre à réexamen les lectures qui en ont été faites jusque-là de façon à faire prévaloir dorénavant ce nouveau point de vue. Ce point est d'autant plus important que son enjeu n'est rien moins que la portée qu'une telle lecture a dans la formation :

Bref, pour Freud, comme pour tous ceux qui eurent dans la pensée une fonction de fondateurs, sa lecture par elle-même a valeur de formation⁹.

Puis Lacan fustige

la résistance qui a fait que les psychanalystes se sont refusés jusqu'à moi à entrevoir cette voie, qui pourtant colle en quelque sorte à la peau de son texte, [et qui] est suffisamment indiquée dans la colère que cette voie provoque depuis qu'on ne peut ignorer que certains y sont entrés¹⁰.

Cette colère que Lacan repère comme indice de résistance majeure à l'analyse n'est donc pas à regarder avec dédain. Elle indique l'aveuglement de ceux qui n'ont pas perçu « la voie qui colle à la peau » du texte de Freud et qui de ce fait sont passés, un bandeau sur les yeux, à côté de ce qui faisait défaut dans la cité analytique. Or, poursuit Lacan,

quelque chose manque à la cité analytique. Elle n'a pas reconstitué l'ordre des vertus que nécessiterait le statut du sujet qu'elle installe à sa base¹¹.

8. Lacan, *op. cit.*, p. 11. Cf. sur cette question du descriptif la remarque de Freud sur la *Zweideutigkeit*, dans son texte *das Unbewusste*, à lire dans le supplément de ce numéro.

9. *Ibid.*, p. 11.

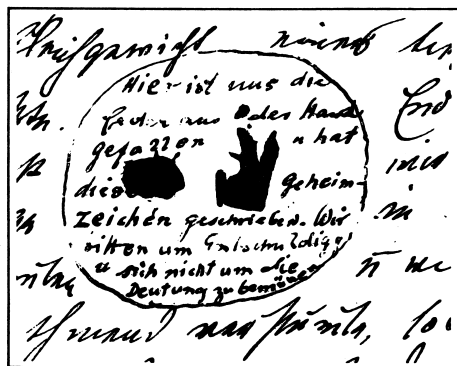
10. *Ibid.*, p. 11.

11. *Ibid.*, p. 13.

La lecture du texte de Freud que Lacan avance ne saurait se limiter à un simple point de méthode susceptible de permettre d'en redécouvrir de nouvelles facettes. Elle restitue cette voie qui colle à la peau du texte freudien, reconstituant l'ordre des vertus que nécessite le statut du sujet, ce qui devrait être le propre de la cité analytique. L'instauration du nouvel angle de lecture du texte de Freud répond par conséquent à l'effectuation d'une telle nécessité.

LE TRACÉ D'UN SIGNE SECRET

L'usage de la correspondance de Freud met en jeu une écriture qui peut livrer dans son détail la bévue qui vient se produire au décours de son fil et nous permettre d'en repérer l'endroit. Ainsi, dans une lettre à Martha Bernays du 9 août 1882 où Freud témoigne d'une certaine fébrilité due à la jalousie qui le tourmente, deux taches d'encre maculent le papier. Ce qui n'indiffère pas du tout à Freud puisqu'il va les entourer d'un cercle en glissant à l'intérieur les deux petites phrases suivantes :



Hier ist uns die Feder aus der Hand gefallen [u]n[d] hat diese[s] Geheim-Zeichen geschrieben. Wir bitten um Entschuldigung u[nd] sich nicht um die Deutung zu bemühen¹².

Ce que l'on peut traduire ainsi : « Ici la plume nous est tombée de la main et a écrit ce signe-secret. Nous vous présentons nos excuses et vous prions de ne pas en faire l'interprétation. » Cet accident de plume qui survient à Freud dans sa correspondance avec Martha, presque vingt

12. Ce passage de la correspondance de Freud à Martha Bernays se trouve en page de couverture des publications de *La Transa*. Les lettres entre crochets ont été rajoutées, soit qu'elles ne figuraient pas dans la phrase, soit qu'elles étaient illisibles, in *Sigmund Freud, Lieux, visages, objets*, Paris, Complexe/Gallimard, 1979, p. 95.

ans avant la parution de la *Traumdeutung*, peut paraître négligeable. Toutefois on y repère un traitement particulier de l'illisible, d'un point de non lecture, de « pas à lire » par Freud qui mérite l'arrêt, ce d'autant plus que dans une autre lettre à Martha, du 9 octobre 1883, figure une tache en bas de page qui cette fois-ci est demeurée vierge de tout commentaire. Curieusement, on retrouvera une remarque du même type de la part de Freud dans une lettre à Jung, datant du 4 octobre 1904, juste au retour de leur voyage aux États-Unis, où interprétant un oubli de clés de sa chambre d'hôtel par Ferenczi en le rapportant au complexe de femmes de ce dernier, l'encre de son stylo se mettra à couler abondamment sur le papier.

La plume tombe de la main de Freud et dans le mouvement de sa chute, a écrit – « *hat...geschrieben* » – un signe-secret. Les taches ne sont pas réductibles à l'effet produit par un pur accident de plume. Pour Freud, il y a à leur endroit, écriture, et de fait cela suppose leur lecture pour peu que l'on reconnaisse le signe-secret qu'elles constituent. Et dès lors se trouve offerte leur interprétation, la « *Deutung* » à laquelle Freud demande au lecteur averti de ne pas procéder. Celle-ci ne semble pas faire difficulté si l'on prend en compte l'émoi de jalousie amoureuse qui frappe Freud au moment de l'incident de plume.

A suivre le mouvement du tracé et de l'écriture des deux phrases qui y sont contenues, on constate que les taches produisent un appel d'écriture qui nous en donne le mode de lecture. Les taches font écriture, elles sont à lire. Et le cercle de leurs lecteurs ne se limite pas à Martha. A cet endroit en effet, Freud usant d'une formule administrative par le style, passe en quelque sorte par-dessus l'épaule de celle-ci et s'adresse à celui ou ceux supposés pouvoir le lire. Le mouvement de plume – taches, tracé de cercle, phrases circonscrites – nous indique qu'en ce lieu, s'est produite une autre écriture susceptible d'être translittérée. Les taches n'ont donc qu'une apparente illisibilité : elles sont lisibles en puissance pour peu que l'on veuille bien leur accorder statut de lettre, lettre opaque à la lecture immédiate, lettre potentiellement translittérable pour que l'on puisse en produire l'interprétation.

A ce point, Freud touche à la géologie de la caverne. Il nous montre du doigt en quoi l'interférence d'une autre écriture, réductible à une tache, peut, si l'on en refuse l'aspect contingent, ouvrir à un texte qui fait tache et où se trouve engagée son énonciation. Et que la tache vaille pour Freud comme signe-secret nous indique à quel point la jouissance suscitée par son ire jalouse se trouve ici engagée.

Les phrases circonscrites valent donc comme avertissement, indication à un lecteur autre que Martha, du point où la jouissance qui a trait à Freud, se trouve bordée par un texte et un tracé qui donnent aux taches un statut littéral particulier, à translittérer. L'illisibilité apparente

renvoie donc la lecture du signe-secret à une écriture et l'irruption de cette écriture secrète prend en ce lieu force de découverte : les taches qu'écrit la plume de Freud au moment de sa chute acquièrent la forme particulière d'une lettre à lire par où la vérité fait effraction dans le décours du texte pour se manifester au point où celui-ci se présente comme illisible.

LA *SCHLAMPEREI* FREUDIENNE

L'on sait par Jones que Freud avait l'habitude de détruire aussi bien les manuscrits des cas publiés que les notes d'après lesquelles il les avait rédigés. La conservation du manuscrit des notes sur *L'homme aux rats* fait exception et nous permet d'avoir accès au texte freudien dans la fraîcheur de son premier jet.

C'est cependant là que l'on découvre le caractère relatif d'une telle fraîcheur quand on constate la difficulté que Freud a éprouvée dans la rédaction de ses manuscrits. Ainsi se confie-t-il à Jung de l'effort que lui coûte la rédaction du cas :

Il devient très difficile pour moi, surpasse presque mes facultés de description et ne sera sans doute accessible à personne, sauf aux plus proches¹³.

Pourtant, au moment où il se confie ainsi à Jung, il n'en est pas à sa première mouture de l'écriture du cas, ni à sa première présentation puisqu'en plus de la rédaction de tout un appareil de notes, il est intervenu à ce sujet plusieurs fois lors des réunions de la Société psychologique du Mercredi, avant de le présenter en avril 1908 au Congrès de Salzbourg. Qu'importe, la difficulté persiste puisque, toujours dans la même lettre, il poursuit :

quel gâchis que nos reproductions, comme nous mettons lamentablement en pièces ces grandes œuvres d'art de la nature psychique¹⁴.

Freud emploie le terme de gâchis, *Pfuschereien* : cela tient au type même de l'écriture à laquelle il est livré. Celle-ci ne cesse de proliférer (« Le travail est malheureusement en train de devenir trop gros »), échappe dans son jaillissement à son contrôle (« cela jaillit sous les mains ») s'avère partiel et insatisfaisant (« c'est encore trop bref, faux par incomplétude »). Cette dernière expression de Freud – « faux par incomplétude » – nous paraît remarquable en ce qu'elle donne statut à

13. Freud-Jung, *Correspondance*, lettre du 30-06-1909, t. 1, Paris, NRF, Gallimard, 1975, p. 317.

14. *Ibid.*, p. 317.

son écrit, incomplet dans l'acte du jaillissement qui souligne ce qui lui manque et le rendra par conséquent faux tant que ce défaut ne sera pas comblé.

Ce gâchis d'écriture dont Freud parle à Jung nous réserve une certaine surprise lorsque l'on se penche sur le manuscrit de notes de *L'homme aux rats* comme l'a fait Elza Ribeiro Hawelka. Car c'est là que l'on découvre à quel point l'insatisfaction de Freud est fondée puisque son texte se révèle tout bonnement impraticable en l'état pour qui voudrait en dégager le sens. Pour ce faire, il sera nécessaire d'en effectuer le déchiffrement, nous dit-elle, pour le compléter, le corriger afin de le rendre accessible à la traduction en français. C'est sur ce point qu'il est utile de s'arrêter, car il nous fournit le motif sur lequel s'appuie tout ce travail « d'établissement » du texte de Freud. En décomposant toutes ses étapes, Elza Ribeiro Hawelka nous livre *a contrario* les modalités de l'effacement de la spécificité du texte original. Le voile ainsi jeté sur le manuscrit va trouver sa justification dans le principe de la nécessité de sa lisibilité, lisibilité altérée par la « *Schlamperei* » (négligence) de Freud. Un trait de caractère se trouve ainsi promu comme cause efficiente de l'altération de l'écrit pour en permettre la rectification. Vont ainsi être induites comme évidentes les corrections apportées à un texte présenté comme rédigé à la hâte par un homme pressé, surmené, fatigué, dégagé à cet instant de l'exigence d'une rédaction adaptée à la publication et par conséquent autorisé à une certaine négligence. Ce sont ces interprétations de couverture qui vont justifier le remaniement du texte en vue de sa clarification et masquer sa spécificité. Celle-ci réside dans le caractère particulier qu'y revêt l'écriture et qui, au contraire du caractère bâclé qui légitime une orthopédie du sens, procède de cette géologie dont il a été précédemment question et par conséquent relève de la structure qui y opère.

L'ABUSIVE ABRÉVIATION

Il suffit de s'arrêter un instant sur la première phrase du manuscrit et le traitement qu'elle subit en vue de sa traduction pour avoir une idée du problème :

*D' Lehre 29 1/2 J. leide an Zw seit 1903 besonders stark, datiere aber seit Kindheit*¹⁵.

La mise en œuvre des corrections à des fins de compréhension du texte implique un certain nombre de rajouts qui lèvent les abréviations,

15. Sigmund Freud, *L'homme aux rats*. *Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974, p. 30.

complètent la ponctuation, rétablissent la syntaxe déficiente, comblent les omissions. Ce qui aboutit à la version suivante :

*D^r Lehrs 29 1/2 Jahre alt, leidet an Zwangsvorstellungen, seit 1903 besonders stark, sie datieren aber seit seiner Kindheit*¹⁶.

C'est cette version qui est ensuite traduite en français par la phrase suivante :

Le D^r Lehrs, âgé de 29 ans et demi, dit souffrir d'obsessions, particulièrement intenses depuis 1903, mais datant de son enfance¹⁷.

La traduction ainsi opérée ne laisse plus trace du caractère incomplet du texte premier : la phrase freudienne rétablie dans son sens remplace celle qui vient sous la plume de Freud et vaut comme original sur lequel la traduction peut se faire sans obstacle. Sans le travail de présentation d'Elza Ribeiro Hawelka, il ne nous aurait pas été possible de constater à quel point, par souci de clarté, de compréhension, de lisibilité, le texte de Freud pouvait être épuré de ce qui le rend illisible en ses points d'inintelligibilité, être assaini de ce qui fait son opacité. Le fac-similé des notes de la plume de Freud devient de fait un instrument de lecture indispensable. C'est en ce sens que des travaux de publication répondant à ce souci, tel celui sur *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, présenté et traduit dans les cahiers de La Transa, ou ceux effectués sur le même texte par Ilse Grabich-Simitis¹⁸ et Patrick Lacoste, nous sont particulièrement utiles, en comparaison avec les autres traductions françaises du texte freudien qui ne suivent pas cette démarche.

Dans son introduction aux notes sur *L'homme aux rats*, Elza Ribeiro Hawelka se livre à un descriptif du manuscrit des notes qu'il n'y a pas lieu de reprendre ici dans le détail mais qui nous éclaire sur les difficultés qu'elle rencontre avec le texte du fac-similé. Elle y repère, à côté de périodes véritablement littéraires, des tournures tronquées qui l'obligent à « choisir » pour les expliciter. Et elle reconnaît le flou dans lequel elle se trouve dès qu'il va s'agir de tracer la frontière lui permettant de distinguer les passages où il s'agit de conserver le texte en l'état de ceux où le remaniement s'impose¹⁹.

Si nous nous limitons au problème des abréviations nous pouvons présenter brièvement le catalogue qu'elle en dresse. Elle distingue les abréviations réglementaires en allemand (« *usw* » pour « *und so weiter* »),

16. Sigmund Freud, *L'homme aux rats...*, *op. cit.*, p. 30.

17. *Ibid.*, p. 31.

18. Sigmund Freud, *Übersicht der Übertragungsneurosen. Ein bisher unbekanntes Manuskript*, S. Fischer, 1985.

19. *Op. cit.*, le texte de l'introduction par Elza Ribeiro Hawelka nous paraît ici s'imposer dans sa lecture intégrale, p. 9-26.

les usuelles que l'on retrouve chez le scripteur pressé ou fatigué, et celles personnelles à Freud, parfois inventées, nous dit-elle, « sur le moment et dépendant du contexte, [pour lesquelles] il a souvent fallu un travail d'interprétation, ou alors une recherche en vue d'une confirmation d'après les textes allemands du cas publié ». Mais surgit alors une nouvelle difficulté qui vient de ce que Freud « ne reproduit pas toujours la même construction ». Freud s'est donc bel et bien livré à un travail d'invention d'une écriture dépendant du contexte de sa production, difficile à interpréter et à codifier et dont l'émergence est malaisée à repérer par le fait qu'elle est noyée la plupart du temps dans le flot des conventions admises, ici celui des abréviations.

Nous pouvons reprendre ici un exemple du travail qu'elle a effectué sur ces abréviations pour montrer en quoi celui-ci a opéré dans le sens de l'effacement de l'illisibilité du texte de Freud. Ainsi quand Freud écrit « *tr* » et « *ph* », il s'agit, nous dit-elle, de « *träumen* » (rêver) et de « *phantasieren* » (fantasmer), et cela, à n'importe quelle forme de ces verbes. De même, « *Tr* » et « *Ph* » représente « *Traum* » (rêve) et « *Phantasie* » (fantasme) au singulier comme au pluriel. Quand on trouve ces initiales en début de phrase, par exemple « *Tr, dass* », il s'agit de lire : « *Er träumt, dass* » (il rêve que). « *Er* », de la même façon, raccourcit « *Erinnerung* » (souvenir) et peut être interprété comme « *[sich] erinnern* » ([se] souvenir) dans certaines formes. La phrase : « *Er sich bei späterem Besuch* » est à lire : « *[Er] erinnert sich bei späterem Besuch* » ([il] se souvient lors d'une visite ultérieure²⁰).

Ainsi Elza Ribeiro Hawelka nous indique que, quand les lettres viennent à manquer à un mot, c'est que celui-ci est inachevé. Quand l'irruption d'une lettre surgit indûment, elle est à changer. Quand il n'y a qu'une lettre là où deux sont attendues, il faut la remplacer par les deux. L'établissement du texte « définitif » à partir de sa version originale vise à combler les trous qui forment sa texture à claire-voie. Est par conséquent effacée cette invention par Freud d'une écriture du moment, dépendante du contexte dans lequel celui-ci se trouve pris quand il le produit et qui est celui du transfert de l'analyse de l'homme aux rats.

Pourquoi ne pas laisser en effet au premier jet des notes de Freud sur *L'homme aux rats* sa texture originale ? Et découvrir le curieux agencement littéral qui se déploie dans la hâte d'une écriture, certes pressée, mais aussi particulière au sens où cette particularité débouche sur du nouveau, produit dans le cadre du transfert analytique et qui disparaîtra lorsque Freud lui donnera une forme lisible en vue de la publication de l'exposé du cas. Ce qu'il importe de saisir, à ce moment germinal

20. Sigmund Freud, *Übersicht der Übertragungsneurosen...*, op. cit., p. 17, note 1.

d'une écriture étrange, jetée sur le papier, c'est le caractère brut qu'elle nous transmet. A ne lire ainsi qu'une abréviation à l'endroit d'un « *tr* » voile l'instant où le « *tr* » s'inscrit sous la plume de Freud comme simple agencement de deux lettres, où le produit qui vient d'être écrit ne porte de sens que supposé, deviné, mais aucun par lui-même. L'urgence qui se trouve ainsi promue dans la lecture du texte est celle du suspens du sens qu'on lui suppose afin de découvrir la trame hors sens de la lettre qu'il recèle. Il s'agit en effet de suspendre le statut de l'abréviation pour accéder, au vif d'une écriture saisie impromptue dans un moment d'effectuation du transfert, à ce que celle-ci nous dévoile d'opaque à résister au sens. Ces chaînes de lettres qui bousculent la syntaxe et se rient du vocabulaire bien entendu, nous dévoilent les plages de jouissance qui sont opérantes dans la textualité à l'œuvre dans le transfert de l'homme aux rats sur Freud et dont celui-ci se fait le dépositaire, le secrétaire dans cette fonction particulière à lui allouée de devoir le transmettre à un public, particulier à son tour, à même de pouvoir le recevoir²¹. Le descriptif quand il émonde la structure du discours à l'œuvre dans l'analyse, pour en restituer le sens aux dépens de la lettre, oublie l'essentiel de ce qui est opérant à cet endroit, le barre, l'efface et le camoufle dans un mouvement « spontané » d'édulcoration qui n'est rien d'autre que résistance majeure. Le lieu essentiel où se niche, par l'écriture, la portée sinthomatique du discours, est effacé dans sa fonction de support d'une « jouissance opaque d'exclure le sens²² » au profit de son rabattement, son ravalement à un discours commun, lisible, compréhensible, susceptible de donner satisfaction à la saisie intelligible du cas²³.

C'est ce trou de l'illisible qu'Elza Ribeiro Hawelka nous permet ainsi de cerner d'un bord littoral, par l'option qu'elle adopte de nous révéler ce pourquoi elle le comble dans son souci d'intelligibilité. Que Freud lui-même ait pratiqué la même opération dans ses versions publiables du cas, qu'il ait même fait preuve d'un certain acharnement à effacer la trace de tous ces documents produits de première main, comme nous le rapporte Marie Bonaparte, ne change rien à l'affaire, même s'il y a lieu de penser qu'il acceptait mal ce que son écriture pouvait produire d'illisible.

21. Il suffit de rapporter ce court extrait d'une histoire qu'une petite fille raconte à sa gouvernante et qui figure dans les notes de la séance du 12 décembre pour remarquer l'émergence de telles chaînes de lettres : *»Es gibt kleinen Nikolo das machen P u M u jetzt glaube ich an gar nichts mehr, auch nicht an den Storch, das machen auch Pa und Ma.«*, *op. cit.*, p. 91.

22. Cette citation est tirée du texte de la conférence prononcée par Lacan à la clôture du 5^e Symposium international *James Joyce*, le 20 juin 1975, publié en 1979 dans *Joyce et Paris* aux Presses universitaires de Lille et éditions du CNRS en 1979.

23. Ce point de la portée sinthomatique du discours mérite à lui seul un long développement qui sera présenté lors d'un travail ultérieur.

On peut souligner, à cet égard, l'abstention de Lacan de toute qualification d'abréviation à l'endroit où les lettres viennent à manquer dans un écrit, pour voir à quel point l'usage d'un tel terme est déjà une option en faveur de l'effacement de l'illisible à l'œuvre dans l'écriture de Freud. L'enveloppe formelle de la lettre n'est pas assujettie à l'exigence du contenu. Ainsi écrit-il, le 17 mai 1976 :

Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient²⁴.

Certes pourra-t-on dire, le choix de ces deux exemples peut paraître probant, bien que succinct et somme toute, puisé à la marge d'une œuvre où l'illisible n'est pas ce qui la qualifie. Mais tel n'est pas le cas : l'illisible ne saurait être réservé aux notes manuscrites, aux textes inachevés de Freud ou à ceux de sa correspondance privée. Ce serait lui enlever toute sa portée. C'est par une lecture littérale et référée à l'original qu'il appartient de le débusquer là où il loge, jusque dans sa réduction au plus infime détail, pour lui rendre la part qui lui revient dans chaque écrit de Freud.

Il y a effectivement « dans » Freud tout ce qu'il faut pour s'apercevoir que ce dont il parle réellement, ce sont des murs de la caverne. Encore faut-il lever le voile qui a été posé dessus et qui nous en cache la parole. Le lire là où il ne se lit pas, aux points où sa plume lui échappe à produire des taches d'encre, où elle s'envole dans la hâte à produire des « abréviations », où elle s'essouffle dans l'épaisseur de la *Traumdeutung*, là où sous toutes ses formes, même celle du dessin dans le cas du petit Hans ou dans celui du rêve de l'homme aux loups, l'illisible s'insinue pour donner à la lettre sa fonction de corps de jouissance : telle est l'urgence actuelle où nous voilà requis.

Le texte se trouve ainsi rendu à sa dimension de jouissance avec en creux ses espaces d'illisible, vides, raturés, tachés ou écrits, mais alors sans sens. C'est là en effet que peut s'y repérer la dimension du sinthome à l'œuvre dans son écriture. Et ce qui se dévoile ainsi, sous la plume de Freud, celle qui révèle l'instant où le doigt se relâche ou se crispe dans la hâte, est l'invention d'un écrit qui borde le lieu de son impossible franchissement. C'est sa misère qui apparaît alors, témoignant de ce drame subjectif que Lacan référerait à l'homme de science et dans lequel Freud s'est trouvé irrémédiablement pris.

L'illisible « dans » Freud ne témoigne pas d'un moment de vacuité achevée où la plume prise en défaut échappe, par accident, à l'intention

24. Jacques Lacan, préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, in *Petits écrits et conférences*, s.l., p. 343.

de l'auteur. Certes la tache, l'« abréviation », le biffage, le griffonnage, les fautes de syntaxe, les passages en dialecte viennois, le mélange des écritures gothiques et latines, ne sont pas toutes à ranger dans le même tiroir. Certains de ces « laps », cependant, procèdent de l'irruption d'une maîtrise particulière, proche d'une rhétorique sophistiquée parvenue à son achèvement, d'une maîtrise de la langue où l'analyste se trouve pris au moment où il se supporte comme textualité du symptôme, et où il éprouve cette fascination propre à la jouissance de celui-ci. C'est cette jouissance que Freud atteint par son écrit comme en témoignent ses notes, dans ses pointes avancées de son écriture où l'inintelligible s'offre, presque à son insu pourrait-on dire, à l'exercice de sa maîtrise. Curieuse rencontre qui s'effectue à cet endroit entre Freud, Joyce et Lacan, à ce point où leurs écrits se rejoignent par leur consonance. Curieux trépied consonant là où Lacan affirme sa maîtrise de la langue :

Je suis assez maître de la langue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens²⁵.

C'est en ces lieux de la jouissance que les points du « pas à lire » de Freud révèlent par leur illisibilité leur portée structurale, déterminante dans ses effets de sujet. L'illisible se révèle être ainsi le bouillon du texte dont parlait Breton, à son point de vérité où il se fait symptôme. Que l'analyste sache le lire est l'un des enjeux essentiels de la lecture de Freud aujourd'hui.

25. Cf. note 22.

Hiatus Le meurtre de la métaphore

GUY LE GAUFÉY

« Hiatus » désigne fréquemment la rupture, l'écart, la solution de continuité, mais aussi bien, sur le plan linguistique, l'absence d'articulation claire provoquée par la succession de deux voyelles à l'intérieur d'un mot (*haiï, tué*) ou dans une forme syntagmatique plus développée (on va avaler ça ?). Cet inévitable *glissando* vocalique – qui rend la tâche ardue à l'étranger en proie à la difficulté de bien distinguer les mots qu'il entend – n'est pas toujours bien vu par la langue elle-même, qui invente parfois des lettres supplémentaires hors-sens pour y mettre fin (le digèrera-t-on ?). Cette figure d'un écart sans bord vient ici pour soutenir une présentation de la façon dont Lacan a repris l'invention freudienne du père totémique dans son écriture de la métaphore paternelle, vers la fin des années cinquante. C'est dire qu'avant d'étudier dans le détail les problèmes liés à cette écriture lacanienne, il nous faut d'abord risquer une présentation de ce trop fameux meurtre du père inventé (découvert ?) par Freud.

N'est-ce pas, pourtant, l'une des choses les mieux connues parmi toutes celles installées par la psychanalyse dans la culture ambiante : les fils tuent les pères ? Mais cette si fréquente *vulgate* de *Totem et tabou* fait malheureusement litière de l'essentiel de la construction freudienne en occultant la cheville ouvrière de la démonstration en œuvre dans la quatrième partie : « Le retour infantile du totémisme ».

Sans le souligner particulièrement, Freud y déploie en effet deux ordres différents de rationalité au regard de l'acte meurtrier qu'il met alors en scène. D'un côté, la causalité est clairement psychologique : la bande des frères, la *Brüderschar*, tue le père dans un mouvement

passionnel où il ne s'agit que de se débarrasser d'un rival pour avoir accès aux femmes. Dans cette perspective, peu importe le cadavre : il n'est question que d'écarter (*beseitigen*) un gêneur. Mais ce qui permet à Freud d'écrire cette quatrième partie en soutenant l'équation « père » égale « totem », c'est l'hypothèse de Robertson Smith sur le repas sacrificiel¹, laquelle envisage le meurtre de l'animal totémique sous un tout autre angle : l'animal est tué, non par vengeance ou jalousie, mais pour pouvoir être mangé par chacun des membres qui réinstalle par là même son appartenance au clan, et donc son identité. Le meurtre, ici, n'a aucune rationalité en lui-même ; il est l'indispensable prélude à la communion collective, but véritable et explicite de toute l'entreprise.

La *vulgate* ne retient, pour sa part, que la première perspective, d'une grande vraisemblance psychologique en effet, pour l'employer à tort et à raison comme explication dans les conflits d'héritage en tout genre où les fils se déchirent à la mort du père en dévoilant jusqu'à plus soif le fondement passionnel de leur posture. Ainsi *Totem et tabou* et le mythe qu'il recèle sont-ils plus souvent qu'à leur tour mis en avant comme une sorte de sagesse vaguement biblique qui viendrait, du fond des temps, nous dévoiler les ressorts mauvais d'une nature humaine engoncée dans ses passions.

Une lecture attentive de ce même ouvrage ne peut se satisfaire de cette seule dimension psychologique – présente, certes, mais presque étrangère aux articulations du raisonnement de Freud qui doit impérativement répondre à la question qu'il trouve chez les primitifs sous la forme d'une affirmation : pourquoi diable est-ce que le totem *est* le père, l'ancêtre ? A quoi sert le repas sacrificiel ? Quelle est la nature du lien de chacun au clan, d'une part, et de chacun au dieu-ancêtre-totem qui fonde à l'évidence l'unité du clan, d'autre part ? Une intelligence minimale de la construction freudienne suppose qu'on suive de près cette piste du *père mangé*.

LE PÈRE MANGÉ

En toute rigueur, et aussi bizarre que cela puisse paraître au premier abord, il est permis de dire que ce père est mangé *avant* d'être mort. Certes, il est tué avant d'être mangé, mais dans cette perspective, il n'est tué que pour être dévoré, l'essentiel du repas étant de fournir aux mâles du clan une opération au cours de laquelle ils assimilent du *lien* en incorporant du totem-père. Le résultat s'avère alors immédiatement dou-

1. Que Freud découvre dans sa lecture du livre de Robertson Smith, *La religion des Sémites*, lecture à propos de laquelle il confiait à Jones qu'elle lui donnait le même bonheur que de « glisser sur l'eau en gondole » (E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF, tome II, p. 375).

ble : chaque mâle a ingéré une partie de l'objet du sacrifice (partie qui vaut pour le tout) et s'en trouve fils sans plus aucun *truchement* de la mère. Mais du coup aussi ce pur-père, une fois ingéré, se trouve délocalisé au sens où il n'est plus possible de le pointer comme l'individu qu'il était avant l'opération, puisqu'il s'est transmué en l'unité renforcée du clan et de chacun de ses membres. Dans le même temps, le fameux problème des romans policiers – que faire du cadavre ? – a reçu la solution que l'on voit parfois être en usage dans certains films d'espionnage quand le héros avale, au mépris de toute sensibilité gustative, le message où il puise sa dangereuse identité du moment.

A rappeler ainsi cette perspective orale régulièrement laissée de côté par la version psychologisante du meurtre, l'ensemble de la scène freudienne de *Totem et tabou* se décompose comme suit :

1 – avant le meurtre, il n'y a, à proprement parler, pas de père. Le père ne pré-existe pas comme tel à son meurtre ; il advient au contraire à sa qualité de père *du fait* du meurtre et du repas. Avant cela, il est seulement un chef de horde, qui ne tient son pouvoir que de sa puissance effective ;

2 – le meurtre, avec sa finalité à la fois sacrificielle et alimentaire, entraîne un premier résultat surprenant : ce mort n'est pas encore mort puisqu'en le découpant en morceaux, on partage sa vie. Ce qui est ingéré, ce n'est pas du mort (horreur !), mais du vif (miam-miam). Ce point échappe facilement à notre rationalité moderne, qui se fait une idée plus précaire de la vie, mais Freud le dit lui-même en clair (et en couchant la première phrase dans l'italique) :

Le mystère sacré de la mort sacrificielle se justifie d'être l'unique voie par laquelle peut s'établir le lien sacré qui unit les participants entre eux et avec (untereinander und mit) leur dieu.

Ce lien n'est rien d'autre que celui de la vie de l'animal sacrifié, qui réside dans sa chair et dans son sang, communiquée à tous les participants par le repas sacrificiel².

Tel les petits pains des Évangiles, le père tué (mais donc pas encore mort) se multiplie sans se diviser, dans une étonnante profusion : voilà la propriété qui le fonde *dans le temps du repas sacrificiel*.

3 – Une fois ce repas accompli, alors oui, le père est advenu comme père et comme mort désormais. De ce père mort, *il ne reste plus rien* que la mémoire de ceux qui, *maintenant*, sont tous devenus les fils de ce père pour l'avoir tous ingéré, et vont peupler le temps d'avant le meurtre de leur indéfectible nostalgie, en inventant à cet endroit du « déjà-

2. S. Freud, *Totem und Tabu*, Studienausgabe, Frankfurt, Fischer Verlag, vol. IX, 1974, p. 422. Traduction personnelle.

père » : un père qui aurait pré-existé à l'acte meurtrier qui pourtant l'a fondé.

Dans tout cela, il n'est donc pas question d'un meurtre « symbolique » au sens de Jung – c'est-à-dire imaginaire – mais d'un meurtre symbolique au sens de Freud, c'est-à-dire réel. Il faut en effet, pour Freud, penser ce meurtre et ce repas comme étant réellement advenus pour que les valeurs symboliques qu'ils mettent en place puissent glisser le long des générations humaines. C'est à l'endroit de cette hypothèse sur la réalité d'un tel acte que les critiques sont venues, à commencer par celle du milieu anthropologique : on n'a tout simplement jamais recensé le moindre groupement humain qui effectuerait régulièrement et rituellement un tel repas où l'animal totem (donc l'ancêtre) serait mis en pièces et ingéré. Les meilleurs esprits ont vite fait sentir à Freud qu'il n'aurait pas dû faire un tel crédit à Smith, lequel n'a jamais eu très bonne presse chez les ethnologues au demeurant. Et la réponse de Freud à ces objections vaut d'être rappelée, au sens où elle est fort peu rationnelle : Smith, dit-il en substance, m'a appris des choses qui m'ont rendu grand service, alors que ses détracteurs ne m'apprennent, eux, rien qui vaille – donc je préfère ce que raconte Smith. Autant dire que ce n'est pas à l'aune du savoir anthropologique que Freud mesure sa construction³.

LA REPRISE PAR LACAN DU PÈRE FREUDIEN

Lorsque, dans ses premières publications, Lacan mentionne cette conception freudienne du père, il n'est pas tendre sur les faiblesses ethnographiques de la construction en question :

Même si cette construction n'était ruinée par les seules pétitions de principe qu'elle comporte – attribuer à un groupe biologique la possibilité, qu'il s'agit justement de fonder, de la reconnaissance d'une loi –, ses prémisses prétendues biologiques elles-mêmes, à savoir la tyrannie permanente exercée par le chef de la horde, se réduiraient à un fantôme de plus en plus incertain à mesure qu'avance notre connaissance des anthropoïdes⁴.

Le ton ne change de manière très sensible qu'aux alentours de mai 1956, au cours du séminaire *Structures freudiennes dans les psychoses*, au moment où Lacan décide de lier métaphore et paternité, pour aboutir deux ans plus tard à l'écriture de la métaphore paternelle. Se glisse dans cette conjoncture générale de travail un petit événement fortuit :

3. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 236-237.

4. J. Lacan, *Les complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, p. 54.

invité par Jean Delay à donner une conférence à l'occasion de la célébration du centenaire de la naissance de Freud, Lacan relit *Moïse et le monothéisme*, et fait alors part à ses auditeurs d'une impression toute différente de celle qui le tenait les années auparavant :

[...] Par quelle entrée la dimension de la vérité entre-t-elle dans la vie de l'homme ? La réponse de Freud, c'est : par l'intermédiaire de quelque chose qui est l'essence, la signification dernière de l'idée du père [...] La chose n'est pensable que par l'intermédiaire de ce drame qui l'inscrit dans l'histoire jusque dans la chair des hommes, par l'intermédiaire de cette espèce de réalité anté-préhistorique, ce qui veut dire à l'origine de toute l'histoire, qui est la notion de mort du père. Mythe bien évident, mythe bien mystérieux, impossible à éviter dans la cohérence de la pensée de Freud, manifestement mythique. Pourtant il y a dans la notion de la mort, du meurtre du père, quelque chose de voilé. [...] On ne peut – poursuit-il – repousser le caractère inévitable de l'intuition freudienne. Les critiques ethnographiques portent à côté. On sent que ce dont il s'agit dans la pensée de Freud, c'est la dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie un dépassement de l'être humain, le symbole du père⁵.

Freud, avec les outils qu'il avait sous la main, aurait donc forgé ça : le symbole du père, à entendre très radicalement dès ce moment comme le père en tant que symbole – et non pas la mise en symbole de ce qui, par ailleurs, serait père. Le hiatus est là, au niveau même de la conception du symbole. Pour un Jones, par exemple⁶, qui dès 1916 luttait contre la notion jungienne du symbole comme lien entre une « idée générale » et « un être concret », un symbole n'étant jamais qu'un chiffrage « abstrait » d'une « réalité plus concrète ». Ce chiffrage pouvait lui-même en venir à être considéré comme une réalité concrète, et être à nouveau symbolisé dans un chiffrage « plus abstrait ». Le procès de symbolisation ainsi conçu est sans début ni fin, ce qui, comme les métalangages de Bertrand Russell, implique un « degré zéro », une réalité première absolument non chiffrée, absolument concrète. En sorte que, pour qu'il y ait un symbole du père, il faut d'abord qu'il y ait, d'une façon ou d'une autre, du père-tout-court. Telle n'est pas la position de Lacan à cet endroit : pour lui, il n'est aucun père antérieurement à sa production comme tel, à savoir sa fabrication comme symbole, car « père » est un symbole. Et de cela, il peut penser en trouver l'esquisse formelle dans

5. J. Lacan, *Structures freudiennes dans les psychoses*, séminaire du 2 mai 1956. Version sténographiée inédite.

6. Pour bien comprendre cette position – de combat – de Lacan à l'endroit de Jones sur la question du symbole, lire ou relire « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones », *Écrits*, op. cit., p. 697-717, article écrit dans cette même période : janvier-mars 1959.

le montage même du meurtre du père de *Totem et tabou*, là où le père ne pré-existe pas comme tel à l'opération qui apparemment s'en saisit, mais s'avère au contraire en être le résultat. La chose est encore plus patente dans le *Moïse*, lequel a bien pu, de ce fait, mettre définitivement Lacan sur cette piste de « ce dont il s'agit dans la pensée de Freud » concernant le père dans son rapport natif à la mort.

Cependant, même si son entame première dans la question remonte au mois de mai 1956, ce n'est qu'en janvier 1958 que Lacan présente sa conception de la métaphore paternelle, du père comme résultant d'un procès métaphorique. Certes, de 1956 à 1958, notamment à travers son long commentaire du petit Hans dans *La relation d'objet et les structures freudiennes*, il avance beaucoup de choses qui vont dans ce sens. Mais ce n'est, semble-t-il, qu'au moment où il écrit « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (décembre-janvier 1958) qu'il prend soin de mettre tout cela noir sur blanc, et que surgit l'écriture de cette métaphore paternelle.

LA STRUCTURE DE LA MÉTAPHORE

En tant qu'algorithme, cette écriture présente de sérieux changements par rapport à celle avancée dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ». Pour ne pas en disperser l'étude sur plusieurs séminaires différents, je commenterai seulement une partie du texte qui, à mon sens, clôt ce premier temps de travail de Lacan sur cette question, et qu'on peut lire dans les *Écrits* sous le titre : « La métaphore du sujet⁷ ».

Certaines difficultés de lecture de la page 890 nous permettent de ne pas nous croire trop vite quittes vis-à-vis de la métaphore avec la seule formule : « substitution d'un signifiant à un autre ». Dans ce texte en effet, Lacan prend à partie Pérelman et sa conception, très classique, de la métaphore construite sur la base d'une analogie de proportion, comme lorsque l'on dit : A est à B comme C est à D. Lacan objecte tout de suite que si l'on tient vraiment à ce qu'il y ait quatre termes, ils se répartissent en : trois signifiants contre un signifié⁸. Il omet à ce moment-là de nous dire que cette solution était donnée par Pérelman lui-même quand ce dernier évoquait la possibilité d'une analogie à trois termes de la forme : A est à B comme B est à x, comme par exemple dans cette phrase de Plotin : « Comme le langage parlé, comparé au langage de l'âme, se fragmente en mots, le langage de l'âme qui traduit

7. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 889-892.

8. Cf. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 890. Par ailleurs concernant l'analogie à trois termes telle que présentée par Pérelman, se reporter à : C. Pérelman, L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1970, p. 515.

le Verbe divin est fragmentaire si on le compare au Verbe⁹. » Si l'on place cette structure proposée par Pérelman en regard de celle avec laquelle Lacan *pose* la métaphore telle qu'il l'entend, on ne peut que noter leur parfaite similarité :

$$\begin{array}{cc} \text{A} & \text{B} \\ \hline & \bullet \\ \text{B} & \text{x} \end{array} \qquad \begin{array}{cc} \text{S} & \text{S'} \\ \hline & \bullet \\ \text{S'} & \text{x} \end{array}$$

Cette structure présentée par Pérelman constitue donc l'ossature de la métaphore selon Lacan. Mais cette précision ne nous sort pas pour autant de nos problèmes ; à peine, au contraire, y entrons-nous dès la première écriture proposée par Lacan dans ce texte :

$$\begin{array}{cc} \text{S} & \text{S'}_2 \\ \hline & \bullet \\ \text{S'}_1 & \text{x} \end{array} \rightarrow \text{S} \begin{pmatrix} \text{I} \\ - \\ \text{s} \end{pmatrix}$$

Nous avons bien, comme annoncé plus haut, trois signifiants (S, S'₁, S'₂) et un signifié (x). Mais curieux « trois » tout de même puisque S'₁ et S'₂ – dont la notation, déjà suggère qu'il s'agit de deux mentions du « même » – se trouvent réduits dès la ligne suivante à la stricte mêmété : « La métaphore est radicalement l'effet de la substitution d'un signifiant à *un autre* dans une chaîne... » Fort bien. Admettons en effet que S'₁ = S'₂, et qu'il s'agit, comme dans l'analogie à trois termes, du « même » signifiant. Mais c'est alors que les difficultés s'intensifient.

UNE DIFFICULTÉ DANS L'ÉLISION

Pour des raisons qui apparaissent assez vite, Lacan se saisit d'un exemple de métaphore que Pérelman extrait des *Trois dialogues entre Hyllas et Philonous* où Berkeley évoque le savoir accumulé jusque-là sur la matière pour le qualifier d'« *ocean of false learning* ». Pérelman, usant cette fois du modèle de l'analogie à quatre termes, invite à lire cette métaphore comme la condensation de :

$$\begin{array}{ccc} \text{un océan} & & \text{fausse science} \\ \hline & \text{de} & \\ \text{x} & & \text{y} \end{array}$$

x pouvant être « un nageur » et y « un savant », ou encore x « un ruisseau » et y « la vérité », etc. Ainsi l'océan serait au nageur ce que la

9. Plotin, *Les Ennéades*, I, 2, §3.

fausse science est au savant, ou au ruisseau ce qu'elle est à la vérité, etc. La richesse de cette métaphore particulière lui paraît tenir au fait qu'elle autorise plusieurs analogies différentes. Tout autre est la lecture de Lacan. Il propose de lire :

an ocean		false
_____	of	_____
learning		x

en quoi il est cohérent puisqu'il applique sans sourciller sa formule générale. Mais, en fonction de cette même formule, il lui faut, il nous faut maintenant identifier *false* et *learning*, et ça n'est plus une petite affaire puisque Lacan veut par-dessus tout que la métaphore s'appuie exclusivement sur les propriétés du signifiant, et pas sur les significations des termes mis en jeu :

Ce qui est important [disait-il par exemple le 9 mai 1956 à propos de la fameuse métaphore de la gerbe de Booz endormi] ce n'est pas que la dimension de la similarité soit soutenue par le signifié – nous faisons tout le temps cette erreur – c'est que le transfert du signifié y soit possible en raison de la structure même du langage.

Il avait entre-temps pris appui sur le désopilant « Un mot pour un autre » de Jean Tardieu pour montrer à quel point, dès lors qu'on respecte les valeurs syntaxiques des mots substitués (un verbe pour un verbe, un adjectif pour un adjectif, etc.), on pouvait aller très loin dans les écarts en signification sans pour autant quitter le champ de pertinence de la métaphore. Seuls les critères signifiants semblent donc à l'œuvre pour lui dans la substitution métaphorique. Mais dans ce cas, notre question n'a fait que s'aggraver : qu'ont donc d'identique *false* et *learning*? Du strict point de vue signifiant : rien. Par contre, du point de vue de la signification, si l'on prête attention au contexte dans lequel Berkeley lance cette métaphore, on peut se rendre à l'idée que tout ce *learning*, toutes ces élucubrations sur la matière que Berkeley, précisément, entend réduire à néant, *tout cela est false*¹⁰. Donc : *learning* égale

10. Le contexte précis du surgissement de la métaphore est le suivant : dans ses *Three Dialogues between Hylas and Philonous in Opposition to Sceptics and Atheists* (première édition en 1713), Berkeley oppose Hylas, partisan de la réalité de la matière à Philonous, son représentant dans ces dialogues, qui entend démontrer rationnellement la force des vues idéalistes, jusqu'à cet *immatérialisme* qui est proprement l'invention de Berkeley. Hylas se trouve donc de plus en plus acculé sur ses positions, présentées au départ comme naturelles, et vers la fin du texte, il en vient à se rendre entièrement aux arguments de Philonous-Berkeley : "I agree to all you have now said, and must admit that nothing can incline me to embrace your opinion, more than the advantages I see it is attended with. I am by nature lazy; and this would be a mighty abridgement in knowledge. What doubts, what hypotheses, what labyrinths of amusement, what fields of disputation, what an ocean of false learning, may be avoided by that single notion of immaterialism?" (Je suis d'accord avec tout ce que vous venez de dire, et je dois admettre que rien ne m'incline plus à embrasser votre opinion

false, non plus en fonction de leurs vertus signifiantes, mais de par un poids non négligeable – puisque décisif – de signification. C'est donc en tant que *signes* – et pas uniquement en tant que signifiants – qu'ils peuvent s'équivaloir et être doublement biffés.

Sans plus approfondir les conséquences qu'il est permis de tirer de ces remarques, on retiendra simplement que la nécessaire identification de S'1 et S'2 peut être parfois une opération fort délicate. Elle n'en est pas moins indispensable puisque la « réussite » de la métaphore dépend de l'élision de ce signifiant : or cette élision est une *double* élision, une *double* biffure qui implique une identification. C'est *parce que* j'aurai identifié S'1 et S'2 que je pourrai le(s) faire disparaître, et autoriser une soudure nouvelle entre S et x.

LE PASSAGE DE LA BARRE

Il ne faut pas oublier ici une considération basale chez Lacan dès « L'instance de la lettre dans l'inconscient », à savoir qu'un signifiant peut toujours « passer à l'étage du signifié¹¹ », et qu'il y a même dans la métaphore « passage d'un signifiant dans le signifié, passage dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet¹²... ».

Notre double élision participe de ce franchissement, comme l'indique assez une autre citation issue de ce texte écrit dans cette même période :

Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle par où une autre chaîne signifiante peut y être entée¹³.

Dès lors, nous pouvons commencer à entrevoir sur quoi repose cette double élision : sur le fait que ce qui est signifiant dans le membre de droite y est en position de signifié dans le membre de gauche. On appellera par analogie « procédé de la diagonale » cette constitution du couple S'1/S'2 en *signe* S' lequel, une fois produit de la sorte, laisse comme vacants S et x, qui vont pouvoir s'appareiller à leur façon dans

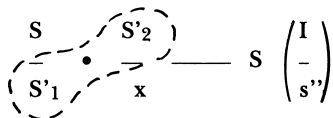
que les avantages qui l'accompagnent. Je suis paresseux de nature ; or ceci pourrait être un puissant raccourci dans la connaissance. Quels doutes, quelles hypothèses, quels dédales de distractions, quels champs de disputes, quel océan de fausse science pourraient être évités par cette seule idée d'*immatérialisme* ?) G. Berkeley, *Principles of Human Knowledge/Three Dialogues*, Penguin Classics, 1988, p. 204.

11. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 504.

12. *Ibid.*, p. 515-516.

13. *Ibid.*, p. 708.

le membre de droite de l'implication, non sans développer quelque nouvel effet de sens propre à l'opération métaphore.



LA MÉTAPHORE PATERNELLE

Sur la base de cette compréhension, voyons d'un peu plus près – mais toujours très formellement – les difficultés liées à l'effectuation de la métaphore paternelle telle qu'elle est posée en cette même page 557 des *Écrits* (car nous n'étudions ici que le membre de gauche de l'implication métaphorique) :

Nom-du-père		Désir de la mère ₂
-----	•	-----
Désir de la mère ₁		Signifié au sujet

Prenons comme un donné ce que Pérelman aurait appelé le « phore », ce rapport *Désir de la mère₂* sur *Signifié au sujet*, quelque sens clinique qu'on lui donne (par exemple que l'enfant, le sujet, est en position de phallus pour la mère). Ce qui doit alors s'organiser du point de vue de ce « sujet » sont quatre choses différentes :

- 1 – la perception d'un signifiant énigmatique ici chiffré Désir de la mère₁,
- 2 – la mise en rapport de ce qu'on appelle ici *Nom-du-Père* avec ce *Désir de la mère₁*,
- 3 – l'identification de *Désir de la mère₁* à *Désir de la mère₂*,
- 4 – leur soudaine et consécutive oblitération par « diagonale ».

Sur le premier point, le meilleur commentaire de Lacan (qui borde sa présentation de la métaphore paternelle dans les séminaires de janvier 1958), c'est ce qui pourrait s'appeler sa notion d'un « désir d'autre chose ». La mère pourra-t-elle désirer quelque chose qui soit « autre » : non pas ceci, ou cela à quoi « moi » peut toujours s'identifier imaginai- rement, mais quelque chose d'autre *comme tel*, soit quelque chose tel que je ne parviens pas à m'y identifier imaginai- rement ? Insistons bien sur ce dernier point : tant que ce *Désir de la mère₂* – toujours entendu comme signifiant – se laisse accoler à un signifié, qu'est-ce qui empê- chera ledit « sujet » de se prendre pour un tel signifié ? Rien, en principe (voir le petit Hans avant l'éclosion de sa phobie). Mais si *Désir de la mère₁* se présente comme ne développant, lui, aucun signifié appréhen- dable, il prendra alors, s'il insiste dans cette dimension, cette valeur d'un

signifiant dont le signifié se dérobe avec une redoutable insistance – cette insistance si décisive dans l’élaboration des théories sexuelles infantiles, et au principe de nombreuses inhibitions intellectuelles.

C’est là notre premier point, que l’on peut déployer à la fois cliniquement et théoriquement comme suit : la mère sera-t-elle jamais perçue comme désirant *autre chose comme tel* ? Ce signifiant *Désir de la mère*₂, toujours disponible, toujours accolable à ce *Signifié au sujet*¹⁴, ce signifiant-là est-il le même que celui que je verrais, un jour peut-être, s’adresser à « autre chose comme tel », c’est-à-dire encore une fois à quelque chose pour quoi, dans un premier temps, je ne peux pas me prendre, et où viendra se loger – peut-être ! – ce que Lacan va bientôt appeler « Nom-du-Père ». Ce *Désir de la mère*₂ que je connais par cœur est-il, oui ou non, le même que ce *Désir de la mère*₁ dont je ne parviens pas à saisir la valeur ? Si oui, si je peux *identifier* le signifiant de ce désir dont je me fais si facilement l’objet, et celui de ce désir d’autre chose que je surprends au moins autant qu’il me surprend, alors la suite est imparable : le sujet qui jusque-là s’identifiait imaginativement à ce *Désir de la mère*₂ va pouvoir, la jonction étant faite désormais par la double élision, s’identifier à ce qui vient réduire l’énigme que pointait le *Désir de la mère*₁, s’identifier à ce Nom-du-Père qui va pouvoir s’installer à la place creusée par l’insistance de l’« autre chose comme telle ». Mais ce ne sera plus la *même* identification.

Tout est là : le secret de la métaphore paternelle, du père comme symbole, et aussi bien du sujet représenté par un signifiant pour un autre. Qui a les moyens de la double élision, qui reconnaît que *Désir de la mère*₁ égale *Désir de la mère*₂, celui-là aura accès à la production du symbole, et par là même à cette « signification dernière de l’idée de père » que Lacan lisait dans le meurtre du père.

DE LA MÉTAPHORE PATERNELLE EN TANT QUE MÉTAPHORE

Il importe maintenant d’apprécier *ce que Lacan fait à Freud* en inventant cette métaphore paternelle. Pour le dire d’un mot : il cherche à fonder la place d’où peut s’effectuer la double élision qu’on vient de voir – et d’où s’atteste la pertinence de toute métaphore. On se souvient peut-être de la définition, tout à la fois savoureuse et rigoureuse, du mot d’esprit que donne Freud : « Est mot d’esprit ce que je considère comme tel », soit : ce qui me fait rire d’une certaine façon. La quasi-totale subjectivité de cette définition est ce qui en fait la rigueur puisque

14. Ce sujet dont l’existence est dite dans ce même texte « ineffable et stupide », J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 549.

le mot d'esprit, vu la structure que Freud y lit, est voué à produire du sujet, du moins sous la forme très particulière de la *dritte Person*. La métaphore, telle que Lacan l'écrit, est de la même veine : elle doit, comme le mot d'esprit, trouver son public pour s'avérer effective.

On s'est, semble-t-il, beaucoup questionné sur « les limites de la métaphore », sans résultats bien concluants, les métaphores les plus folles et absurdes s'avérant parfois plus « réussies » que d'autres plus « sages » sans qu'on sache très bien pourquoi. Or la structure quadripartite que développe Lacan permet à ce sujet une hypothèse simple : le *public* d'une métaphore, l'ensemble de celles et ceux qui recevront comme « réussie » la production de sens qu'elle tente, ce seront celles et ceux qui voudront bien pratiquer la double éliision qui leur est suggérée, qui reconnaîtront plus ou moins aisément la double polarité du terme élidé, la double présence du terme considéré comme *médian* dans la façon de Lacan de *poser le problème*.

C'est ici aussi le lieu d'infinies nuances et difficultés puisque trois relations sont simultanément en jeu, ce qui est énorme pour les moyens intellectuels de tout un chacun : il faut avoir en tête en même temps le rapport, disons, de S à S'_1 , le rapport de S'_2 à x , et être alors à même de trancher que $S'_1 = S'_2$. Ça fait beaucoup en même temps. Comme le signalait humoristiquement Pérelman, c'est là semble-t-il la raison pour laquelle toute analogie a deux sortes d'ennemis : ses partisans (son « public »), et ses adversaires (ceux qui y restent sourds). Les premiers, invariablement, finissent par soutenir qu'en fait, « il y a plus qu'une simple analogie » ; tandis que les seconds se dépêchent d'affirmer qu'« il n'y a même pas d'analogie, mais une vague comparaison ou un rapprochement purement verbal ». « L'analogie, conclut-il, est ainsi coincée entre deux reniements¹⁵. » S'agissant d'un trope, le mot est fort, puisque les siècles l'ont plutôt réservé à saint Pierre, l'intercesseur entre tous les intercesseurs, l'intercesseur en chef. Mais je crois que c'est aussi dans ce rôle que Lacan nous présente Freud, *son* Freud : non plus le terme ultime de notre enquête, mais seulement (ce n'est pas tout à fait rien !) l'ultime index pour nous de la vérité prise dans les filets de ce que nous appelons, d'un nom commun, psychanalyse. Que dit-il par exemple le 20 janvier 1954, lorsqu'il veut fustiger en passant ceux qu'il appelle depuis longtemps déjà les « freudiens de la seconde génération¹⁶ » ? Qu'ils se sont intéressés « non point tant à cette vérité qu'à la constitution des voies d'accès à cette vérité¹⁷. » Au lieu de voir la lune, ils auraient étudié jusqu'à plus soif (pour les meilleurs) le bout du doigt qui la leur désignait.

15. C. Pérelman, *op. cit.*, p. 527.

16. J. Lacan, « Au-delà du principe de réalité », *Écrits, op. cit.*, p. 73.

17. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, séminaire inédit, document présenté au 2^e Congrès de l'elp, séance du 20 janvier 1954, p. 13.

Or la structure de la métaphore que déploie Lacan pour dire ce qu'il en est du père, du « symbole du père », règle à sa façon ce problème : cette métaphore a exactement l'ambition d'élider *Totem et tabou*, de montrer que ce texte mythologique n'est que l'index d'un x, lequel n'est autre que « ce dont il s'agit dans la pensée de Freud » concernant le père. Lacan ne prétend certes pas avoir un accès direct à un tel contenu mental – s'il a jamais existé. Mais la *tension*¹⁸ que l'existence d'un tel signifié implique est par lui mise en œuvre, mise en acte *de la même façon que dans tout procès métaphorique*. Ce n'est pas simplement que dans toute métaphore il y ait « du même » (mêmes signifiés pour les uns, mêmes signifiants pour Lacan) ; c'est que ce même ne délivrera sa mêmété que dans l'éclat de son éliision, dans le risque assumé d'une liaison nouvelle entre un signifiant *présent* et un signifié supposé – non pas à ce signifiant-ci, mais à un autre, à celui qui s'est déjà présenté en tant que signe. Il y a bien *deux* signifiants pour *un* signifié, et c'est même ce qui s'écrira vers la fin de l'année 1961 : « Le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant ». Sujet et signifié se donnent la main dans cette ronde où, pour insaisissables qu'ils soient *comme tels*, c'est bien *à ce titre* qu'il faut restituer leur jeu dans la structure.

Et donc les voies d'accès à la vérité importent, évidemment, pour Lacan comme pour tout le monde : il existe des signes que nous privilégions parce que nous leur reconnaissons cette qualité relativement à une vérité. Mais ces signes-là, nous pouvons ne pas nous contenter de les entourer de nouveaux signes herméneutiquement ordonnés autour des premiers. Nous pouvons chercher à capturer tout ou partie de leur signifié par la mise en jeu de signifiants nouveaux, non tant dans la langue, mais nouveaux à cette place où ils viennent en élider d'autres. L'opération n'est pas gagnée d'avance, puisqu'elle doit trouver, presque dans le même temps, sa vérité et son public alors même que les signifiés ainsi atteints reçoivent de l'opération une espèce de vibration qui à la fois les rehausse et subrepticement les altère. Il y a donc bien du meurtre dans la métaphore telle que Lacan l'articule – mais c'est du meurtre de signifiant. Sans plus d'hypothèses anthropologiques, Lacan peut estimer réinstaller ainsi l'essentiel de « ce dont il s'agit dans la pensée de Freud » : il n'est aucun père qui soit « naturellement » père. Car même ce tout-premier que Freud installe comme *Ur-Vater* s'avère être un père construit, si du moins l'on se rend attentif aux voies discursives par lesquelles Freud parvient à le pointer, autrement dit si l'on ne se contente plus de suivre aveuglément la *vulgate* qui réduit *Totem et tabou* à une intrigue de théâtre

18. Une des manifestations stylistiques les plus apparentes d'une telle tension se trouve dans cette sorte d'exaspération du déictique qui amenait Lacan à dire répétitivement, à propos de tel ou tel terme ou moment déductif chez un auteur (éventuellement lui-même) : « C'est très exactement ceci que je désigne du nom de... ».

de boulevard. Cette version psychologisante reprend d'ailleurs à son compte, sans crier gare, la conception du symbole que défendait Jones, laquelle supposait sans en rien dire qu'il y a du père hors symbole, comme de même Jones en était venu à supposer, explicitement cette fois, qu'il y a des hommes et des femmes *antérieurement* à leur prise en compte dans la langue, du seul fait que « Dieu les créa tels ».

La métaphore paternelle radicalise cette absence d'antériorité du père à l'acte qui le fonde, et ceci peut être tenu pour déjà lisible dans le mythe freudien : or cet acte est une élision, l'introduction d'un manque dans la série, qui permet au sujet de s'identifier à autre chose qu'à ce qui l'entoure. C'est sur ce chemin que l'enfant peut passer de « moi » – qu'il articule dès ses premiers balbutiements, ou presque – à « je », ce pronom vide entre tous, ce signifiant prêt-à-porter qu'il n'acquiert, si tout va bien, que bien plus tard. Et c'est ainsi qu'entre « moi » et « je », entre identification imaginaire et identification symbolique, il arrive communément dans l'espèce humaine qu'un père naisse d'un fils, par mère inter-posée, soudain inter-dite.

L'expérience paranoïaque du transfert

MAYETTE VILTARD

Freud présente sa méthode d'interprétation des rêves avec un rêve paradigme, le rêve de *l'injection faite à Irma*. En écrivant, puis en publiant le texte de la *Traumdeutung*, tout entier tissé dans ce rêve premier, Freud se place dans une certaine position, publique, par rapport à nous, lecteurs aujourd'hui de la *Traumdeutung*. Mais il se trouve qu'aujourd'hui précisément, nous disposons par indiscretion pourrait-on dire, d'un autre texte. En lisant une lettre que Freud destinait à son ami Wilhelm Fließ, nous savons que Freud considérait qu'avec ce rêve, le 24 juillet 1895, le secret des rêves lui avait été dévoilé¹. Freud détruisait quasi systématiquement ses manuscrits et certains papiers personnels, et sans doute eût-il détruit cette correspondance si Marie Bonaparte la lui avait restituée. Le statut de ce texte bien que publié, est privé, il est différent de celui de la *Traumdeutung*. En le lisant, on peut suivre ce qui s'est fomenté entre Freud, Fließ, Breuer, et Emma Eckstein, de janvier à juillet 1895, dans l'expérience princeps du transfert dont un signifiant majeur a été, par la *Traumdeutung*, lancé dans le public grâce à une « formule », celle de la triméthylamine.

Ce signifiant resterait-il actif dans le mouvement analytique, détenteur, du point de passage, entre l'espace de la cure, et l'espace du public ? A en user imprudemment, serions-nous convoqués en ce point d'un signifiant pris dans un transfert toujours actif, toujours porteur d'une attente d'un deuxième signifiant dont dépendrait cet impossible sujet du psychanalyste ?

1. S.Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1986, lettre du 12 juin 1900, p. 458.

Le 16 mars 1955, au cours de son deuxième séminaire public, sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, « il arrive » à Lacan quelque chose. Juste auparavant, dans la séance du 9 mars, il réalise une curieuse opération littéraire. Il écrit au tableau la formule de la triméthylamine (que Freud n'a jamais écrite), et il l'écrit d'une étrange façon, puisqu'il mélange une abréviation du mot azote, qu'il écrit AZ, et le symbole chimique CH₃. Une deuxième fois, il réécrit la formule, développée cette fois, et il maintient son écriture, AZ et 3 fois CHHH. Et puis, voulant commenter le point d'alpha et oméga de la chose, de cet AZ où tout d'un coup, « Freud a traversé le moment d'angoisse majeure où le moi s'identifie au tout sous sa forme la plus inconstituée, la plus horrible, où il s'est littéralement évadé, où comme il l'a écrit lui-même, il a fait appel au congrès de tout ceux qui savent, tout d'un coup il s'est évanoui, résorbé, aboli derrière eux », Lacan rectifie son écriture, incorrecte du point de vue d'un chimiste, en ajoutant, « mais même nous appellerions l'azote N que le Nemo nous servirait quand même, encore, la même calembredaine, pour désigner ce point hors du sujet. Mais [le sujet] est quand même là, pour désigner toute la structure du rêve. Ce que le rêve nous montre est ceci : ce qui est en jeu dans la fonction du rêve est ce quelque chose qui est au-delà de l'ego, qui dans le sujet est du sujet et n'est pas du sujet, l'inconscient en d'autres termes² ».

Sans rien en conclure pour le moment, évoquons l'analyse, présentée par J. Allouch dans *Marguerite, ou L'Aimée de Lacan*,³ du réseau de trois lettres en jeu entre Lacan, Marguerite (l'Aimée de sa thèse), Didier Anzieu, fils de Marguerite et analysant de Lacan,... et nous-mêmes, pris dans la ronde de ces lettres du fait de la publication de la thèse et des paroles de Lacan dans son séminaire, trois lettres donc, A, Z, et N : « A (Aimée, Anzieu, les héroïnes de Pierre Benoit, les penseurs de Didier), N (C. de la N, première persécutrice), Z (la persécutrice principale, Huguette ex-Duflos). Mais pourquoi parler d'un réseau ? Pour la bonne raison que N translittère "haine" et donc se conjoint à l'amour d'Aimée, que A et Z s'accouplent antithétiquement. Mais comment ne pas voir aussi que ces nominations A, N et Z qui marquent de leur empreinte l'incidence de la persécution d'une femme par une autre femme aux figures itératives (C. de la N. et M^{me} Z. sont présentées comme les seules et même personnaison de la figure absente de la sœur aînée), reprennent les trois premières lettres du nom d'Anzieu, censuré⁴ ? » Ajoutons

2. J. Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séance du 9 mars 1955, sténotypie, inédit.

3. J. Allouch, *Marguerite, ou L'Aimée de Lacan*, Epel, Paris, 1990.

4. *Ibid.*, p. 61.

à cela que dans la correspondance échangée entre Didier Anzieu et Jean Allouch au cours de la rédaction de l'ouvrage, D. Anzieu donne l'information que cette sœur aînée, qui s'appelait Élise, était appelée Nène dans la famille⁵.

Le 16 mars, à la séance suivante du séminaire, Lacan reparle de ce jeu symbolique, ce Witz comme il l'appelle même, « qui fait désigner au point AZ de la formule du triméthylamine l'endroit [...] où est le je du sujet⁶ ». Si on en restait là, déclare Lacan, ce serait « quasi délirant », si « Freud tout seul, analysant son rêve, essayait de trouver là, à la façon dont pourrait procéder une pensée occultiste, la sorte de désignation secrète du point, où est en effet le mot, ou [serait] la solution de tout le mystère, à la fois du sujet et du monde ». Ce qui fait que ce n'est pas un délire, c'est que Freud « s'adresse à nous », et que, de même que dans la cure, l'analysant rêve pour l'analyste, de même Freud rêve « pour la communauté – psychologues, anthropologues, tous ceux qui sont supposés être le monde avec qui il dialogue ». Au moment où Lacan prononce, à propos de Freud : « Ce n'est pas simplement pour lui qu'il trouve le Nemo ou l'alpha et l'oméga du sujet acéphale comme représentant de son inconscient ; c'est au contraire lui qui parle, par l'intermédiaire de ce rêve, qui s'aperçoit qu'il nous dit, sans l'avoir voulu, sans l'avoir reconnu d'abord – et le reconnaissant uniquement dans son analyse du rêve, c'est-à-dire pendant qu'il nous parle – il nous dit quelque chose qui est à la fois lui et pas lui, qui a parlé dans les dernières parties du rêve, qui nous dit ... », voilà qu'il arrive à Lacan une chose étonnante. Prenant subitement la voix de ce sujet acéphale, qui parle quand Freud nous parle, en rêvant et en faisant pour nous le récit de son rêve, Lacan entame une prosopopée vibrante, il dit « je » à l'endroit de ce « je » évanouissant, et profère : « Je suis celui qui veut être pardonné d'avoir commencé à guérir ces malades que jusqu'à présent on ne voulait pas comprendre, donc que l'on s'interdisait de guérir. Je suis celui qui veut être pardonné de cela. Je suis celui qui veut n'en être pas coupable ; car c'est toujours être coupable que de transgresser une limite jusque-là imposée à l'activité humaine. Je veux n'être pas cela. A la place de moi, il y a tous les autres. Je suis là le représentant de ce vaste mouvement assez vague qui est cette recherche de la vérité dans ce sens où moi je m'efface ; je ne suis plus rien. Mon ambition a été plus grande que moi, la seringue était sale, sans doute, et c'est justement dans la mesure où je l'ai trop désiré, où j'ai participé à cette action, où j'ai voulu être moi, le créateur. Je ne suis pas le créateur, le créateur est quelqu'un de plus grand que moi, c'est mon inconscient, c'est cette

5. J. Allouch, *Marguerite, ou...*, *op. cit.*, p. 543.

6. J. Lacan, *op. cit.*, séance du 16 mars 1955.

parole qui parle en moi, au-delà de moi⁷ ». On aura reconnu là ce qui quelques mois plus tard, deviendra *La chose freudienne*, « Moi, la vérité, je parle⁸ ». Recouvrement en ce point de vérité de l'expérience, de Freud et de Lacan, mais aussi de l'Irma du rêve de Freud et de l'Aimée de la thèse de Lacan. Serait-il abusif de notre part, de faire ce rapprochement ? Si « l'affaire » en restait là, oui, ce serait abusif. Mais elle n'en reste pas là.

Car, au cours de son séminaire... *ou pire*, en 1972⁹, dix-sept ans après, disons, à propos de Lacan, bien que la formule soit peu élégante, que « ça le reprend ». Ce séminaire est précisément le moment où Lacan quitte sa position « d'être freudien », telle qu'il l'avait mise en jeu dans *La chose freudienne*, délogé de cette position par la conférence de Michel Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur*¹⁰. Et « ça le reprend » au moment même où il fait état de l'excommunication qui l'a frappé lorsqu'il a voulu mettre en jeu, dans le public des analystes, la question de la fonction symbolique du père, point délicat où Didier Anzieu, à plusieurs reprises déjà, a été pointé, par Lacan, comme celui qui porte, à cet endroit, une question restée en suspens¹¹. C'est l'avant-dernière séance du séminaire, le 14 juin 1972. Lacan est en train de faire un pas décisif sur la question du Nom du Père. Il est en train de dire que « dire qu'il en existe un qui dit que non » n'est pas pareil que « nier ». Et il propose cette « forgerie » du terme Unier « qui en somme serait la fonction représentée dans l'analyse par le mythe du père, il unit ». Et il poursuit : « Unier, ça sert à quelque chose, ça sert à vous expliquer par une autre voie ce que j'ai tout à fait renoncé à aborder par celle du nom du père. J'ai renoncé parce qu'on m'en a empêché à un moment. Et puis, c'était justement les gens à qui ça aurait pu rendre service qui m'en ont empêché, ça aurait pu leur rendre service dans leur intimité personnelle, c'est [*sic*] des gens particulièrement impliqués du côté du nom du père ». Passons sur le fait, bien qu'il ne soit sans doute pas négligeable, qu'à plusieurs reprises dans cette séance, Lacan se réfère à ce qu'il dit à Ste-Anne, où il tient la même année, un séminaire fermé¹², et où il a fait, pour la première fois depuis de longues années, référence à sa thèse et à sa malade Aimée. Et il poursuit la séance... en revenant, comme « aimanté », sur le rêve de *l'injection faite à Irma*.

7. J. Lacan, *op. cit.*, séance du 16 mars 1955.

8. J. Lacan, *La chose freudienne*, in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 401-436.

9. J. Lacan, *...ou pire*, inédit.

10. M. Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur ?*, J. Allouch, les trois petits points du retour à..., in *Littoral*, n° 9, *La discursivité*, Toulouse, Éres, 1983.

11. J. Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, *op. cit.*, p. 513-514.

12. J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, 1972, inédit.

Il entame une diatribe pour dire que, certes, les rêves sont un accomplissement de désir, mais que le grand public a ajouté : « sexuel », accomplissement de désir « sexuel ». « Freud n'a jamais dit ça, jamais, jamais, jamais ». S'il y a accomplissement de désir, selon Freud, c'est du désir « de dormir ». On sait à quel point cette question tourmentait Freud, à quel point c'est l'enjeu de sa reprise de 1915, « Complément métapsychologique à la doctrine des rêves », car s'il y a accomplissement de désir... sexuel, alors le sommeil n'est plus, dans sa fonction narcissique, ce qui empêche que les restes diurnes soient renforcés par des sollicitations pulsionnelles inconscientes, alors que s'il y a accomplissement du désir... de dormir, le préconscient maintient sa gouverne, sa censure, même pendant le sommeil¹³, sur l'accès à la conscience, mais peut-on alors continuer à parler de « représentations inconscientes » ? Lacan remet à ce moment-là en jeu dans le public du séminaire, un terme que pendant dix-sept ans, il avait laissé dans l'ombre, « l'immixtion des sujets¹⁴ », et ajoute, faisant référence au rêve de l'*injection faite à Irma* : « j'ai montré comment on traite un texte de Freud, mais si je ne l'ai pas publié, c'est que j'ai été absolument écoeuré de la façon dont ça avait été repris, dans un certain livre, qui est sorti sous le nom d'*Autoanalyse*¹⁵. C'était mon texte, mais en y remettant de façon à ce que personne n'y comprenne rien ». Voilà Didier Anzieu désigné. Et Lacan précise que le rêve est certes, l'accomplissement du désir de dormir, seul désir fondamental dans le sommeil, mais que « le signifiant pendant ce temps, continue de cavalier ».

À la séance suivante, la dernière de l'année, le 21 juin 1972, Lacan ajoute : « À une époque, j'ai analysé le rêve de l'*injection faite à Irma*. Ça a été transcrit comme vous pouvez imaginer d'un universitaire dans une thèse où ça se balade actuellement. La façon dont ça a été, je ne dirai pas, entendu, car cette personne n'était pas là... Elle a travaillé sur des notes. Elle a cru possible d'en rajouter de son cru¹⁶ ». Effectivement Lacan insiste sur le fait que Freud fait l'analyse du rêve au niveau de ses préoccupations conscientes. Or, lorsqu'on se reporte à ce que Didier Anzieu a rajouté de son cru, on peut noter qu'il y a deux ajouts, de deux sortes différentes, que Lacan peut récuser. Mais le fait que, tout en le critiquant, il ne manque pas de désigner Didier Anzieu et de le mettre en jeu dans son séminaire à cet endroit-là, peut aussi nous alerter quant à ce que Lacan est en train de dire.

13. S. Freud, Complément métapsychologique à l'étude des rêves, G. W, p. 415, *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, 1988, p. 248.

14. J. Lacan, *Le moi...*, op. cit., séances des 9 et 16 mars 1955, inédit.

15. D. Anzieu, *L'autoanalyse de Freud*, éditions 1959, 1975, 1988, Paris, PUF.

16. J. Lacan, *...ou pire*, séance du 21 juin 1972, inédit.

La première chose que Lacan pourrait récuser est l'utilisation de la biographie de Freud pour ajouter des éléments multiples au rêve qui ne sont ni dans le texte du récit du rêve, ni dans celui de l'analyse des associations du rêveur, tel que Freud l'a publié. Cette construction injectée dans le texte du rêve par Didier Anzieu va dans le sens de fournir au rêve un sens sexuel, et donc de mettre en jeu dans le public, cette conception que le rêve est un accomplissement de désir sexuel. Citons par exemple « [...] cet enfant à naître, X... dont tout le rêve représente la mise en équation. Dans cette perspective, le personnage central devient la femme, évocatrice du désir, de la sexualité, de la procréation¹⁷ » ou plus tard, dans l'édition de 1975 : « l'examen rhino-laryngologique est un substitut, un déguisement d'un examen gynécologique. dans ces replis de chair, dans ces cavités roses du vagin et de l'utérus maternels se voit une large tache blanchâtre qui est la coulée du sperme paternel¹⁸ ». Voilà un mode d'interprétation qui va à l'encontre de ce que Lacan enseigne car cela revient à donner du sens – forcément sexuel au bout du compte – à l'inconscient.

La deuxième sorte d'opération effectuée par Didier Anzieu sur le rêve est différente. L'organisation du rêve met en jeu des trios successifs de personnages du rêve, comme Freud le remarque. Qu'on puisse mettre ceci en rapport avec le fait que la structure de la formule de la triméthylamine est elle aussi ternaire est déjà un problème. Comme l'écrit Didier Anzieu, dans l'édition de 1959 de *l'Autoanalyse* : « Nous devons à Lacan *l'intuition centrale* qui se présente au moment où on prend soin de développer cette formule. Il s'agit d'une organisation ternaire systématisée. » En note, il rajoute : « Séminaire d'études de textes de la Société française de psychanalyse » du 4 novembre 1953. (inédit). Lacan avait rapproché les structures ternaires du rêve et de la triméthylamine. L'idée de formaliser intégralement l'autoanalyse du rêve en suivant cette structure est nôtre¹⁹ ». Deux remarques sont à faire à partir de là. La première est que Didier Anzieu se réfère à une séance qui a disparu des notes et archives. Le séminaire, *Les écrits technique de Freud* s'est donc probablement ouvert avant la date connue du 18 novembre et aurait plus ou moins commencé avec le *Traummuster* de Freud. Lacan semble en avoir perdu la mémoire, quoique, à deux reprises, en 1972²⁰, il hésite à dater de 1955 le moment où il a procédé pour la première fois, à l'analyse du rêve de *l'injection faite à Irma*. Contrairement à ce que dit Lacan en 1972, Didier Anzieu était donc présent en 1953. Il a donc entendu directement ce que Lacan a dit et a saisi cette intuition centrale

17. D. Anzieu, *op. cit.*, 1959, p. 34.

18. *Ibid.*, 1975, p. 205.

19. *Ibid.*, 1959, p. 34.

20. J. Lacan, *...ou pire*, séances des 14 et 21 juin 1972, inédit.

de Lacan pour la développer. Effectivement, Lacan a bien glissé à Freud un N ou un AZ, on ne sait pas. L'effet de développement de ces lettres ou cette lettre, N, est énorme sur D. Anzieu. Bien que ce soit ensuite supprimé dans les éditions de 1975 et de 1988, accordons son importance au fait que le développement de lettres, pour formaliser le rêve, occupe dans l'édition de 1959 quatre pages entières²¹, d'allure « fliesséenne », avec trente trois combinaisons différentes de permutations successives, dans lesquelles Freud reste, hors permutations, à l'endroit de la place unique et fixe du N de la formule.

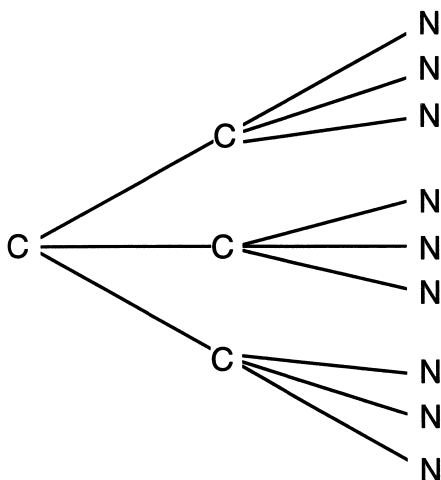
Après que Lacan, en 1972, ait revendiqué une priorité d'idée vis-à-vis de Didier Anzieu à propos de l'étude de ce rêve, Anzieu modifie certains points dans l'édition de 1975. Il supprime la phrase « Nous devons à Lacan l'intuition centrale etc. » A la place, il répond sur la priorité d'idée et indique en note : « Lacan a eu le premier l'idée de rapprocher les structures ternaires des personnages du rêve et de la formule de la triméthylamine, etc. » la suite de la note est identique²². Et il fait, à la suite de cette modification, deux choses, il supprime ses 33 combinaisons des personnages du rêve, et il en propose une autre : « Cette formule N-(CH₃)₃ ne fut-elle pas celle de l'enfance de Freud à Freiberg ? Les 3 CH₃ correspondent aux trois familles qui composaient le protogroupe de Freiberg, le couple des Zajíc, le couple d'Emmanuel Freud, le nouveau couple de Jacob Freud, avec leurs enfants respectifs ?... Ces trois familles elle-mêmes triadiques ont un même membre en dénominateur commun, Nannie, dont l'initiale N complète la formule chimique²³ ». Voilà, certes, du point de vue de l'enseignement de Lacan, une opération inacceptable. Ce n'est pas pour autant qu'il n'y aurait là rien à lire d'intéressant. Il est possible de pointer dans le texte de la thèse de Lacan, en le justifiant du point de vue des opérations signifiantes, le réseau de trois lettres A, Z, et N comme cliniquement actives. Il n'est pas possible, du point de vue du texte de Freud, d'injecter dans le texte un N, et qui plus est, d'en faire l'initiale de Nannie. Que ce N vienne de Lacan et de Marguerite, que ce N ait été introduit par Lacan, que cette lettre soit une lettre active entre Lacan et Anzieu, cela ne fait plus de doute, mais les lettres de la formule de la triméthylamine ne peuvent en aucun cas servir à « illustrer », Anzieu dit « formaliser », la dénommée « auto-analyse »... de Freud.

Si nous poursuivons la lecture du texte de 1975 de l'*Autoanalyse*, on ne peut que vérifier à quel point ce N manifeste son activité puisqu'une gigantesque coquille a échappé aussi bien à l'auteur qu'aux correcteurs : on peut voir imprimée en quasi pleine page une formule qui est censée

21. D. Anzieu, *op. cit.*, 1959, p. 35-38.

22. *Ibid.*, 1975, p. 209.

23. *Ibid.*, 1975, p. 205.



être la formule développée de la triméthylamine, et dans laquelle tous les H ont été transformés en N²⁴ !

Nous voilà devant une querelle de priorité entre Didier Anzieu et Lacan, savoir qui des deux a écrit N le premier. Nul doute qu'il faille voir là un indice de ce que l'activité du transfert engagé entre Lacan et Marguerite Anzieu reste intacte, quelque quarante ans après, et publique, prise dans le mouvement analytique, dans la position de Lacan à l'encontre de l'IPA. En la personne de son élève et analysant, devenu analyste, freudien, Lacan dénonce ceux-là même qui tout en se réclamant de Freud, rabattent le symbolique sur l'imaginaire, donnent du sens à l'inconscient et traitent de la lettre comme d'une illustration du sens. Serait-ce alors pur hasard, banale anecdote, que cette querelle se déploie sur la lecture du *Traummuster*, du rêve-paradigme de la psychanalyse ? Y aurait-il là un transfert également toujours actif, une lettre détenue, en attente pour les psychanalystes ?

Ceci nous reporte à l'accomplissement de désir, *Wunscherfüllung*, sur lequel Freud termine son chapitre sur la méthode, à propos de triméthylamine, et entame son chapitre suivant, intitulé « le rêve est un accomplissement de désir²⁵ ». Ce chapitre s'ouvre par un rêve dans lequel sa femme lui donne à boire dans une urne étrusque et le goût salé de l'eau le réveille. Freud ne le commente que pour dire qu'il souhaitait boire, mais Lacan ne manquera pas de souligner le réveil par l'objet du rêve comme contraire à ce que soutient Freud, à savoir que le rêve protège le désir

24. *Ibid.*, 1975, p. 209.

25. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 112-113.

de dormir, ce qui revient à donner à l'objet halluciné du rêve un statut imaginaire. Pour Lacan, lorsque dans le rêve, il « hallucine le réveil sonnant²⁶ » et qu'il se réveille, il y a une manifestation du statut réel de l'objet halluciné du rêve. L'objet halluciné n'est pas en rapport avec la représentation mais avec le réel de l'objet a. A la suite de ce premier rêve, censé présenter ce que triméthylamine a dévoilé, que le rêve est un accomplissement de désir, Freud apporte deux autres rêves, celui d'une personne qui a un appareil réfrigérant à la mâchoire²⁷, précédé d'un autre, celui de Peppi, qui doit dans la réalité aller à l'hôpital travailler et qui n'aime pas beaucoup se lever le matin, et qui rêve qu'il est à l'hôpital, il n'a donc pas besoin de se lever pour y aller²⁸.

Or, il se trouve que dans le texte privé des lettres à Fließ, nous pouvons lire ces deux rêves dans un autre réseau textuel que celui de la *Traumdeutung*, le petit rêve du neveu de Breuer, Rudi, et partiellement, celui d'Emma Eckstein, qui a un appareil réfrigérant sur la joue, après son opération des cornets du nez par Fließ²⁹. Ces deux petits rêves, solidaires, nous permettent de mettre en relation le texte des lettres et le texte de la *Traumdeutung*. Il devient alors possible de découper dans le texte des lettres, une séquence datable, précise, aboutissant à la production du signifiant triméthylamine.

Cette séquence textuelle se déroule pendant le premier semestre de 1895. Rappelons, avant de suivre le déroulement des lettres, que Freud avait, quelques années auparavant, utilisé ce mot de triméthylamine dans une lettre envoyée à Martha, puis que Fließ lui en avait parlé au cours de leur rencontre de l'été 1894. Rappelons également qu'Emma Eckstein était en analyse avec Freud, depuis 1892 d'après J. Masson³⁰, (d'après les lettres à Fließ cela paraît plus récent), mais en tout cas, dans un temps où Freud avait délaissé la méthode cathartique, et où, du fait de la pratique des associations libres, il s'était à son insu complètement engagé, pour la première fois sans doute, dans l'aventure du transfert. Les lettres du premier semestre de 1895 offrent la possibilité de suivre point par point la façon dont Freud rend compte d'un événement transférentiel décisif, auquel on peut donner le statut *d'acting out*, et dont les conséquences seront immenses puisque l'effet en sera rien moins que la découverte de l'inconscient.

Il faut donc noter quelques points précis. A Noël 1894, Freud et Fließ se rencontrent et décident ensemble que Fließ opérera Freud et Emma en même temps, le même jour, au prochain voyage de Fließ à

26. J. Lacan, *23^e Centenaire de la mort d'Aristote*. Intervention à l'Unesco, 1^{er} juin 1978, inédit.

27. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit. p. 116.

28. *Ibid.* p. 116.

29. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, op. cit., lettres du premier semestre 1895.

30. J. Masson, *Démasquer le réel*.

Vienne. Freud revient à Vienne et envoie à Fließ deux grands manuscrits, un sur la mélancolie³¹, où semble-t-il pour la première fois, Freud fait un lien entre la mélancolie et le deuil en écrivant que le point commun en est « le regret amer de l'objet disparu », et un autre manuscrit, sur la paranoïa³², où il est principalement discuté des différents mécanismes défensifs à l'égard de la représentation inconciliable et du reproche, *Vorwurf*, dans l'hystérie, l'obsession, la confusion hallucinatoire, la paranoïa, et la psychose hystérique. Freud appelle à cet endroit « psychose hystérique » l'état second, la crise où, dit-il, la représentation inconciliable prend le dessus. Freud est donc, à ce moment-là, dans les concepts des *Études sur l'hystérie* dont le dernier chapitre reste à écrire.

Fließ vient en février et opère le nez d'Emma et le nez de Freud, le même jour. Emma et Freud sont partisans de la théorie de Fließ soutenant qu'une intervention nasale peut guérir des douleurs à distance lorsque ce sont des symptômes névrotiques.

Le 4 mars, dans une lettre très détaillée, en sept points numérotés, Freud dresse un tableau de la situation. En premier vient la photo, la fameuse photo double si connue de Freud et Fließ, qui a été prise le jour de l'opération. Freud écrit : « Ma joie de t'avoir près de moi après l'opération se remarque clairement. C'est la seule photo à retenir³³ ». En quatrième point, il est rapidement évoqué qu'Emma Eckstein va mal. Le cinquième est que Breuer signale « dans notre livre » dit Freud, (*Les Études sur l'hystérie*), le cas d'interventions nasales guérissant des douleurs intercostales comme exemple d'opération ayant lieu à distance de l'organe affecté. Donc, pour Freud, le 4 mars, Breuer est encore dans la position de celui qui confirme le bien-fondé de la double opération qui vient d'avoir lieu. En sixième point, Freud parle du rêve. « Scientifiquement parlant, pas grand chose de neuf... juste une petite analogie avec la "*Traumpsychose*" d'Emma Eckstein que nous avons vécue », puis Freud détaille le rêve de Rudi, Rudi, qui rêve qu'il est à l'hôpital, qu'il n'a donc pas besoin de se lever pour y aller, et qui ne se réveille pas. Dans la *Traumdeutung*, Freud efface l'équivoque signifiante que pourtant il note au passage dans la lettre à Fließ. Le neveu de Breuer s'appelle Rudolf et il se voit dans un lit d'hôpital, « *Rodolfnerhaus* ! » ajoute Freud, (c'est le nom d'un grand hôpital de Vienne, qu'on peut lire partiellement « *Rudolf* ! *Heraus* ! » debout !). Il ne retient qu'une chose, que le rêve est l'accomplissement du désir de dormir. Quelle analogie avec la *Traumpsychose*, psychose onirique, psychose de rêve d'Emma ? C'est un terme-pont qui reviendra en quelques endroits pour noter une sorte de condensation entre l'état de crise, psychose hystérique pendant laquelle

31. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, op. cit., p. 96.

32. *Ibid.*, p. 106.

33. *Ibid.*, p. 113.

la représentation inconciliable prend le dessus, et l'hallucination du rêve. Effectivement, c'est avec ce rêve que Freud quitte sa théorie de la représentation inconciliable et entreprend la théorie du rêve, (on connaît une de ses phrases de l'*Abrégé*, édition posthume, « Ainsi le rêve est une psychose, avec toutes les extravagances, toutes les formations délirantes, etc.³⁴ ». Emma était favorable à l'opération, mais dès qu'elle « s'endormait » elle arrachait l'appareil réfrigérant, elle agissait ce qu'elle ne pouvait se représenter à l'état de veille. Or, lorsque Freud lui reproche de toujours arracher son appareil, elle refuse de porter la responsabilité de ne pas vouloir, du fait de la résistance, reconnaître la nécessité de l'appareil, et donc de l'opération, elle répond : « Cette fois vraiment, je n'y peux rien, ça a été à la suite d'un rêve que j'ai eu la nuit » [...] « Je me suis dit : puisque moi, je ne souffre pas, je n'ai pas besoin d'appareil, aussi l'ai-je jeté³⁵ ». Freud commente là l'accomplissement de désir, mais en fait, on constate que c'est Emma qui a transformé la représentation inconciliable « puisque moi je ne souffre pas, je n'ai pas besoin d'appareil » en objet du rêve, et elle agit, elle jette réellement l'appareil.

La lettre suivante, du 8 mars³⁶, est la lettre maintenant célèbre où l'on peut lire cette « affaire » de la compresse que Fließ avait oubliée dans le nez d'Emma. Le récit que fait Freud de la scène et de son propre évanouissement est précis : « Au moment où le corps étranger *fremde Körper* (il s'agit de la compresse, mais c'est également avec le même terme qu'il désigne la représentation inconciliable dans son chapitre « Psychothérapie de l'hystérie » qu'il est en train d'écrire³⁷, au moment où le corps étranger sortit et que tout devint clair pour moi, et que, immédiatement après, je fus confronté au coup d'œil *Anblick* de la malade, je m'évanouis. Après qu'elle fut pansée, j'allai dans la pièce voisine, but une bouteille d'eau et restai misérable, *kläglich*. La brave doctoresse m'apporta un verre de cognac et je redevins moi-même, *und Ich wurde wieder Ich*. Et quand Emma le voit revenir à lui, elle lui dit : « Et voilà le sexe fort ! » « *Das ist das starke Geschlecht !* »

Dans cet échange de regard autour du corps étranger, bref éclair de l'objet a, s'effectue une opération subjective qui le fait s'évanouir et le laisse « *kläglich* » jusqu'à ce qu'il revienne à lui. Il faut évidemment traduire dans hésiter *kläglich* selon le sens : misérable, malheureux, lamentable, plaintif, etc. Seulement, il faut aussi noter l'homophonie, *klagen*, *Klage*, *Anklagsache*, *Anklage*, etc. Tous ces « *klag* » évoquent la plainte, porter plainte, l'accusation, le procès, etc. « *Ihre Klagen sind Anklagen* »

34. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1955, p. 39.

35. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 116.

36. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, op. cit., p. 116.

37. S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1975, p. 235.

notera Freud dans *Deuil et Mélancolie*, « ses plaintes sont des accusations », pour le mélancolique³⁸. On pourrait donc dire que par cette homophonie, dans le temps de cet évanouissement, quelque chose de l'ordre de la plainte, de l'accusation, de la réclamation, du procès, devient flottant, est libéré, « il y a de la persécution dans l'air ». Dans ce temps-là, évanouissant, Freud n'est pas encore « revenu à soi » et cette homophonie est liée à ce temps d'émergence évanouissante du sujet.

Que s'est-il passé ? Freud a accompagné totalement, en corps pourrait-on dire, cet *acting out* d'opérer. En se faisant opérer lui-même, il accuse réception, à son insu, des plaintes d'Emma, et il ouvre la dimension symbolique de la cure. Les effets dans le transfert sont tout à fait bénéfiques pour Emma, qui d'ailleurs demeure enchantée de l'opération – bien qu'elle ait manqué mourir –. Dès le mois de mai, Freud écrit qu'il a réussi à améliorer la démarche d'Emma, (qui souffre d'astasia abasie) et dans l'année 1896, il écrira à Fließ que l'analyse se déroule bien, qu'il se confirme absolument que tous les saignements qu'elle a pu avoir, y compris ceux qui ont eut lieu lorsqu'on a enlevé cette compresse oubliée, étaient des symptômes hystériques. Emma aura une guérison spectaculaire, attestée par d'autres membres de la famille ou amis, – elle appartenait à une famille d'intellectuels et politiciens connus – elle reçoit comme analyste à partir semble-t-il de 1897, elle publie des articles, Freud envisage d'en cosigner un avec elle. Ce qui arrive ensuite en 1910. Emma ne bougeant plus de son lit et plus ou moins délirante serait à développer dans un autre cadre que celui de ce travail.

Quels sont les effets, pour Freud, de cette séquence, qui va de l'opération à son évanouissement ? A dater de ce moment, le statut de Breuer, qui jusqu'au 4 mars était encore celui de quelqu'un qui confirmait le bien-fondé de cette opération, change pour Freud. Freud se met avoir des doutes sur la bienveillance de Breuer à l'égard de Fließ, à qui il écrit répétitivement qu'il n'a aucun reproche *Vorwurf* à lui faire, que sa théorie est excellente, bien que dans les revues, ses articles soient critiqués. Il ajoute, dans la lettre suivante du 13-15 mars, que Breuer, comme le roi David qui se réjouit lorsque quelqu'un est mort, se réjouit de ces critiques³⁹. Suivra alors dans la correspondance un temps de doute, d'oscillations : « On ne reconnaît plus Breuer. Il a totalement accepté le Nez – pour ce qui te concerne – et te fait une réputation formidable à Vienne [...]. Ce n'est plus du tout le drôle de zouave qu'on était habitué à trouver⁴⁰ », jusqu'à ce que cet état de « *klag* », de plainte, de revendication, vienne se fixer sur Breuer, qui devient objet de haine pour Freud. Dès lors, par toutes sortes de formules, toutes censurées

38. S. Freud, *Deuil et mélancolie*, Cahiers de la Transa, p. 13.

39. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, op. cit., p. 120.

40. *Ibid.*, p. 131.

dans l'édition de 1950 de Kris, Bonaparte et Anna Freud⁴¹, Freud retire à Breuer le savoir que jusque-là il lui supposait. Et lorsque, dans le temps de décision de publication de la *Traumdeutung*, Freud entame sa rupture avec Fließ et achève, dans ces échanges privés des lettres, cette opération de désupposition du savoir à Breuer et à Fließ, les deux personnes qui l'accompagnent dans le transfert avec Emma, il écrira à Fließ que celui-ci s'est fait « breuérisé », a subi une *Verbreuerung*.

Dans le temps d'échange des regards et d'évanouissement, ce qui pour Freud était jusque-là son but à atteindre, la représentation inconciliable, *fremde Körper*, se matérialise. L'occurrence persécutive du signifiant se manifeste dans le même temps, *klag*, et c'est Freud qui désormais est aux prises avec « l'endroit où ça se sait », est-ce en Breuer, est-ce en Fließ, quel petit autre sait paranoïaquement ? Il rêve le 24 juillet, mais il n'en dit rien à Fließ. C'est seulement quand sa décision est prise de publier la *Traumdeutung*, au moment où il décide de porter dans le grand public ce qu'il a à dire, quatre ans après, qu'il écrit à Fließ que le 24 juillet 1895, le secret des rêves lui a été dévoilé. Non seulement, il y a substitution, la représentation inconciliable, qui jusque-là tenait lieu de noyau d'où émanaient plaintes et reproches symptomatiques, est remplacée par l'objet halluciné du rêve, la formule de la triméthylamine – la formule « sait », détient le point symbolique du Savoir –, mais il y a la découverte du lieu secret, « découverte » qui découvre, qui dévoile ce qui était voilé, et ce lieu, Freud le nomme dans le chapitre VII, *das Unbewußte*, à écrire *Ubw*⁴². Cette nomination localise l'endroit où se tient le secret, le fin mot, l'endroit où ça se sait. C'est une hypothèse à proprement parler délirante, il y a là, à l'endroit de cet *Unbewußte*, de l'inconscient, quelque chose qui ne va pas manquer d'être figuré.

L'expérience paranoïaque du transfert, qui s'accompagnait, pour Freud, de deux petits autres persécutifs, se résout là dans sa phase privée, ni Breuer, ni Fließ ne savent, Ics sait. Cet inconscient figuré comme l'endroit où ça se sait, où se tient le secret des rêves, comme lieu actif, vivant, dynamique, est un endroit à aimer, sous peine d'en être persécuté⁴³. Le rêve permet un abord du reproche et de la plainte. Lorsque Freud entame l'analyse du rêve de triméthylamine, il pose en premier point, le lieu, Bellevue, l'endroit d'où le secret s'entrevoit, en deuxième, les reproches *Vorwürfe* qu'il adresse à Irma, en troisième les plaintes *Kla-*

41. E. Federn, *Witnessing Psychoanalysis*, Karnac Books, London, 1990, "The situation is not clear with respect to Breuer. Passionate lovers, as Freud certainly was, must also be passionate haters". p. 186.

42. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 460.

43. S. Freud, *Les études sur l'hystérie*, op. cit., p. 228, « En lui fournissant des explications, en lui révélant le monde merveilleux des processus psychiques que de semblables analyses nous ont, nous-mêmes, permis de connaître, nous transformerons notre patient en collaborateur, etc. ».

gen qu'Irma lui adresse⁴⁴. L'entrecroisement des plaintes et des reproches en ce lieu a une raison dernière, la formule triméthylamine « imprimée » en gras, imprimée, publiée. L'extraordinaire de ces lettres privées de Freud à Fließ est qu'elles témoignent de ce temps d'expérience paranoïaque du transfert, temps qui pour Freud va se résoudre dans cet acte de publier la *Traumdeutung* et nommer l'inconscient. Car cette hypothèse délirante, Freud la soumet au grand public, il l'adresse, il ouvre ce qui jusque-là était l'espace clos de la cure, mais il n'ouvre pas cet espace en « racontant au grand public » ses confidences, le tournoiement persécutif dans lequel il a été pris entre Emma, Breuer et Fließ. L'adresse au public est faite avec ce récit indirect, un rêve, qui met en jeu une *Mischperson*, une personne composite, mêlée, Irma. Le fait d'avoir accès aux lettres privées nous permet de lire le témoignage de ce mélange, de cette immixtion des sujets qui se produit dans le temps de rencontre entre analysant et analyste jusqu'à ce que l'analyste engage l'acte analytique. Et dans ce temps inaugural, il est exceptionnel de pouvoir lire comment, pour Freud, ce temps de mélange, d'acceptation, de confusion avec l'autre, est allé jusqu'à l'opération commune, et comment, à partir de là, la persécution signifiante s'est déclenchée, jusqu'à ce qu'elle soit localisée dans « l'Ics », nomination accompagnée de l'acte de rendre publique cette « découverte », et donc, de faire basculer vers le grand public, une demande de reconnaissance : faire reconnaître que la formule de la triméthylamine révèle un savoir inconscient comme lieu du sujet.

Dans son séminaire *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan revient sur ce qu'il avait dit, précisément à propos de triméthylamine, en 1955. Faire de triméthylamine « la solution de tout le mystère, à la fois du sujet et du monde », n'était pas délirant du seul fait que Freud rêvait pour la communauté des psychologues, etc. et donc, en faisant ce récit de rêve et en le publiant, « s'adressait à nous ». Lacan, en 1977, reprend cette question sous un autre angle. La relation entre analysant et analyste ne serait-elle un autisme à deux⁴⁵ ? Est-ce qu'on n'en reste pas à cette hypothèse qui circule entre analysant et analyste où il y a du savoir supposé qui est en jeu, et où l'un et l'autres sont mêlés dans un même rapport à l'endroit où ça se sait, dans la mise en rapport de leurs deux inconscients ? S'il s'agissait de cela, on serait dans l'occultisme, dans la transmission de pensée d'inconscient à inconscient. La connaissance paranoïaque serait-elle un autre nom du transfert de pensée, je sais qu'il sait ?

44. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 101.

45. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 19 avril 1977, inédit.

En arriver à la simple feinte, je sais qu'il sait que je sais, revient à localiser un point de paralysie de l'analyste, puisque le savoir inconscient est, dans cette configuration, localisable dans le réel. Comment sortir de là, c'est-à-dire être dans le redoublement de la feinte ? Qu'est-ce qui peut faire sortir de cet autisme à deux ? Lacan, dans *L'Insu*, pose la question de cette façon : « qu'est-ce qui peut forcer cet autisme à deux » ? La réponse qu'il donne est exactement celle qu'il donnait à propos de triméthylamine en 1955, lorsqu'il disait : ce n'est pas un délire parce que Freud s'adresse à nous. Ce qui fait que cet autisme à deux est ouvert, « forcé », c'est, dit-il, que la langue est une affaire commune, « et c'est justement là où je suis [dans le séminaire en train de parler à l'assistance] c'est-à-dire capable de me faire entendre de tout le monde ici, c'est là ce qui est le garant que la psychanalyse ne boîte pas irréductiblement de cet autisme à deux⁴⁶ ». Il y a là, de la part de Lacan, une façon de poser une exigence, celle de l'objectivation du savoir inconscient. Cette objectivation devient possible par le fait que l'analyste en train de parler à l'assistance, redouble la position de l'analysant dans la cure, et, se faisant entendre d'un public, force l'autisme à deux de la cure.

Mais l'objectivation du savoir inconscient mis en jeu par la parole de l'analysant dans le transfert ne consiste pas dans le fait que l'analyste va révéler au public les dires de l'analysant ou ses propres élucubrations à cet endroit. Freud, on l'a vu n'envisage pas de publier l'état dans lequel le plonge le transfert avec Emma, ni ce qu'il écrit à Fließ, ni ce qu'il pense de Breuer. Il se trouve qu'on peut le lire, mais ce n'était pas destiné à être publié.

Il y a donc du couple dans l'analyse, mais pas celui qu'on pourrait imaginer au premier abord, l'analysant et l'analyste. Lorsqu'on cerne de plus près le redoublement de (je sais qu'il sait)¹ que (je sais qu'il sait)², on pourrait être tenté également d'imaginer que le 1 correspond à la cure et le 2 à la prise de parole en public. Or, la mise en jeu du sujet supposé savoir dans la cure met en fonction la position de feinte dans troisième série, qui n'est plus 2 qui redoublerait un, mais (je sais qu'il sait que je sais)³... (qu'il sait)⁴. Mais il faut tenir compte que le « je » de 1 n'est pas le « je » de 2. Le « je » du 1 est en jeu dans la cure par le discours de l'analysant, le « je » de 2 est en jeu dans le public par le discours de celui qui redouble le « je » de 1, l'analyste, mais qui n'est à prendre en compte dans la cure comme analyste que s'il tient cette position publique d'analysant bis dans ce discours « transposé » adressé au public. Ceci produit une transformation de la position du « il ». Le premier « il » est en fonction de « lui », c'est lui qui sait... L'Au-

46. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue...*, op. cit.

tre est au lieu du savoir. La séquence trois fait basculer ce Lui dans le réel, pas d'Autre de l'Autre, le savoir est insu, mais il y a un reste, un plus-de-jouir, objet d'une jouissance de l'Autre. Dans le forçage introduit par le public dans la cure, du fait de la prise de parole publique de l'analyste, le deuxième « il » passe à l'impersonnel. On ne dit pas Lui pleut, mais il pleut. On ne peut que passagèrement attribuer figure et corps à ces gens un temps consistants, dans le moment de leur rassemblement en *Publikum*, mais qui vont se dissoudre dès la prise de parole terminée dans « le grand public », ouvert, sans bord, et dont il ne restera dans la salle que gobelets de plastique et cendres de cigarettes. Encore moins une consistance peut-elle être attribuée au lecteur d'une quelconque publication. Par quelle intervention, alors, le public manifeste-t-il son activité d'analyste supposé ?

« Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire⁴⁷ » écrit Lacan dans sa préface à l'édition anglaise du séminaire XI. En ce point d'épreuve de vérité où du savoir inconscient, réel, se laisse reconnaître par cette impersonne du « il », se soumettant à la rationalité commune, accédant à l'histoire, Lacan a mis la passe. Et précisément, dans ce même texte, Lacan avance à propos de la passe, un néologisme. Il y a là une nouvelle façon d'assortir la passe d'une « formule » : « l'analyste ne s'hystorise que de lui-même⁴⁸ ». C'est une condensation qui nécessiterait de larges commentaires. Remarquons seulement qu'elle mélange le « s'autoriser » qui règle les rapports de l'analyste et du Lui, le « s'historiser » qui exprime la nécessité de faire entrer le savoir inconscient dans la rationalité, et le « s'hystériser » qui rappelle que le discours hystérique règle le passage du discours du maître au discours analytique, l'hystérique étant évoquée par Lacan dans le séminaire *l'insu* comme ayant un rapport à l'amour du père qui lui garantit d'avoir accès au réel, qui lui garantit d'être « torique », « hystoriquée » et non « sphérique⁴⁹ ».

La passe aurait-elle libéré Freud aussi bien que Lacan du cas qui pour eux faisait mathésis, pour reprendre le jeu de mot employé par Lacan à propos d'Aimée, « l'Aimée de mathèse⁵⁰ » ? Marguerite Anzieu et Didier son fils ont accompagné Lacan pendant tout son enseignement. C'est à l'« Aimée de mathèse » que Lacan attribue le fait d'être rivé à Freud, elle lui a « imposé Freud⁵¹ », elle est en ce point de recouvrement

47. J. Lacan, *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*, 17 juin 1976. Petits écrits de Strasbourg, p. 345.

48. *Ibid.* p. 344.

49. J. Lacan, *L'insu...*, séance du 14 décembre 1976, inédit.

50. J. Lacan, *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*, *op. cit.*, p. 343.

51. *Ibid.*, p. 343.

de Freud et de Lacan. Elle a, du même coup, modifié le rapport de Lacan à ses « collègues ». Emma Eckstein, elle aussi, a accompagné Freud jusqu'à la fin de ses publications, puisqu'elle figure dans *Analyse finie et infinie*⁵² et a modifié le rapport de Freud à ses collègues, Fließ et Breuer. Pour Freud comme pour Lacan, la bagarre publique avec les « collègues » a ensuite fait rage. En ce point de passage au public, Irma et Aimée, Emma et Marguerite font cas de la psychanalyse. Alors, *quid* du public ?

« J'eusse préféré oublier ça : mais on n'oublie pas ce que le public vous rappelle⁵³ ».

52. S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Document de travail Le sac de sel, p. 11.

53. J. Lacan, *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*, *op. cit.*, p. 344.

*Communication avant un abord
plus approfondi*

Conduits par un cas, fruit du
hasard, nous poursuivons, voilà
un laps, parmi tours, tors,
contours du mal utriarcal,
l'instigation qui, tantôt x ans
auparavant, suscita jadis
l'activation dont il s'agit...

La pomme acide du transfert de pensée.

CHRISTINE TOUTIN-THÉLIER

« LA GRANDE EXPÉRIENCE DE MA VIE »

Le statut particulier qu'a la *Traumdeutung* dans les publications de Freud tient, on le sait, à ceci qu'elle ouvre un nouveau champ de savoir, celui de la psychanalyse. De ce fait même, cette publication s'adressait à l'*Öffentlichkeit*, au tout-venant du public, et non pas à un *Publikum*, un public privilégié ; elle n'était pas encore adressée au groupe des analystes, mais mettait tout lecteur en place d'analyste. Aujourd'hui encore, quiconque lit la *Traumdeutung* est appelé à cette place.

Or, la lecture des *Lettres à Fließ*¹ nous permet d'attribuer à la publication de la *Traumdeutung* la valeur d'un temps de conclusion dans la subjectivité de Freud. Celle-ci, en effet, ne fait surgir rien moins que sa propre mort, comme l'indique le nombre de 2 467 qui lui vient soudainement en écrivant à Fließ le 27 août 1899 : « [...] Une chose est comme elle doit être... Elle aura alors 2 467 erreurs que je lui laisserai. ». Il en donne d'ailleurs une analyse en *post-scriptum*, tant l'irruption de ce nombre l'arrête. Cette analyse, qu'on ne trouve pas dans la lettre, fut ensuite intégrée au chapitre 12 de *Psychopathologie de la vie quotidienne*², « Déterminisme. Croyance au hasard et superstition. Points de vue ». Freud a alors 43 ans, et répond à une boutade de sa femme sur une éventuelle retraite en s'accordant encore 24 années de vie : $43 + 24 = 67$, âge où précisément son cancer apparut, en 1923. Ce seul exemple suffirait à

1. Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969. L'intégralité des lettres est publiée depuis 1986, en allemand : Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag.

2. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1968.

prendre au sérieux l'enjeu subjectif qu'a représenté pour Freud l'écriture de la *Traumdeutung*.

Mais on peut trouver d'autres indices de cet enjeu dans le temps qui précède la publication. En effet, le 6 juillet 1898, Freud écrit à Fließ, à propos du chapitre VII de la *Traumdeutung* sur la psychologie du rêve :

Avec la psychologie, cela va curieusement ; elle est presque finie, composée comme dans un rêve, et assurément pas appropriée dans sa forme à une publication, même pas destinée à cela, comme le style le montre. Je me sens très hésitant à son propos³.

Freud est encore *zaghaft*, hésitant, irrésolu. Et, le 7 juillet 1898, il va s'en expliquer à l'aide d'une histoire juive :

Je l'ai ! C'est avec difficulté que je l'ai lâchée. L'intimité personnelle n'aurait pas suffi, il y fallait cette franchise intellectuelle de l'un envers l'autre. Elle m'a été entièrement dictée par l'inconscient, selon le principe d'Itzig, le cavalier du dimanche. « Où vas-tu donc, Itzig ? » – « Je ne sais pas, interroge mon cheval ». Ce n'est malheureusement pas écrit pour le lecteur ! Je te donne un essai de stylisation des deux premières pages⁴...

Pour que l'intimité personnelle, si présente dans le texte, puisse être dépassée et adressée au public, il faut la styliser, la mettre en forme. Est-ce à dire qu'il faille la déguiser ? et jusqu'où le déguisement est-il possible, pour garder, au texte, sa vérité ? Il faudra encore presque un an à Freud, pour prendre une décision sur cette question. Car Fließ va jouer le rôle de censeur, afin d'empêcher Freud de trop dévoiler son intimité personnelle. L'exemple le plus frappant de cette censure concerne ce rêve que Freud appelle le « grand rêve », le « rêve perdu » (mais pour qui, au juste ?) – à la publication duquel Fließ s'était apparemment opposé – et dont Freud n'arrive pas à faire le deuil (*cf.* lettre du 20 juin 1898⁵). Durant un an, Freud va se trouver aux prises avec ce dilemme : dévoiler son intimité, seul véritable point d'appui de la valeur de vérité de sa grande découverte, ou renoncer à faire part de celle-ci. C'est encore une histoire juive qui va en rendre compte :

Tout bien considéré, tous ces déguisements, tous ces renoncements, cela ne va pas. Car je ne suis pas suffisamment riche pour garder pour moi la plus belle trouvaille, la seule de celles que j'ai faites qui me survivra vraisemblablement. Je me suis comporté dans ce dilemme comme le rabbin de l'histoire du coq et de la poule. La connais-tu ? Un couple possédant un coq et une poule décide de faire un repas de volailles pour les fêtes, mais ne peut pas se décider

3. *Briefe an Wilhelm Fließ*, *op. cit.*, p. 348. Retraduit de l'allemand.

4. *Ibid.*, p. 348-349. Retraduit de l'allemand.

5. *Ibid.*, p. 346 : « Le deuil du rêve perdu n'est pas encore terminé [...] ».

sur le choix du sacrifice et recourt alors au rabbin. « Rabbin, que devons-nous faire, nous n'avons qu'un coq et une poule. Si nous tuons le coq, la poule en sera malade, et si nous tuons la poule, le coq en sera malade. Nous voulons pourtant manger de la volaille en ce jour de fête ; Rabbin, que devons-nous faire ? » Le Rabbin : « Tuez le coq ! » – « Mais la poule en sera malade ! » – « C'est vrai, alors tuez la poule ! » – « Mais, Rabbin, le coq va en être malade ! » – Le Rabbin : « Qu'il en soit malade ! » (28 mai 1899⁶).

« Que le rêve advienne donc ! », conclut Freud. Étant donné que souffrance et mort sont inévitables, qu'au moins la *Traumdeutung* soit publiée et lui survive ! Ainsi, pour que le rêve advienne, Freud doit accepter une double perte, celle de l'autre et celle de lui-même : « Où vas-tu donc, Itzig ? », « Qu'il en soit malade ! », « Encore 24 ans ! »...

Il est donc indéniable que la publication de la *Traumdeutung* fut la grande affaire de la vie de Freud. C'est le seul de ses écrits auquel il apporta tant de révisions, d'ajouts, de compléments, et même de retranchements, en fonction des événements du mouvement analytique et de l'évolution de ses propres découvertes.

C'est ainsi qu'en 1925, la révision de la *Traumdeutung* l'incite à écrire *Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves*⁷. Prévus pour être intégrés à la *Traumdeutung*, ils furent en fait publiés dans l'appendice du volume III des *Gesammelte Schriften*, puis rajoutés dans le volume I des *Gesammelte Werke*, mais ne figurent pas, finalement, dans la *Traumdeutung*. Il est difficile d'en connaître la raison, mais on sait qu'à l'époque, ils avaient déchaîné les passions, notamment celle de Jones, à propos du petit chapitre sur *La signification occulte du rêve*. Jones n'était pourtant pas sans connaître l'intérêt de Freud pour la télépathie, ainsi que ses échanges avec Ferenczi à ce sujet. Freud avait d'ailleurs publié dans la revue *Imago*, en 1922, un article intitulé : *Rêve et télépathie*⁸. Mais il s'était alors retenu de prononcer publiquement sa position quant à la réalité de la télépathie, comme ce qui pourrait être au principe de la vérité des phénomènes occultes, et de mettre en jeu, dans le public, le terme de « transfert de pensée », *die Gedankenübertragung*, terme porteur d'une question pour la psychanalyse. Il se trouve cependant qu'en 1921, Freud avait lu un manuscrit à ses plus proches élèves – dont Jones – qui ne fut publié qu'en 1953, sous le titre : *Psychanalyse et télépathie*⁹, où il se prononçait très clairement sur ces deux points. Ce texte, Freud l'a

6. *Ibid.*, p. 386. Retraduit de l'allemand.

7. In S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1987.

8. *Ibid.*, p. 25 à 48.

9. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, *op. cit.* Les PUF en ont produit une autre version, bilingue, en 1983, à l'occasion du livre de W. Granoff et J.-M. Rey : *L'occulte, objet de la pensée freudienne*. Compte tenu de l'absence de titre donné par Freud à cet écrit, nous le mentionnerons, dans cet article, sous le nom de *Manuscrit du Harz*.

conservé par devers lui. Mais, en 1925, il dit publiquement son attitude bienveillante à l'égard du problème de la télépathie et écrit qu'en attendant des preuves certaines :

On se fait une opinion provisoire qu'il se pourrait bien que la télépathie existe effectivement et qu'elle constitue le principe de vérité de beaucoup d'autres constructions qui, sans elle, seraient incroyables¹⁰.

Il devient donc nécessaire de traiter le problème du « transfert de pensée », sans plus tenir compte de ce qui assoit l'autorité scientifique, à savoir, exactitude et réserves conventionnelles. Mais, comme l'écrit Freud dans le *Manuscrit du Harz* :

ce ne serait pas la première fois que la psychanalyse offrirait son aide aux pressentiments obscurs mais indestructibles de l'usage populaire contre la suffisance scientifique des gens instruits¹¹.

Ce n'était certes pas la première fois, puisqu'il l'avait déjà fait avec la *Traumdeutung* en reconnaissant un sens aux rêves.

Mais la réaction des psychanalystes fut vive, car cela portait une ombre sur cette « scientificité » de la psychanalyse qu'ils tentaient justement de promouvoir par des règles de formation et de transmission, notamment au travers de l'Institut de Berlin. Jones, qui était alors président de l'IPA, va s'insurger contre tout rapprochement possible entre télépathie et psychanalyse, rapprochement qui ne peut, selon lui, que renforcer les préjugés contre la psychanalyse et retarder son assimilation. On sait qu'il va alors envoyer des circulaires pour faire barrage aux communications que Ferenczi envisageait et à la prise de position publique de Freud. Freud tempère Ferenczi, en lui disant qu'en communiquant ses expériences « il lancerait une bombe dans la demeure psychanalytique, qui exploserait à coup sûr¹² ». Parallèlement à cela, il adresse une lettre circulaire au Comité central :

Notre ami Jones me semble bien malheureux au sujet de la sensation qu'a causée dans les périodiques britanniques ma conversion à la télépathie. Il se souviendra combien j'étais près d'une telle conversion dans la communication que j'eus l'occasion de vous présenter lors de notre voyage dans le Harz. Des considérations de politique extérieure m'ont retenu assez longtemps, mais finalement il faut déclarer ses couleurs et s'inquiéter aussi peu du scandale à cette occasion qu'à des occasions antérieures et peut-être plus importantes¹³.

10. *Ibid.*, p. 150. Retraduit de l'allemand : *Gesammelte Werke*, tome I, Fischer Verlag.

11. *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, *op. cit.*, p. 13.

12. Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, tome III, Paris, PUF, 1975, p. 445, (Lettre à Ferenczi, du 20 mars 1925).

13. *Ibid.*, p. 446, lettre circulaire du 18 février 1926.

Jones, ne pouvant plus se reconnaître en Freud, lui écrit alors personnellement : « [...] De toute façon, cet épisode m'a fourni l'occasion de faire une expérience nouvelle et inattendue, celle de lire un de vos articles sans l'ombre de plaisir ou d'agrément¹⁴. »

A quoi Freud, pour tenter de l'apaiser, répond ceci :

Je regrette infiniment que mes déclarations concernant la télépathie vous aient plongé dans de nouveaux embarras. Mais il est vraiment difficile de ne pas froisser les susceptibilités anglaises [...] Rappelez-vous comme déjà à l'époque de nos voyages dans le Harz, j'avais exprimé un préjugé favorable vis-à-vis de la télépathie. Mais il ne m'apparaissait pas nécessaire de le déclarer publiquement. Mes propres convictions n'étant pas assez fortes, des considérations diplomatiques telles que mettre la psychanalyse à l'abri de tout rapprochement avec l'occultisme prirent aisément le dessus¹⁵.

Mais, depuis :

[...] mes propres expériences au travers des essais faits avec Ferenczi et ma fille me convainquirent si fortement que les considérations diplomatiques passèrent au second plan. Une fois de plus, il me fallait envisager de répéter, sur une échelle réduite, la grande expérience de ma vie : à savoir, la proclamation d'une conviction sans tenir compte d'un quelconque écho provenant du monde extérieur. Ainsi, cette démarche devint inévitable¹⁶.

Une nouvelle fois, Freud s'avance publiquement, sans déguisement. Ainsi, lorsque Freud écrit à Jones dans cette même lettre : « Quand on allèguera devant vous que j'ai sombré dans le péché, répondez calmement que ma conversion à la télépathie est mon affaire personnelle, comme le fait que je sois juif, que je fume avec passion et bien d'autres choses¹⁷ [...] », ce n'est pas seulement pour couper court aux récriminations de Jones. C'est en effet une affaire personnelle, au sens où elle met en jeu sa personne, au même titre que le fait d'être juif, de fumer, etc., comme cela avait été le cas pour la *Traumdeutung*.

Les psychanalystes ont recouvert d'un voile pudique cet intérêt de Freud pour la télépathie en le réduisant à un trait de caractère. Jones s'y est largement employé dans sa biographie de Freud¹⁸. Ce faisant, ils ont raté la question adressée à la télépathie par l'intermédiaire du terme de *Gedankenübertragung*, transfert de pensée.

14. *Ibid.*, p. 447.

15. *Ibid.*, p. 447, lettre du 7 mars 1926.

16. *Ibid.*, p. 447, lettre du 7 mars 1926.

17. *Ibid.*, p. 447-448.

18. Ernest Jones, *op. cit.*, chapitre xiv, intitulé : *Occultisme*.

ÜBERTRAGUNGSGEDANKEN – GEDANKENÜBERTRAGUNG

Après ce qui vient d'être dit, on ne peut qu'être frappé de ce que les articles publiés par Freud sur la télépathie ou l'occultisme soient tous mis en rapport avec la question du rêve, comme les titres l'indiquent déjà : *Rêve et télépathie*¹⁹, en 1922 ; *La signification occulte du rêve*²⁰, en 1925 ; *Rêve et occultisme*²¹, en 1932. Le seul titre qui ne se réfère pas au rêve, *Psychanalyse et télépathie*, donné au manuscrit du Harz, n'est justement pas de Freud ; il ne fut d'ailleurs pas publié de son vivant.

Il s'agit à chaque fois pour Freud d'affirmer que la télépathie n'a rien à voir avec l'essence du rêve. L'essence du rêve consiste dans le travail du rêve, *die Traumarbeit*. Si l'état de sommeil favorise la réception éventuelle d'un message télépathique, alors ce message sera traité comme les restes diurnes, c'est-à-dire transformé en accomplissement de désir avec l'aide d'un désir refoulé ; il sera donc soumis également au travail du rêve (condensation, déplacement, déformations, présentabilité, etc.). Et s'il devait s'avérer qu'il existe des rêves télépathiques où il n'y aurait aucune différence entre l'événement et le rêve, on ne pourrait pas nommer « rêve » une telle expérience télépathique. Il faudrait alors l'appeler « une expérience télépathique vécue en état de sommeil », expérience dans laquelle la vie psychique se comporterait de façon réceptrice et passive.

D'où cette autre affirmation : la psychanalyse peut faire avancer l'étude de la télépathie en rendant compte, par ses interprétations, des déformations subies par le message. Freud va même jusqu'à dire que l'interprétation analytique, en rétablissant le désir de l'émetteur, retransmis par le récepteur d'une façon déformée, crée le fait occulte, en ce qu'elle apporte la preuve qu'il y a bien eu transfert de pensée²².

Si la télépathie n'a rien à voir avec l'essence du rêve, le transfert de pensée, selon Freud, n'en est pas moins soumis au travail de déformation que toute pensée préconsciente investie d'un désir inconscient subit pour pouvoir accéder à la conscience. Freud appelle, dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*, ces pensées préconscientes sur lesquelles les représentations inconscientes, refoulées, ont transféré leur investissement et qui sont alors les porteuses du désir inconscient : *die Übertragungsgedanken*, les pensées de transfert. On les trouve dans le mécanisme de la formation du rêve, mais aussi dans celui des symptômes névrotiques. Il s'agit là d'un transfert d'investissement d'un désir inconscient

19. In *Résultats, idées, problèmes*, op. cit.

20. *Ibid.*

21. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

22. On trouve cette affirmation, notamment, dans le Manuscrit du Harz, *Psychanalyse et Télépathie*, op. cit.

sur une pensée, et non pas du transfert d'une pensée d'un psychisme à un autre, comme dans le transfert de pensée, *die Gedankenübertragung*, mais, étant donné que Freud reconnaît la soumission du message télépathique lui-même aux lois du fonctionnement psychique telles qu'il les a décrites, notamment dans la *Traumdeutung*, on peut avancer l'hypothèse que le problème qui continue de se poser à lui, entre rêve et télépathie, est celui du « transfert », *die Übertragung*.

ANNA FREUD

En 1921, les convictions de Freud n'étaient pas assez fortes pour passer outre les considérations diplomatiques, et dire publiquement qu'il y a du transfert de pensée. Lorsque Jones lui écrit, en 1926, qu'il ne voit pas en quoi ces considérations de politique extérieure ont changé, on ne peut qu'adhérer à sa question. Alors, qu'est-ce donc qui a emporté la conviction de Freud ? Il le dit, en fait, clairement dans sa lettre circulaire du 15 mars 1925 : « Ferenczi se trouvait ici récemment un dimanche. Nous avons tous trois procédé à des expériences de transfert de pensée. Les expériences se sont révélées étonnamment réussies, celles, en particulier, où j'ai joué le rôle de médium et analysé ensuite mes associations. La chose devient urgente pour nous²³. » La troisième personne est sa fille Anna²⁴.

Ayant fait, dans sa personne, l'expérience du transfert de pensée, Freud se décide, comme pour la *Traumdeutung*, à s'adresser au public de l'*Öffentlichkeit*, le tout-venant. Certes, les *Additifs à l'ensemble de l'interprétation du rêve*, seront finalement publiés dans le volume III des *Gesammelte Schriften*, mais Freud savait très bien que le chapitre sur *La signification occulte du rêve* ne serait pas reçu par le public des analystes. Il n'a, par contre, pas échappé aux occultistes et à la presse.

Comme Freud le dit lui-même, ce n'est pas n'importe quelle expérience de médiumnité qui rend l'affaire urgente, mais celle qu'il fait avec sa fille, lui, étant en place de médium. La force de vérité que représente cette expérience pour lui, fait tomber les considérations de politique extérieure, et rend inévitable le passage au public. Il faut, une fois encore, déclarer ses couleurs au grand public.

On sait qu'à cette même époque, Anna était à nouveau en analyse avec son père. Elle avait fait une première analyse avec lui de l'automne 1918 à mai 1922. Mais, après l'apparition du cancer de Freud, Anna recommence à se porter mal. Ses rêveries diurnes réapparaissent et elle se sent « idiote »

23. Ernest Jones, *op. cit.*, p. 444.

24. Cf. la lettre à Jones du 7 mars 1926, précédemment citée. Ernest Jones, *op. cit.*

quand celles-ci se déchaînent et l'accablent²⁵. Freud lui propose alors de reprendre le travail analytique. Cette deuxième tranche ira de Pâques 1924 à l'automne 1925, époque où Dorothy Burlingham entre en scène. Le 5 mai 1924, Anna écrit à Lou Andreas-Salomé :

La raison pour continuer a été l'état pas tout à fait ordonné de mon honorable vie intérieure : intrusions épisodiques et malvenues de rêves diurnes associées à une allergie grandissante – parfois physique mais aussi mentale – aux fantasmes de fustigation et à leurs conséquences dont je ne pouvais pas me passer²⁶.

Mais cette fois-ci, la « proximité non-analytique » avec son père la gêne et amène des tentations de falsification dans l'analyse ; elle reconnaît l'« absence de la tierce personne, celle vers laquelle s'effectue le transfert » (lettre à Lou²⁷).

C'est dans ce contexte que l'expérience de médiumnité va réussir, en la présence de Ferenczi. Mais, le transfert de pensée n'est certes pas ce qui va introduire la tierce personne, puisque, justement, il s'effectue d'une première à une deuxième personne, de l'inducteur au récepteur. Il confirmerait plutôt l'absence de la *dritte Person*. Le passage au public prendrait-il alors cette fonction ?

LE PÈRE-ANALYSTE

Lorsque Freud se met, volontairement, à cette place étrange de « médium » de sa fille, se conjoignent alors dans sa personne :

Freud, le père d'Anna

Freud, l'analyste d'Anna.

La deuxième personne, dans laquelle s'accomplit le transfert de pensée, *die Gedankenübertragung*, est ici, le « père-analyste ». C'est dans cette « formation » – au sens de la *Bildung*, voire, de la *Symptombildung* – que s'effectue le transfert de la pensée d'Anna. Freud se rend compte qu'il peut recevoir la pensée d'Anna sans qu'elle l'ait exprimée. Et cela emporte sa conviction sur la télépathie, en confirmant son hypothèse que les messages reçus par transfert de pensée sont liés à des excitations appartenant à la sphère des complexes familiaux²⁸.

Ainsi, plutôt que de créer le doute sur la valeur de l'expérience médiumnique, le fait d'être « père-analyste » vient confirmer pour lui la vérité de celle-ci. Car, dit Freud, dans le manuscrit du Harz (1921), l'analyse

25. Elisabeth Young-Bruel, *Anna Freud*, Paris, Biographies Payot, 1991, p. 111.

26. *Ibid.*, p. 111.

27. *Ibid.*, p. 111-112.

28. Sigmund Freud, *Rêve et télépathie*, *op. cit.*, p. 46.

nous apprend que ce n'est pas un fragment quelconque de savoir [Wissens] indifférent qui s'est communiqué à une deuxième personne par la voie d'induction, mais qu'un désir [Wunsch] extraordinairement fort d'une personne, se trouvant dans une relation particulière à sa conscience, a pu se trouver une expression consciente légèrement voilée à l'aide d'une deuxième personne, tout comme la frange invisible du spectre se révèle sur la plaque photosensible comme une suite colorée²⁹.

Concernant cette relation particulière à la conscience, Freud précisera, dans *La signification occulte des rêves* (1925), qu'il s'agit d'un désir émergeant de l'inconscient :

Fort de plus d'une expérience, je suis enclin à tirer la conclusion que de tels transferts se réalisent particulièrement bien au moment où une représentation émerge de l'inconscient – ou bien, pour m'exprimer en termes théoriques, dès qu'elle passe du « processus primaire » au « processus secondaire »³⁰.

Est-ce à dire que, comme dans le rêve, cette représentation trouverait – mais là, dans la deuxième personne – les pensées de transfert, *Übertragungsgedanken*, préconscientes, qui vont permettre au désir de forcer l'accès à la conscience, avec une certaine déformation ? La question de la télépathie ne porterait alors que sur le passage d'un psychisme à un autre.

DIE GEGENÜBERTRAGUNG – LE CONTRE-TRANSFERT

Les expériences se sont révélées étonnamment réussies, celles en particulier, où j'ai joué le rôle de médium et analysé ensuite mes associations³¹.

En soumettant à l'analyse les « associations » du récepteur, voire de l'inducteur quand c'est possible, le message télépathique va pouvoir être rétabli dans sa vérité. La première expérience de ce genre qui ait impressionné Freud, fut celle faite avec Ferenczi en 1909, au retour des États-Unis, auprès de Madame Seidler. Ce n'est d'ailleurs pas tant l'expérience en elle-même qui l'avait impressionné que ce que lui en avait ensuite communiqué Ferenczi :

29. Sigmund Freud, *Psychanalyse et télépathie*, op. cit.

30. Sigmund Freud, *Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves*, op. cit.

31. Lettre circulaire du 15 mars 1925, Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, op. cit., vol. III, p. 444.

l'auto-analyse approfondie à laquelle je me suis livré immédiatement, m'a conduit à cette hypothèse [que Madame Seidler a lu *ses* pensées]. La plupart de ses déclarations sur vous, le professeur Philipp, etc., correspondent à des processus mentaux que j'ai réellement produits, mais aussi à des processus mentaux que je peux avoir refoulés. (5 octobre 1909³²)

Ce à quoi Freud répond : « la transmission de *vos* pensées par des voies incompréhensibles, voilà qui est remarquable³³ », pour lui dire quelques jours plus tard qu'il souscrit totalement à l'interprétation qu'il a donnée :

elle devine les pensées, et peut-être les pensées inconscientes de la personne qui la soumet à l'expérience – avec les malentendus et les approximations d'une sorte de *déformation*³⁴ au passage d'une psyché à une autre. (Freud, 11 octobre 1909³⁵).

Le travail d'analyse des associations va rendre compte de cette déformation qui se produit au passage d'une psyché à une autre, et permettre d'établir le désir transféré. Mais, réciproquement, le médium doit laisser place à ses associations inconscientes, dans la mesure où ce sont celles-ci qui l'amèneront à donner expression à ce qui s'est produit en lui et qui a été induit par l'autre. Pour que le passage ait lieu, le récepteur doit détourner ses propres forces psychiques de sa conscience, il ne doit pas exercer d'activité psychique propre, c'est-à-dire d'activité consciemment dirigée. Pour ce faire, le *Wahrsager* (celui qui dit vrai), le diseur de bonne aventure, le médium, utilise des techniques de diversion qui vont détourner son attention : boule de cristal, jeux de cartes, calculs, etc.

Le travail astrologique de la diseuse de bonne aventure y a joué le rôle d'une activité qui détourne et occupe de façon anodine ses forces psychiques de manière à ce qu'elle puisse être réceptive et perméable aux effets sur elle de la pensée de l'autre, c'est-à-dire devenir un véritable médium³⁶.

Ce que Freud dit là, à propos du transfert de pensée, est étonnamment proche de ce qu'il écrit en 1912, dans *Conseils aux médecins*³⁷, sur

32. S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

33. *Ibid.*

34. Souligné par nous. Les pensées du rêve aussi subissent une déformation, *eine Entstellung*.

35. Correspondance Freud-Ferenczi, *op. cit.*

36. S. Freud, *Psychanalyse et télépathie*, *op. cit.*

37. S. Freud, *Conseils aux médecins*, in *Technique de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1970. Texte retraduit par nous de l'allemand : *Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung*, in *Schriften zur Behandlungstechnik*, 1975, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, Studienausgabe.

le contre-transfert³⁸ et l'attention flottante, *die gleichschwebende Aufmerksamkeit*. Freud y fait obligation au médecin d'accorder à tout la même attention flottante, de ne rien distinguer particulièrement au cours de la séance. Or, cette prescription pour l'analyste est la contre-partie *Gegenstück* indispensable à l'exigence posée à l'analysé de raconter tout ce qui lui vient sans critique ni choix. Si le médecin se comporte différemment, il réduit en grande partie à néant le gain de l'observance de la règle fondamentale par l'analysé. Ce qu'on peut appeler la règle fondamentale pour le médecin, s'énonce ainsi : tenir éloignées toutes les influences conscientes et se livrer totalement à sa mémoire inconsciente. C'est-à-dire, écouter et ne pas se soucier de retenir, ou, ne pas exercer de sélection consciente.

Le but vers lequel tend cette règle se résume ainsi :

De même que l'analysé doit communiquer tout ce qu'il attrape par l'observation de lui-même, en maintenant au second plan toutes les objections logiques et affectives qui veulent l'amener à faire un choix, de même, le médecin doit se trouver en position d'utiliser aux fins de l'interprétation tout ce qui lui est communiqué, de la reconnaissance de l'inconscient caché, sans substituer au choix abandonné par le malade une censure propre. Le médecin doit donc tourner son propre inconscient vers l'inconscient émergeant du malade, tel un organe récepteur qui s'est réglé sur l'analysé comme le récepteur du téléphone sur le volet d'appel³⁹.

Il s'agirait que fonctionne, dans la situation analytique, un branchement d'inconscient à inconscient. Freud précise alors :

De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les vibrations électriques de conduction venant des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin est à même de rétablir, à partir des rejets de l'inconscient qui lui sont communiqués, cet inconscient qui a déterminé les idées incidentes du malade. Pour que le médecin soit capable de se servir de son inconscient comme d'un instrument, il ne doit tolérer en lui-même aucune résistance qui éloignerait de sa conscience ce qui est reconnu par son inconscient, faute de quoi il introduirait dans l'analyse une nouvelle sorte de choix et de déformation qui serait bien plus dommageable que celle provoquée par la tension de son attention consciente⁴⁰.

Deux risques guettent l'analyste : l'attention consciente, et ses propres résistances psychiques. Les deux ne relèvent pas du même traite-

38. La première occurrence du terme « contre-transfert » se trouve dans *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique*, 1910, *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*, op. cit.

39. S. Freud, *Conseils aux médecins*, op. cit.

40. *Ibid.* Retraduit par nous.

ment : la première relève de la « technique », l'attention flottante ; la deuxième, de l'analyse de l'analyste, c'est-à-dire, au fond, de sa formation. Mais tous les deux sont des obstacles à la « réception » de l'inconscient du patient.

Pour ajouter à la mise en parallèle des questions qui se posent à Freud dans le transfert de pensée, *Gedankenübertragung*, et le contre-transfert, *Gegenübertragung*, reportons-nous à ce que Freud écrit en 1932 dans *Rêve et occultisme*, et qui fait appel à la même métaphore :

[...] comme si elle [la personne réceptrice] avait été informée par téléphone, ce qui n'a cependant pas été le cas, en quelque sorte un pendant [*Gegenstück*] psychique à la télégraphie sans fil⁴¹.

Ainsi, pour rester dans la métaphore téléphonique, dans le contre-transfert, l'inconscient de l'analyste doit être réglé comme le récepteur du téléphone sur le volet d'appel, alors que dans le transfert de pensée, la réception de l'inconscient de l'autre se fait malgré l'absence de fil entre le récepteur et le volet d'appel.

L'analyste a donc la capacité de rétablir, à partir des rejets de l'inconscient de l'analysé, qui lui sont communiqués, cet inconscient qui a déterminé les associations du malade. Il ne doit, pour cela, tolérer en lui-même aucune résistance, qui tiendrait ce qui est reconnu par son inconscient à distance de sa conscience. L'analyste rétablirait l'inconscient du malade par l'émergence dans sa conscience de ce que son inconscient a reconnu dans les associations du patient.

Comme pour le médium, l'analyste doit faire appel à ses associations. Mais en même temps, il ne doit pas perturber le processus qui se déroule en lui, par sa propre activité psychique, c'est-à-dire par une attention consciemment dirigée, car cette dernière ne peut que mettre en jeu ses résistances. Il faut donc qu'il puisse analyser le contre-transfert, *die Gegenübertragung*. Freud a introduit ce terme en 1910 de la façon suivante :

Nous sommes devenus attentifs au contre-transfert qui s'établit chez le médecin par suite de l'influence du patient sur le branchement inconscient du médecin.

De la même façon que le transfert est à la fois le moteur et le problème majeur de la cure, le contre-transfert est à la fois l'instrument et l'obstacle à la reconnaissance de l'inconscient, c'est-à-dire à l'interprétation⁴². C'est donc l'analyste qui est ici le récepteur. Mais, dès 1910, Ferenczi s'étonne de ce que certains patients mêlent à leurs associations des choses qui le préoccupent intensément, et qu'ils se trouveraient donc

41. S. Freud, *Rêve et occultisme*, op. cit.

42. S. Freud, *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique*, op. cit.

en position de médium de l'analyste. Il relate à Freud, notamment, le cas d'un patient homosexuel qui arrive un jour, s'allonge comme d'habitude, mais se relève aussitôt d'un bond, en disant, entre autres chose : « Qu'est-ce que c'est que ces vermisseaux que vous avez là sur le divan ? Il y en a des quantités ! » Ferenczi donne ensuite ses associations à Freud :

J'ai eu, ce même jour, des rapports sexuels. L'idée m'est venue que ce n'était pas bien d'utiliser la même couche pour le gagne-pain et pour les exploits amoureux. Celle avec qui j'ai eu des rapports appelle les spermatozoïdes « vermisseaux » (lettre du 17 août 1910⁴³).

A quoi Freud répond, le 20 août 1910 :

Vos observations – soigneusement conservées – sur votre masochiste me semblent définitivement tordre le cou aux doutes concernant l'existence de la transmission de pensée. Il s'agit maintenant de s'y habituer en pensée⁴⁴ [...]

Et puis Ferenczi inverse la situation, tente de lire les pensées de ses patients, toujours à l'aide des associations, et fait des essais avec le même patient homosexuel, entre autres. Ces essais étant concluants, il en escompte un profit pour la future méthodologie psychanalytique. Selon lui,

le récepteur réagit à la transmission avec ses propres complexes inconscients, parmi lesquels il choisit précisément ceux qui sont les plus proches des complexes inconscients de celui qui donne des ordres [l'inducteur] (2 décembre 1910⁴⁵).

Ainsi Ferenczi et Freud se sont très tôt intéressés au transfert de pensée entre analysant et analyste. Transfert de pensée et contre-transfert portent une question commune : comment l'inconscient d'un être humain peut-il agir sur l'inconscient d'un autre être humain au point de trouver expression chez ce dernier ?

Dans les deux cas, c'est le travail des associations libres, c'est-à-dire non entravées par la conscience, qui permet d'aboutir à l'expression du désir inconscient par le récepteur, puisqu'aussi bien, il n'y a de transfert de pensée que pour un désir inconscient extraordinairement fort. Cependant, il existe entre ces deux transferts une différence non-négligeable, à savoir que le transfert de pensée est un transfert direct, sans les moyens de communication habituels, alors que dans l'analyse, transfert et contre-transfert ont pour support la parole.

43. Correspondance Freud-Ferenczi, *op. cit.*

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*

LA CONCORDANCE PSYCHIQUE

L'attention flottante du médecin, *die gleichschwebende Aufmerksamkeit*, n'est pas non plus totalement équivalente à l'attention détournée du médium, *die abgelenkte Aufmerksamkeit*, même si elles ont le même but, celui de laisser libre cours au déroulement d'un processus. Car, dans la première, il s'agit d'une attention qui est également répartie, accrochée à rien de précis, alors que dans l'attention détournée, il s'agit justement de concentrer son attention, mais sur quelque chose d'autre. L'activité de la diseuse de bonne aventure est donc faite pour détourner son attention, pour la canaliser, de façon à laisser le champ libre à son inconscient et à ses associations. Si l'on en croit Ferenczi, ses associations seront proches du complexe de l'inducteur d'où émerge le désir.

Dans le *Manuscript du Harz*, Freud rapproche cette attention détournée des arrangements qui ont lieu dans le trait d'esprit, le *Witz*, « lorsqu'il s'agit d'assurer à un processus psychique une décharge plus automatique⁴⁶ ». Il la rapproche de ce qu'il a appelé les techniques auxiliaires, comme la technique de l'énigme, mais surtout la façade syllogistique et la façade comique du *Witz*. Ces techniques sont employées dans le *Witz* pour retirer l'attention de l'auditeur du processus d'élaboration du trait d'esprit afin de laisser celui-ci suivre son cours automatiquement ; on offre à l'attention quelque chose qui la captive pour la détourner de ce qui est en train de se dérouler⁴⁷. La diseuse de bonne aventure emploie, elle aussi, des techniques auxiliaires pour captiver son attention. Pour que le trait d'esprit fasse rire, il doit arriver là où il n'est pas attendu. Il ne doit pas laisser le temps à l'auditeur d'installer en lui l'inhibition correspondante à celle qui a été levée chez l'auteur du trait d'esprit et qui a nécessité une certaine dépense d'énergie. La disposition à cette inhibition doit s'éveiller, mais trop tard pour empêcher le rire. Ce qui amène Freud à dire que, pour pouvoir rire d'un trait d'esprit, il faut disposer des mêmes inhibitions ; il faut qu'il y ait certaines concordances *Übereinstimmungen* psychiques entre la première personne, celle qui crée le *Witz*, et la troisième personne, l'auditeur du *Witz*. Dans le *Witz*, la concordance est liée aux inhibitions. Dans le transfert de pensée, elle serait liée à certains complexes et repérable par les associations.

Est-ce à dire que, comme il y a un public pour un *Witz*, n'importe qui ne peut pas être médium de n'importe quel inducteur ? C'est ce que Freud semble répondre dans les quelques analyses de médiumnité

46. S. Freud, *Psychanalyse et télépathie*, op. cit.

47. Cf. chap. V, « Les mobiles du mot d'esprit », in S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, « Connaissance de l'inconscient ».

qu'il a communiquées : les messages télépathiques ont tous à voir avec les complexes familiaux.

À l'aube d'une mort possible, Freud, branché sur l'inconscient de sa fille, en reçoit les pensées d'une façon directe, et fait l'épreuve, en analysant ses propres associations, d'une concordance psychique entre elle et lui.

« LA FILLE-ANNA⁴⁸ » ET LA TRANSMISSION

Le transfert de pensée n'est certainement pas un transfert sans langage, peut-être pas non plus sans parole, mais c'est un transfert sans voix.

On sait qu'au Congrès de Hombourg, en septembre 1925, où devaient se discuter des questions de transmission et de formation des analystes (la dite « didactique » y devient obligatoire), Freud sera absent, du fait de sa maladie et de ses problèmes d'élocution. C'est Anna qui va lire l'article écrit par son père, *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes*. Cet article commence ainsi : « Mes travaux et ceux de mes élèves⁴⁹ [...] ». Au Congrès de Hombourg, Anna prête sa voix à Freud, elle devient la voix de Freud, elle va dire « je » à sa place. Selon Jones, cette prestation fit sensation et fut l'événement du Congrès. Cela s'est d'ailleurs reproduit en 1927 et 1938.

« La fille-Anna », n'est pas seulement l'infirmière de la bouche de son père, mais aussi celle qui va suppléer à la voix de celui-ci. Est-ce à dire que Freud aurait trouvé là la « solution », *die Lösung*, à la question, qui le tracassait tant, de la transmission de la psychanalyse, et qui prenait tout à coup un caractère d'urgence ? Solution pour Freud, mais aussi tournant décisif pour la vie d'Anna. Dès lors, Anna n'ira pas sans un double en la personne de Dorothy Burlingham, qui devra prendre la suite d'Anna sur le divan de Freud.

On sait que quelques jours avant sa mort, Anna Freud fera chercher le loden de son père qu'elle avait conservé et même refait tailler pour elle lors de ses 60 ans. Elle mourra quasiment enveloppée de ce loden.

48. Cf. Lou Andréas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 1985, « Connaissance de l'inconscient ». À partir de l'été 1921, Freud et Lou Andréas-Salomé parlent d'Anna Freud, dans leur correspondance, comme de la « fille-Anna ». Quel statut a la création de cet objet entre eux ? Deux indices, au moins, seraient à suivre : premièrement, le fait qu'Anna fit un bout d'analyse avec Lou dans les années 1924-1925 ; deuxièmement, cette petite phrase de Lou, dans la lettre du 13 janvier 1921 : « [...] Et maintenant, comme une petite jeune fille qui s'adonne aux rêves éveillés, je me représente chaque jour un peu comment ce serait si je pouvais vraiment, vraiment, aller chez vous ».

49. In S. Freud, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

En 1932, Freud va revenir à la question du transfert de pensée dans *Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, sous le titre *Rêve et occultisme*⁵⁰, poussé par les observations d'Hélène Deutsch sur le transfert de pensée dans la situation analytique⁵¹, et surtout par les faits relatés par Dorothy Burlingham dans *L'analyse des enfants et la mère*⁵². Freud, en effet, fut très frappé de l'histoire du petit Bob Burlingham⁵³, en analyse avec Anna, tandis que sa mère l'était avec Freud. Il s'agit de l'histoire de la pièce d'or :

Un jour la mère parle, pendant sa séance d'analyse, d'une pièce d'or qui joue un rôle déterminé dans une scène de son enfance. Immédiatement après, alors qu'elle est de retour à la maison, son garçon âgé d'environ dix ans entre dans sa chambre et lui apporte une pièce d'or, qu'il lui demande de conserver pour lui. Elle s'informe d'où il la tient. Il l'a reçue pour son anniversaire, mais son anniversaire remonte à plusieurs mois, et il n'y a pas de raison que l'enfant se soit précisément souvenu à ce moment de la pièce d'or. La mère informe l'analyste de l'enfant de cette coïncidence et la prie de rechercher chez l'enfant la motivation de cet acte. Mais l'analyse de l'enfant n'apporte pas d'éclaircissement, l'action avait fait intrusion ce jour-là dans la vie de l'enfant comme un corps étranger⁵⁴.

L'acte de l'enfant est un corps étranger, il ne peut rien en dire. Récepteur de la pensée de sa mère, Bob ne peut cependant pas produire d'associations. Freud en conclut que si ce genre d'expériences se confirme, alors il n'y a plus aucun doute à avoir : il y a bien du transfert de pensée. Ainsi, la question qui était précédemment de rendre compte, au moyen des associations, de la réception de la pensée d'un autre dans son émergence de l'inconscient dans la conscience, devient ici : comment l'inconscient d'un être humain peut-il réagir (*reagieren*, au sens de l'agir) à l'inconscient d'un autre être humain, en esquivant, en contournant la conscience (considérée du point de vue du système) ?

50. S. Freud, *op. cit.*

51. Hélène Deutsch, *Processus occultes en cours d'analyse*, paru dans *Imago*, tome XII, 1926, traduit par François Roustang et publié dans *Confrontation*, Cahiers 10, automne 1983, Aubier.

52. Dorothy T. Burlingham, *L'analyse d'enfant et la mère*, première publication en 1935 dans *The Psychoanalytic Quarterly*. On en trouve un extrait, traduit de l'anglais par Maria Torok, dans *Confrontation*, *ibid.*

53. Dorothy Burlingham donne cet exemple, dans son article (on le trouvera dans *Confrontation*, *ibid.*), sans préciser de qui il s'agit. Freud le reprend, sans le dire non plus, mais précise que l'enfant a environ 10 ans, qu'il est en analyse et que sa mère l'est aussi. On sait qu'en même temps que Dorothy était en analyse avec Freud, Anna Freud avait le fils Bob en analyse. Ces recoupements, plus le fait que Freud en parle dans son article de 1932, alors qu'apparemment Dorothy n'avait pas encore publié le sien (1935), donnent de fortes présomptions qu'il s'agit bien de Bob Burlingham.

54. S. Freud, *Nouvelles conférences*, *op. cit.*

Si l'enfant agit, à son insu, l'inconscient de sa mère, et que cet acte fait intrusion dans sa vie comme un corps étranger, alors la psychanalyse d'enfants pourrait être porteuse d'une réponse à la question précédente ainsi qu'aux problèmes tissés autour du transfert de pensée.

DISCUSSION

ERNST FEDERN – D'un point de vue historique on peut seulement dire que Freud a vraisemblablement cru à une forme de télépathie. L'exposé qui a été fait sur ce qui se passe entre deux êtres humains était très intéressant. On ne saura vraisemblablement jamais ce qui se passe effectivement dans le transfert et le contre-transfert. On peut observer qu'il y a des manifestations de type télépathique. Que le patient dise quelque chose que l'analyste a pensé sans qu'il ait exprimé quoi que ce soit est un fait qu'on ne peut nier. Maintenant, qu'il y ait transfert d'un inconscient à un autre est, à mon avis, une des choses que l'on ne peut pas établir. Des analystes ont cru à un tel transfert. Je peux vous dire qu'Edoardo Weiss, de Rome, en était convaincu, Ferenczi aussi était convaincu que cela existait, Federn était un peu sceptique, mais parfois il le pensait aussi, Menk était convaincu qu'il existait quelque chose de cette sorte, et on peut probablement encore ajouter toute une série d'autres analystes. Naturellement, la plupart des analystes sont retenus d'y croire par des raisons scientifiques. Mais Freud, lui, était enclin à l'admettre, avec prudence cependant, et c'est pourquoi il ne s'est jamais exprimé tout à fait librement sur ce sujet.

En ce qui concerne la deuxième question sur la relation de Freud à Anna Freud, la difficulté réside dans le fait que c'est quelque chose qu'on ne pourra sans doute jamais établir en tant qu'historien. C'est une question importante. Voyez-vous, Nunberg m'a dit un jour : « Freud a ruiné la vie de sa fille ». Et pourquoi ? Parce que Nunberg pensait qu'une femme doit se marier et avoir des enfants et que si l'on empêche une femme de se marier et d'avoir des enfants, alors sa vie est ruinée ! Mais ça n'est pas une loi. Il y a des milliers de femmes qui ne se marient pas et n'ont pas d'enfant. La question est de savoir si l'on peut dire cela à leur propos. Lorsqu'on voit les choses ainsi, alors, oui, la vie d'Anna fut quelque part paralysée par l'analyse avec son père, mais naturellement, si l'on n'a pas ce point de vue, alors on peut dire qu'Anna a mené une vie extrêmement riche. C'est une conception des choses complètement subjective, et qui se modifie beaucoup.

Ce qui est intéressant dans la relation de Freud à sa fille, c'est ce qu'il a écrit dans une lettre à Edoardo Weiss : « Je n'aurais pas analysé

mon fils, mais je l'ai fait avec ma fille⁵⁵. » C'est très intéressant car cela montre quelle était à l'époque l'attitude de Freud vis-à-vis de la femme. Pas négative, mais cependant tout à fait différente de celle que nous avons aujourd'hui envers les femmes. Est-ce qu'Anna n'a pas été empêchée de passer outre son père à cause du transfert, à savoir, comme vous le dites, qu'elle est restée un enfant ? Je crois qu'on peut dire cela. Je serais en accord avec vous là-dessus. Je crois qu'on peut le dire, car Anna était un facteur conservateur dans la psychanalyse. Elle était contre tout ce qui pouvait venir de nouveau, car, selon elle, il fallait construire l'analyse de l'intérieur. Elle pensait que l'analyse devait devenir plus scientifique, devenir de plus en plus exacte, et ça, selon moi, c'est du bavardage, car en réalité, on ne peut pas être exact dans le domaine psychique. Au moment même où l'on dit que c'est psychiquement exact, on est dans le faux. Le psychique n'est pas exact et on ne peut pas parler de choses psychiques exactes. Mais Anna le voulait, cela ne fait aucun doute. Elle voulait que cela soit ainsi.

Elle fut longtemps contre le traitement de la maladie mentale. Par exemple, elle a dit un jour à mon père « Oui, si l'on vous suit, on a besoin d'un analyste pour un schizophrène, et cela ne va pas ». Et puis, dans les années 1950 – Federn a alors commencé le traitement des psychoses – elle a donné quelque peu son accord, mais elle n'a jamais compris ce qu'il y avait de nouveau chez Federn et elle n'a jamais saisi le traitement des psychoses. Et cela a eu pour effet, dans l'histoire psychanalytique, que beaucoup d'innovations, qui avaient commencé dans les années 30, furent très longtemps retenues. Je pense que cela est une conséquence de l'analyse d'Anna par son père, mais cela s'est passé ainsi. Elle a ensuite été analysée par Lou Salomé, et d'un point de vue historique, il aurait mieux valu, selon moi, qu'elle ne l'ait pas fait.

MAYETTE VILTARD – Vous avez été amené, justement à propos du travail de Christine Toutin-Thélier, à parler de la position d'Anna Freud vis-à-vis du traitement des psychoses. Est-ce que cette position pourrait être envisagée du point de vue de ses difficultés à considérer les problèmes qui traitent des limites du moi et, en particulier, telles que Paul Federn les a avancées ? Qu'est-ce qui faisait hésiter Paul Federn sur la transmission occulte par induction ?

ERNST FEDERN – Pourquoi mon père a-t-il hésité à reconnaître les choses télépathiques ? Je ne peux pas vous répondre. C'est peut-être une position générale plus sceptique.

55. Sigmund Freud-Edoardo Weiss, *Lettres sur la pratique psychanalytique*, Toulouse, Privat, 1975, coll. « Rhadamanthe ». Lettre de Freud du 1^{er} novembre 1935 : « En ce qui concerne l'analyse de votre fils si riche d'espairs, il s'agit là certainement d'une affaire délicate. Avec un frère cadet, ce pourrait marcher plus facilement ; avec ma propre fille, j'ai bien réussi, avec un fils on se heurte à des scrupules particuliers. [...] ».

La grande contribution d'Anna Freud à la psychanalyse est la clarification absolue de certaines choses. Voyez-vous, lorsqu'on entendait Anna Freud, tout était absolument clair. Après, lorsqu'on y réfléchissait quelque peu, on se disait qu'elle n'avait rien dit de nouveau. Cela veut dire que la vie d'Anna consistait à clarifier ce que son père n'avait donné que comme des indications. Et cela lui a réussi d'une manière incroyable. Je pense là à une très grande découverte, je veux dire à un très grand progrès, où elle nous a montré que tout ce qu'on peut voir se développer de travers dans le développement de l'enfant de zéro à six ans, on ne doit pas le voir isolément, mais le replacer dans le développement, parce que cela peut disparaître. C'est effectivement un travail durable d'Anna Freud. Mais ce qui l'a occupée avant tout, c'est d'essayer de répondre à ce qui restait en question pour son père ; elle disait alors : « C'est ainsi ». Et alors la question nous venait : « Est-ce vraiment ainsi ? La façon que Freud avait de poser les problèmes ne correspond-elle pas plus à la vérité que les clarifications d'Anna ? ». Il est vrai que cette optique d'Anna que tout soit clair correspond à l'optique des anglais, des anglo-saxons et des américains, d'où l'influence indiscutable d'Anna Freud sur la psychanalyse américaine, tandis qu'en Europe, et en France aussi, nous nous posons plus de questions. Mais je ne peux rien dire de plus à ce propos.

Encore quelques mots à propos de la question d'Anna Freud et du moi. Federn a tenté de présenter le moi d'une manière phénoménologique. Pour des raisons qui ne sont pas bien claires, les psychanalystes des années 1930, et jusqu'après la guerre mondiale, étaient contre toute phénoménologie. On disait : « C'est de la phénoménologie, ce n'est pas de la psychanalyse ». Aujourd'hui c'est fini, et on voit que Freud également a dit beaucoup de choses qui sont phénoménologiques. Mais Anna a rejeté le moi phénoménologique. Le moi était une fonction. Elle était de l'avis d'Hartmann que le moi est défini par ses fonctions, et c'est pourquoi les limites du moi, les façons dont on fait l'expérience de son propre moi – tout ce que Federn a, à proprement parler, créé –, que la psychose est une maladie du moi, tout cela Anna ne l'a pas compris : « la psychose, disait-elle, est une maladie venant du conflit avec la réalité ; pourquoi c'est comme ça ? je ne sais pas ».

Je crois qu'avec la question du transfert de pensée, nous touchons les limites de ce que l'être humain peut à proprement parler comprendre. En physique nous avons dépassé depuis longtemps les frontières de ce que l'être humain peut comprendre. La physique parle un langage que peut-être une douzaine de gens comprennent et que les millions d'autres doivent croire, car cela ne les concerne pas. En réalité, la physique nous concerne lorsqu'il y a une bombe atomique, mais du moment où il n'y a pas de bombe atomique, ce qui se passe dans les neutrons,

les protons, etc., nous reste totalement indifférent. Les physiciens qui cherchent à clarifier cela avec leur langage exploitent des choses qui sont précisément encore possibles en physique. Einstein a dit à Freud : « Ce que vous faites est beaucoup trop compliqué pour nous ». Dans le psychique, on ne peut pas faire de même qu'en physique. Je trouve intéressante la tentative de clarifier ces choses, mais je crois que nous devrions dire à certains moments qu'il y a certaines choses que nous ne pouvons pas savoir. Nous savons une foule de choses. Mais il y a certaines choses dont nous ne pouvons pas faire l'expérience. Alors, laissons les.

MAYETTE VILTARD – Si on admet qu'Anna Freud est produite par son analyse avec son père dans une position d'enfant, ça concorde étonnamment avec ce que Monsieur Ernst Federn dit de la position subjective d'Anna Freud. Anna était en quelque sorte privée de la possibilité de maintenir ouverte la question de la vérité, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait pas accéder à la position de liberté d'associations à l'égard de la pensée de son père.

Est-ce que des débats ou des discussions ont pu se tenir entre Anna Freud et Paul Federn sur la question des limites du moi, notamment par rapport aux psychoses ?

ERNST FEDERN – Voyez-vous, Anna Freud était extraordinairement dévouée à mon père et je ne crois pas qu'elle ait discuté avec lui de la psychologie du moi. Je n'en ai pas eu connaissance. Elle a dit, j'en ai déjà fait mention : « Un analyste pour un schizophrène, cela ne va pas ». La chose était réglée. Freud disait : « Federn ne dit rien d'autre que ce j'ai dit, mais pas clairement ». Il n'était pas contre la psychologie du moi de Federn. Que Federn dise autre chose que Freud, on est venu à penser cela au cours des années 1950 et 1960 – en France, c'était tout le monde ; aux États-Unis, c'était moitié-moitié, les psychanalystes étant contre, les psychiatres pour. Celui qui travaille avec les malades mentaux reconnaît tout de suite la justesse de la psychologie du moi de Federn. Pour comprendre les limites du moi, pour admettre l'impossibilité de l'expérience du moi propre, la représentation qu'un adulte peut n'avoir que deux ans, ça on ne peut le voir que si on travaille dans un institut psychiatrique.

Les analystes qui voient des gens dans leur bureau voient aussi de graves troubles du moi, mais pas dans ces mêmes dimensions : quelqu'un qui est capable de faire un contrat, de donner de l'argent et de payer a déjà développé un moi assez fort.

Il y a une histoire d'Erikson dans la préface de son livre qui raconte qu'il était à un séminaire de Federn, et à la fin, Federn dit : « Me suis-je bien compris ? ». Il voulait dire : « M'avez-vous compris ? ». Il était lui-même si convaincu de la difficulté de ce qu'il disait qu'il pensait qu'il

faudrait trente années pour que son travail soit compris. C'est ce qui est arrivé. On peut dire qu'aujourd'hui 50 % des analystes partagent les conceptions de Federn, mais elles n'ont, à vrai dire, jamais été enregistrées par Anna.

Anna était freudienne dans le sens « seulement le père », il n'y a aucun doute, « seulement le père ». Et je pense que tout tient à cela.

Je voudrais encore dire quelque chose que l'histoire ne doit pas oublier. Le cancer de Freud a naturellement joué un rôle inouï. En imaginant que Freud n'ait pas eu de cancer, le destin d'Anna aurait alors peut-être été tout autre. Mais par ce fait, la contrainte est venue de servir son père, et ceci a naturellement joué un grand rôle. Freud voulait qu'Anna se marie. Nous savons, par exemple, qu'il voulait avoir Bernfeld comme gendre, mais Bernfeld a refusé. Cela a eu de grandes conséquences. D'un côté, il voulait qu'Anna se marie. De l'autre, on ne sait pas s'il ne voulait pas aussi la garder. Puis vint le cancer et c'est une chose contre laquelle on ne peut rien. C'est une affaire incroyable, ahurissante ! Un homme toujours dans la souffrance, toujours invalide, et rien qui ne transparaît dans le travail ! Jusqu'aux derniers moments de sa vie, personne ne pouvait remarquer que c'était un homme extrêmement malade. Il y a quelque chose d'insaisissable. C'est ce dont rend compte la belle biographie de Schur⁵⁶.

56. Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard, 1975, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

Texte préalable

Engagés par tel examen mené
par chance, ces récentes années,
avec le D^r B., je recherche dans
la masse des cas que présentent
ces malades, le prétexte, le
starter par lequel, fréquemment
des années et des années avant,
l'événement déclaré a été à la
base, appelé à démarrer...

Présentation du texte de 1915, de Freud, Das Unbewußte L'inconscient

Le 25 novembre 1914, Freud écrit à Lou Andréas-Salomé qu'il « travaille secrètement à des choses très vastes et peut-être aussi d'un contenu très riche¹ ». Et le 21 décembre 1914, il présente à Abraham son nouveau travail sur l'inconscient : « J'ai réussi à caractériser les deux systèmes du conscient (Cs) et de l'inconscient (Ics) d'une manière qui les rend tous deux presque tangibles, et à l'aide de laquelle on peut résoudre, je crois, assez simplement, le problème du rapport de la démence précoce à la réalité² ». Freud sort à peine de la rupture avec Jung, il vient d'écrire *Pour introduire le narcissisme*, et la question de situer les rapports de la démence précoce et du traitement du langage reste sa préoccupation majeure. C'est dans cette perspective qu'il continue sa présentation de l'« inconscient » à Abraham : « Tous les investissements de choses constituent le système Ics, le système Cs, correspond à la mise en relation de ces représentations inconscientes avec les représentations de mots qui rendent possible l'accès à la conscience. Dans les névroses de transfert, le refoulement consiste dans le retrait de la libido du système Cs, c'est-à-dire dans la séparation des représentations de choses et des représentations de mots ; dans les névroses narcissiques, il consiste dans le retrait de la libido des représentations de choses inconscientes, ce qui est, bien sûr, un trouble bien plus profond. C'est pourquoi la démence précoce commence par transformer le langage et traite dans l'ensemble, les représentations de mots de la même manière que l'hystérie traite les représentations de choses, c'est-à-dire qu'elle leur fait subir le processus primaire avec condensation, déplacement, décharge, etc.³ ». On voit clai-

1. Lou Andréas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, NRF, Gallimard, Paris, 1978, p. 30.

2. S. Freud K. Abraham, *Correspondance*, NRF, Gallimard, Paris, 1969, p. 210.

3. *Ibid.*, p. 210.

rement, là, que Freud développe l'idée que dans la démence précoce, les processus inconscients qui portent sur le langage sont à ciel ouvert. Et il ajoute : « Il se pourrait que je termine une théorie de la névrose comportant des chapitres sur les destins des pulsions, le refoulement et l'inconscient, si mon ardeur au travail ne succombe pas à mes contrariétés⁴. »

Le terme de *métapsychologie* fait son apparition (outre son utilisation dans les lettres à Fließ du 13 février 1896 et du 10 mars 1898, et dans le chapitre XII de *Psychopathologie de la vie quotidienne*), le 31 janvier 1915, dans une lettre à Lou – c'est du moins ce que nous pouvons constater aujourd'hui, tout en laissant en suspens ce que révéleront les lettres de Freud et Ferenczi de cette période. « Pour moi, la figuration du narcissisme est d'abord – et c'est ainsi que je la décrirai quelque jour – « métapsychologique », c'est-à-dire sans aucune prise en considération des processus conscients, [il est] uniquement déterminé topiquement et dynamiquement⁵. ».

Cependant, ce travail ne se déroule pas sans entraves. Certes, il y a tous les ennuis et angoisses de la guerre, mais également, des embûches propres à la nature du projet. Freud à Abraham : « Mon propre travail est à l'arrêt. Je n'ai pu venir à bout de certaines difficultés, et du fait de mon humeur, les découvertes que j'ai faites jusqu'ici ne me donnent plus autant de plaisir⁶. » Le 18 février 1915, la première version de *Deuil et mélancolie* est terminée. Puis, le 4 mars 1915, Freud décide de faire paraître dans la *Zeitschrift* ce qu'il appelle « trois chapitres de ma synthèse en gestation (pulsions, refoulement, inconscient) ». Et le 15 mars, il se met à la rédaction de *Pulsions et destins des pulsions*. A ces articles, il y travaille dit-il « avec lenteur et constance ». 27 mars. Effectivement, *Pulsions et destins des pulsions* paraît dans le cahier de mars-avril de la *Zeitschrift*, *Le refoulement* dans celui de mai-juin, et *L'inconscient* dans ceux de juillet-août et septembre-octobre. Le 1^{er} avril 1915, Freud écrit à Lou : « Vous savez que je me préoccupe du fait isolé et que j'attends qu'en jaillisse de soi-même l'universel. [...] Les prochains numéros de la revue apporteront avec trois titres, *Pulsions et destins des pulsions*, *Le refoulement*, *L'inconscient*, une sorte de synthèse psychologique de plusieurs opinions récentes, incomplètes comme tout ce que je fais, mais qui ne sont pas sans quelque contenu nouveau. L'article sur l'inconscient notamment, doit exposer une nouvelle définition de celui-ci, laquelle, en fait, équivaut à en établir l'identité⁷. » On peut déjà noter, là, que Freud insiste sur l'incomplet de ce qu'il écrit.

4. S. Freud K. Abraham, *Correspondance*, op. cit., p. 210.

5. Lou Andréas-Salomé, op. cit., p. 36.

6. S. Freud K. Abraham, op. cit., lettre du 30-12-1914, p. 210.

7. Lou Andréas-Salomé, op. cit., p. 38.

Le débat entre Freud, Ferenczi, Abraham, Lou, est important et alimente les correspondances. Le 4 mai 1915, Freud annonce à Abraham qu'il a terminé cinq essais, « celui sur *Pulsions et destins des pulsions*, qui est sans doute un peu aride, mais indispensable comme introduction, et qui trouvera justification dans les suivants, ensuite *Le refoulement*, *L'inconscient*, *Compléments métapsychologiques à la théorie du rêve*, et *Deuil et mélancolie*. Les quatre premiers seront publiés dans la série de la *Zeitschrift* actuellement en cours ; je garde tout le reste pour moi. Si la guerre dure assez longtemps, j'espère pouvoir réunir une douzaine d'ouvrages semblables, et les livrer ensuite en des temps plus sereins, à l'incompréhension du public sous le titre : *Essais préliminaires à la métapsychologie*. Je crois que, dans l'ensemble, ce sera un progrès. Même genre et même niveau que la VII^e section de *L'Interprétation des rêves*⁸ ».

Le 3 juillet 1915, Freud écrit à Abraham qu'il est plongé dans le 11^e des douze essais qu'il avait prévus. Il écrit à Lou, le 30 juillet : « Le fruit de cette époque sera sans doute un livre composé de dix études, qui débutera par *Pulsions et destins des pulsions* [...]. Il vient d'être achevé, sauf pour ce qui concerne le travail postérieur de juxtaposition et d'ajustement des pièces isolées⁹ » Le 1^{er} août 1915, il annonce à Abraham qu'il a terminé les douze, mais que c'est « une horreur de la guerre comme tant d'autres. Certains d'entre eux, par exemple celui sur l'inconscient, ont encore besoin d'être profondément remaniés¹⁰ », et à Lou, le 9 novembre 1915 : « Je ne sais pas si pour autant le livre verra plus tôt le jour de la publication. Je veux le faire précéder par les conférences et me laisser le loisir d'une rédaction définitive de quelques-unes des études¹¹ ».

Ce n'est pas une coquetterie de Freud que de déclarer que ses écrits sont une horreur de la guerre et que *L'inconscient* a profondément besoin d'être remanié. Mais Abraham prend la relève des intentions de Freud de publier un livre et, en réponse aux « horreurs de la guerre », il écrit à Freud que *L'inconscient* est l'écrit « le plus important, le plus fondamental ; il donne à notre science un soubassement ferme et définitif, il ne laisse de côté aucun des concepts qui nous sont devenus familiers, et il fait découler le nouveau de l'ancien avec une telle évidence que l'on doit parfois faire un effort pour se souvenir qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Mon seul regret est que cet article d'une importance capitale paraît en un temps de guerre, où il ne suscitera guère l'attention qui lui est due. Mais on peut sans doute espérer que, peu après la conclusion de la paix, toute la série sera publiée sous forme de livre ?¹² ». Le disciple

8. S. Freud K. Abraham, *op. cit.*, p. 225.

9. Lou Andréas-Salomé, *op. cit.*, p. 43.

10. S. Freud K. Abraham, *op. cit.*, p. 232.

11. Lou Andréas-Salomé, *op. cit.*, p. 47.

12. S. Freud K. Abraham, *op. cit.*, lettre du 1-4-1916, p. 238.

Abraham ne s'arrête pas à la réserve avec laquelle Freud annonce ses travaux, et s'empresse de considérer qu'il a maintenant à sa disposition « un soubassement ferme et définitif » à la psychanalyse.

Le 9 avril 1916, Lou envoie à Freud un long commentaire de *L'inconscient*, examinant un par un tous les points problématiques du texte, la fonction donnée au contre-investissement, le caractère de compromis de la conscience, les rapports de la pulsion et de la représentation, le langage d'organe du schizophrène, l'obligation dans laquelle se trouve Freud de concéder à Breuer « deux états de l'énergie d'investissement¹³ ». C'est en réponse à cette lettre que Freud envoie à Lou cette phrase très connue : « Vous êtes une "compreneuse" par excellence », suivie de considérations ambiguës, « Quand je lis vos opinions sur mes travaux, j'en éprouve toujours une impression particulière. Je sais qu'en travaillant, je fais artificiellement le noir autour de moi pour concentrer toute la lumière sur "le" point obscur, renonçant à la cohérence, à l'harmonie [...] Alors vous arrivez et ajoutez ce qui manque [...] Je ne peux pas toujours vous suivre, car mes yeux adaptés à l'obscurité supportent sans doute mal la vive lumière et les vastes cercles d'idée¹⁴. »

Dans sa lettre du 13 juillet 1917, Freud est encore plus direct vis-à-vis de Lou : « Rien de plus évident que la manière dont, chaque fois, vous me précédez et achevez mes pensées dont, avec un don de seconde vue, vous vous efforcez de compléter et d'ajuster les bribes jusqu'à en faire un édifice. J'ai l'impression qu'il en est particulièrement ainsi depuis que j'utilise le concept de libido narcissique. Sans celui-ci, je pense que vous aussi, vous seriez passée chez les constructeurs de systèmes, chez Jung, ou plutôt chez Adler¹⁵. »

Le 7 octobre, il écrit à Lou, à propos de Groddeck : « son "Ça" est plus que notre Ics, mal délimité par lui, mais il y a là derrière quelque chose d'authentique¹⁶. »

Faut-il voir, dans la décision qui va s'amorcer, pour Freud, de refuser de faire paraître un recueil qui serait cette *Métapsychologie*, ou tout du moins des *Essais préliminaires à la métapsychologie*, non seulement sa récusation de devenir un « constructeur de système », mais aussi sa prise en considération du ça de Groddeck, qui aboutira à la deuxième topique ?

Toujours est-il que le 11 septembre 1917, Freud écrit à Abraham : « j'ai mis la dernière main à deux ouvrages de la série "métapsychologique" (*Complément métapsychologique à la théorie du rêve, Deuil et mélancolie*), afin de pouvoir les publier dans la *Zeitschrift*. A l'origine, je voulais réunir ces essais, ainsi que d'autres, avec ceux qui sont déjà imprimés (*Pulsions*

13. Lou Andréas-Salomé, *op. cit.*, p. 56 et 435 (note).

14. *Ibid.* lettre du 25-5-1916, p. 59.

15. *Ibid.*, p. 81.

16. *Ibid.*, p. 84.

et destins des pulsions, Refoulement, Inconscient) pour en faire un livre. Mais ce n'est pas le bon moment¹⁷. »

Finalement, Freud fait paraître les articles déjà imprimés dans le volume 4 de la *Théorie des névroses*¹⁸ en décembre 1918. Aussi, Lou lui demande, dans sa lettre du 18 mars 1919 : « Mais je vous retourne le compliment : qu'advient-il de la *Métapsychologie*, maintenant que les chapitres imprimés ont pris place dans la *Théorie des névroses* ? Où sont les autres, ceux qui étaient déjà achevés ?¹⁹ ». Freud répond vivement : « Il faut que je réagisse avec énergie contre le "compliment que vous me retournez". Où en est ma *Métapsychologie* ? D'abord, elle n'est pas écrite. L'élaboration systématique d'une matière m'est impossible, la nature fragmentaire de mes expériences et le caractère sporadique de mon inspiration ne me le permettent pas. Mais si je vis encore dix ans... je peux vous promettre d'y ajouter d'autres contributions. Une des premières de ce genre sera contenue dans *Au-delà du principe de plaisir* sur lequel je m'attends de votre part à une appréciation synthético-critique²⁰. »

Sans doute les ébauches des douze essais étaient-elles écrites. Le manuscrit retrouvé en 1983 du brouillon du douzième article, *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert* tend à le confirmer. Freud l'avait envoyé à Ferenczi le 28 juillet 1915, en lui laissant la liberté de le conserver ou de le détruire²¹. Ceci ne donne que plus de poids au fait que Freud refuse de faire de ses écrits métapsychologiques, un système, ce qui serait contraire à la nature de sa pratique. Bien plus, en indiquant à Lou que *Au-delà du principe de plaisir* contient aussi un écrit métapsychologique, il insiste sur le caractère ouvert, discontinu, et évolutif de sa réflexion « métapsychologique ».

Le moins qu'on puisse dire est que, dans le mouvement psychanalytique, on n'a pas fait cas de ce refus. Freud croyait-il vraiment si bien dire lorsqu'il annonçait la publication de ces articles en disant qu'il allait les livrer à l'incompréhension du public ?

En 1924, Storfer, Rank, et Anna Freud entreprennent de faire paraître le volume V des *Gesammelte Schriften*. Au sommaire : *Trois essais sur la théorie du sexuel / Travaux sur la vie sexuelle et sur la théorie des névroses / Métapsychologie*. Pour la première fois, le titre est publié. Il va faire fortune. Dans les *Collected Papers* en Angleterre, chez Gallimard en 1940 en France, le recueil *Métapsychologie* devient un livre de Freud. On y joint une traduction que H. Sachs a faite de la *Note sur l'inconscient* que Freud avait rédigé en anglais en 1912. Dernier cri, dans l'édition des *Œuvres*

17. S. Freud K. Abraham, *op. cit.*, p. 265.

18. *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 1918, réédité en 1922, vol. IV.

19. Lou Andréas-Salomé, *op. cit.*, p. 122.

20. *Ibid.*, p. 122.

21. S. Freud, *Übersicht der Übertragungsneurosen*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1985.

complètes en français, on l'enlève, mais on rajoute *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, comme si on accomplissait là le projet de Freud.

Ainsi, en 1924, naît un recueil, *Métapsychologie*, qui devient rapidement canonique. Pourtant, d'autres recueils n'ont pas connu le même sort, les cinq volumes des *Sammlung*, *De la technique et de la métapsychologie*, *Les écrits théoriques*, tous ces recueils sont sortis de la mémoire du mouvement analytique, pourquoi ?

Publier le recueil intitulé *Métapsychologie* revient à clore le système. Si ce recueil a connu tant de succès, n'est-ce pas précisément de par cette fonction-là : enfin comme le disait Abraham, la psychanalyse avait « un soubassement ferme et définitif » ? Les modifications introduites en 1924 dans le texte de 1915 de *L'inconscient* sont à cet égard, significatives. Dans les recueils actuels, *Studienausgabe* chez Fischer, *Œuvres complètes* chez PUF, on n'en tient pas compte, on en signale quelques-unes, (pourquoi pas toutes ?) comme des détails, des curiosités de bibliophiles en somme. Pourtant, elles vont toutes dans le même sens.

Freud avait rédigé son texte de façon continue, et avait mis dans les marges des annotations. Il faut croire que cette présentation avait pour lui de l'importance car, dans l'état actuel de nos recherches, il semble que ce soit la seule fois qu'il ait eu recours à cela. Si ce n'est pas le cas, c'est de fait une présentation très rare. De plus, c'est une contrainte difficile à réaliser pour l'imprimeur. Un texte sur l'inconscient s'accommode bien de considérations dans les marges, hors cadre, mais ça n'a pas été le souci des éditeurs de 1924. Les notes de marges sont remaniées, mises en intertitres, numérotées. Au fil des éditions, les intertitres deviennent des têtes de chapitres, et on aboutit à un texte défiguré, présentant l'inconscient en VII points, pas un de plus, pas un de moins.

Transformées en têtes de chapitres, les notes de marges apparaissent alors mal équilibrées. Freud avait écrit deux pages sur le point-clé de la question de l'inconscient, l'équivocité de la langue, entraînant « l'équivocité multiple » de l'inconscient. Deux pages, ce n'est pas un chapitre. Qu'à cela ne tienne, on déplace la note suivante, « Point de vue topique », et on obtient un chapitre II : « La multivocité de l'inconscient et le point de vue topique », ce qui introduit un faux-sens, comme si pour Freud équivocité et point de vue topique étaient particulièrement liés, alors que cette équivocité est liée à l'ensemble des considérations sur l'inconscient.

Détail plus délicat, Freud en 1915 avait mis en note de marge « Y a-t-il des sentiments inconscients ? ». Effectivement le problème était difficile. Freud vient de déclarer qu'il y a des représentations conscientes et des représentations inconscientes, mais y a-t-il aussi des sollicitations pulsionnelles, des sentiments, des sensations inconscients ? S'il répond

affirmativement, alors il va à l'encontre de ce qu'il maintient en même temps, à savoir qu'une « pulsion ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule le peut la représentation qui la représente. Mais même dans l'inconscient, elle ne peut être représentée autrement que par la représentation²² ». La difficulté c'est que nous parlons pourtant de sollicitation pulsionnelle inconsciente ou de sollicitation pulsionnelle refoulée. Comment Freud tranche-t-il ? « Ce sont là négligences d'expression sans gravité ». On va jusqu'à dire « conscience inconsciente de culpabilité », « angoisse inconsciente »... Et Freud entreprend de développer la difficile question des rapports de la pulsion et de l'affect avec le refoulement. En 1924, cette incertitude de Freud ne convenant sans doute pas comme tête de chapitre, on transforme la question en affirmation. Chapitre III donc : « Sentiments inconscients ».

Détail encore, une note de marge indique : « Le commerce entre les deux systèmes. Les rejetons de l'inconscient ». Pour une raison difficile à cerner, les rejetons de l'Ics ont disparu en 1924. Est-ce dû à cette phrase de Freud, « l'étude des rejetons de l'Ics va réserver une profonde désillusion à notre attente d'un départage schématiquement net entre les deux systèmes psychiques²³ » ?

Car en effet, le départage net entre inconscient et préconscient n'est certes pas établi. Le texte de 1924 ajoute à plusieurs endroits une équivalence entre Cs et Pcs, sans qu'on puisse nettement voir là l'influence de la deuxième topique que Freud vient de publier. On peut seulement voir dans ces rajouts que Freud continue à difficilement démêler ce qu'il attribue à la conscience et ce qu'il attribue au préconscient, obligé alors d'introduire deux censures, ce qui finit par faire ressembler conscience et inconscient.

Toutes les éditions sans exception réalisées après 1924 ont fait du texte de 1924 le texte de référence. Aussi, évoquons pour terminer un dernier petit détail venant indiquer à quel point l'édition de 1924, devenue texte-source, modifie la temporalité du texte : dans l'édition des *Studienausgabe* de 1975, une formulation ambiguë de la présentation du texte laisse entendre qu'avant 1924, les intertitres étaient repoussés dans les marges²⁴...

22. S. Freud, *Das Unbewußte, L'inconscient*, supplément au n° 1 de *L'Unebévée*, p. 18.

23. *Ibid.*, p. 30.

24. S. Freud, *Das Unbewußte, Editorische Vorbemerkung, Studienausgabe*, Fischer, 1975, p. 121.

Incipit

Telle quine incidente permet,
ces bi-semestres derniers que
Jibi et Bibi recherchent en ces
signes très divers de l'hystérie,
l'épine, l'épingle qui primitive-
ment, l'élément ici et ici
survenu depuis des temps qui
défient l'entendement, bref, le
déclenchement qui fit émerger
le hic incriminé...

Éric Legroux

INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT
FÜR
ÄRZTLICHE PSYCHOANALYSE

OFFIZIELLES ORGAN
DER
INTERNATIONALEN PSYCHOANALYTISCHEN VEREINIGUNG

HERAUSGEGEBEN VON
PROF. DR. SIGM. FREUD

REDIGIERT VON
DR. S. FERENCZI DR. OTTO RANK
BUDAPEST WIEN
PROF. DR. ERNEST JONES
LONDON

UNTER STÄNDIGER MITWIRKUNG VON:

DR. KARL ABRAHAM, BERLIN. — DR. LUDWIG BINSWANGER, KREUZLINGEN. —
DR. POUL BJERRE, STOCKHOLM. — DR. A. A. BRILL, NEW YORK. — DR. TRIGANT
BURROW, BALTIMORE. — DR. M. D. EDER, LONDON. — DR. J. VAN EMDEN, HAAG. —
DR. M. EITINGON, BERLIN. — DR. PAUL FEDERN, WIEN. — DR. EDUARD HITSCHMANN,
WIEN. — DR. H. v. HUG-HELLMUTH, WIEN. — DR. L. JEKELS, WIEN. — DR. FRIEDR.
S. KRAUSS, WIEN. — DR. J. T. MAC CURDY, NEW YORK. — DR. J. MARCINOWSKI, SIEL-
BECK. — PROF. MORICHAU-BEAUCHANT, POITIERS. — DR. C. R. PAYNE, WADHAMS, N. Y.
— DR. OSKAR PFISTER, ZÜRICH. — PROF. JAMES J. PUTNAM, BOSTON. — DR. THEODOR
REIK, BERLIN. — DR. R. REITLER, WIEN. — DR. HANNS SACHS, WIEN. — DR. J.
SADGER, WIEN. — DR. A. STÄRCKE, DEN DOLDER. — DR. M. STEGMANN, DRESDEN.
— DR. VICTOR TAUSK, WIEN. — DR. M. WULFF, ODESSA.

III. JAHRGANG, 1915



1915
HUGO HELLER & CIE.
LEIPZIG UND WIEN, I. BAUERNMARKT 3

Inhaltsverzeichnis.

Originalarbeiten.

	Seite
Dr. S. Ferenczi: Psychogene Anomalien der Stimmlage	25
Dr. S. Ferenczi: Analyse von Gleichnissen	270
Dr. S. Ferenczi: Über vermeintliche Fehlhandlungen	338
Hans Freimark: Die erotische Bedeutung der spiritistischen Personifikationen	279
Prof. Sigm. Freud: Weitere Ratschläge zur Technik der Psychoanalyse (III)	1
Prof. Sigm. Freud: Triebe und Tribschicksale	84
Prof. Sigm. Freud: Die Verdrängung	129
Prof. Sigm. Freud: Das Unbewußte (I. Teil)	189
Prof. Sigm. Freud: Das Unbewußte (Schluß)	257
Prof. Sigm. Freud: Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia	321
Dr. M. Nachmansohn: Freuds Libidotheorie verglichen mit der Eroslehre Platons	65
Dr. Oskar Pfister: Ist die Brandstiftung ein archaischer Sublimierungsversuch?	139
Dr. Theodor Reik: Einige Bemerkungen zur Lehre vom Widerstande	12
Dr. Theodor Reik: Über Vaterschaft und Narzißmus	330
Dr. Viktor Tausk: Zur Psychologie des alkoholischen Beschäftigungsdelirs	204

Mitteilungen:

Klinische Beiträge.

Dr. Eduard Hitschmann: Ein Fall von Zwangsbefürchtung vom Tode des gleichgeschlechtlichen Elternteiles	105
Dr. H. v. Hug-Hellmuth: Ein Fall von weiblichem Fuß-, richtiger Stiefelfetischismus	111
Dr. Marcinowski: Eine kleine Kriegsneurose	115
Dr. J. Sadger: Zum Verständnis infantiler Angstzustände	101
Erfahrungen und Beispiele aus der analytischen Praxis. III.	292
Aus dem infantilen Leben.	
Dr. Josef K. Friedjung: Die typische Eifersucht auf jüngere Geschwister und Ähnliches	154
Dr. Ed. Weiß: Beobachtung infantiler Sexualäußerungen	106

Beiträge zur Traumdeutung.

Dr. S. Ferenczi: Der Traum vom Okklusivpessar	29
Dr. H. v. Hug-Hellmuth: Ein Traum, der sich selber deutet	33
Dr. Otto Rank: Ein gedichteter Traum	231
Dr. Theodor Reik: G. H. Schuberts „Symbolik des Traumes“	295
Dr. Hanns Sachs: Ein absurder Traum	35

Zur Psychopathologie des Alltagslebens.

	Seite
Hans Blüher: Ein Beitrag zu Psychopathologie des Alltagslebens . . .	342
Dr. jur. G. Dukes: Ein Fall von Kryptomnesie	40
Dr. M. Eitingon: Ein Fall von Verlesen	349
Dr. L. Jekels: Eine tendenziöse Geruchshalluzination	37
Dr. L. Jekels: Ein vergessener Name	160
Dora Müller: Automatische Handlungen im Dienste bewußter, jedoch nicht durchführbarer Strebungen	41
Dr. Otto Rank: Der teure Druckfehler	44
Dr. Otto Rank: Ein determinierter Fall von Finden	157
Dr. Otto Rank: Fehlhandlung und Traum	158
Dr. Otto Rank: Unbewußter Verrat durch Symptomhandlung	159
Dr. Theodor Reik: Analyse zweier visueller Phänomene	38
Dr. Theodor Reik: Fehlleistungen im Alltagsleben	43
Hanns Sachs: Eine Fehlhandlung zur Selbstberuhigung	43
Dr. S. Spielrein: Ein unbewußter Richterspruch	350

Verschiedenes.

D. L. Bernfeld: Zur Psychologie der Lektüre	109
Dr. S. Ferenczi: Die wissenschaftliche Bedeutung von Freuds „Sexual- theorie“	227
Dr. S. Ferenczi: „Nonum prematur in annum“	229
Dr. S. Ferenczi: Die psychiatrische Schule von Bordeaux über die Psychoanalyse	352
Dr. Josef K. Friedjung: Schamhaftigkeit als Maske der Homosexualität	155
Dr. Ed. Hitschmann: Franz Schuberts Schmerz und Liebe	287
Ernest Jones: Urethralerotik und Ehrgeiz	156
Dr. Oskar Pfister: Die Dehistorisierung in der Psychoanalyse	350
Dr. Theodor Reik: Aus den „Denkwürdigkeiten der Glückel von Hameln“	235

Kritiken und Referate.

Deutsche Literatur.

O. Aronsohn: Der psychologische Ursprung des Stotterns (Dr. E. Hitschmann)	62
Prof. E. Bleuler: Zur Theorie der Sekundärempfindungen (Dr. H. von Hug-Hellmuth)	52
N. Braunshausen: Einführung in die experimentelle Psychologie (Ed. Hitschmann)	310
Lothar Buchner (pseud.): Klinischer Beitrag zur Lehre vom Verhältnis- blödsinn (Ferenczi)	60
Theodor Flournoy: Die Seherin von Genf (H. Silberer)	242
M. Friedemann und O. Kohnstamm: Zur Pathogenese und Psycho- therapie bei Basedowscher Krankheit, zugleich ein Beitrag zur Kritik der psychoanalytischen Forschungsrichtung (Dr. Hitschmann)	122
M. Hirschfeld und E. Burchhard: Der sexuelle Infantilismus (Dr. E. Hitschmann)	57
Eduard Hirth: Wandlungen und Gegensätze in der Lehre von den ner- vösen und psychotischen Zuständen (Dr. E. Hitschmann)	61
Rolf Josef Hoffmann: Fug und Unfug der Jugendkultur (Blüher)	57
Jahrbuch der Psychoanalyse. Herausgegeben von Prof. Dr. S. Freud, redigiert von Dr. K. Abraham in Berlin und Dr. E. Hitschmann in Wien. Neue Folge (Dr. Rank)	116
C. G. Jung: Der Inhalt der Psychose. Zweite Auflage (O. Rank)	166

	Seite
Leo Kaplan: Grundzüge der Psychoanalyse (Dr. Rank)	118
J. Kollarits: Zur Psychologie des Spasses, des Spaßmachers und über scherzende Neurastheniker (Dr. E. Hitschmann)	370
J. Kollarits: Über positiven Schmerz und negative Lust bei Neurasthenie und bei Schopenhauer (Dr. E. Hitschmann)	370
M. Kossak: Die Vita sexualis der Hysterischen (Ed. Hitschmann)	311
Felix Krüger: Über Entwicklungspsychologie (Siegfr. Bernfeld)	301
Dr. Erwin Lazar: Die nosologische und kriminologische Bedeutung des Elternkonfliktes des Jugendlichen (Friedjung)	58
A. Liebmann: Die psychische Behandlung von Sprachstörungen (Dr. E. Hitschmann)	62
Dr. R. Loy: Psychotherapeutische Streitfragen. Ein Briefwechsel mit Dr. C. G. Jung (Dr. E. H.)	121
Thomas Mann: „Der Tod in Venedig.“ Novelle (Dr. E. Hitschmann) . . .	124
Fr. v. Müller: Spekulation und Mystik in der Heilkunde (Ed. Hitschmann)	310
Prof. Augusto Murri: Über die traumatischen Neurosen (Dr. E. Hitschmann)	63
Dr. Eugen Neter: Der Selbstmord im kindlichen und jugendlichen Alter (Friedjung)	58
Peters Wilhelm u. Němeček Ottokar: Massenversuche über Erinnerungssassoziationen	56
Psychologische Abhandlungen. Hrsg. von Dr. C. G. Jung (S. Ferenczi)	162
Erwin Pulay: Zur Pathologie der multiplen Sklerose (Dr. E. Hitschmann)	371
Dr. J. Sadger: Über Nachtwandeln und Mondsucht (Dr. Theodor Reik)	120
Hans Schaffganz: Nietzsches Gefühlslehre (Ed. Hitschmann)	311
Max Scheler: Zur Phänomenologie und Theorie der Sympathiegefühle und von Liebe und Haß (Th. Reik)	306
M. Scheler: Über Ressentiment und moralisches Werturteil (Dr. Th. Reik)	374
Paul Schilder und Hermann Weidner: Zur Kenntnis symbolähnlicher Bildungen im Rahmen der Schizophrenie (Ferenczi)	59
E. Sokolowski: Die Willenstätigkeit bei Hysterischen und die funktionellen Phänomene (Dr. E. Hitschmann)	371
Titius: Ein Beitrag zur Kasuistik des Stotterns (Dr. E. Hitschmann) . .	63
G. Vorbrodt: Flournoys Seherin von Genf und Religionspsychologie (H. Silberer)	243
P. Sixtus Walleser: Religiöse Anschauungen und Gebräuche der Bewohner von Jap (Th. Reik)	244
E. Wegener: Zur Differentialdiagnose zwischen Paranoia und Dementia paranoides auf Grund des Abderhaldenschen Dialysierverfahrens (Dr. E. Hitschmann)	372
Dr. Charles Widmer: Die „Außerbett“-Behandlung der Pneumonien (Margarete Stegmann)	61
Georg Wilke: Mythische Vorstellungen und symbolische Zeichen aus indoeuropäischer Urzeit (Th. Reik)	244

Amerikanische und englische Literatur.

Trigant Burrow: Psychoanalysis and Society (E. Jones)	241
Carrington: A Rejoinder to the above	172
Coriat: Some Hysterical Mechanism in Children	169
Havelock Ellis: The Relation of Erotic Dreams to Vesical Dreams (E. Jones)	240
Havelock Ellis: Sexo-Aesthetic Inversion (Ernest Jones)	303

	Seite
Emerson: The Psychopathology of the Family	173
Frink: Three Examples of Name Forgetting	173
August Hoch: Precipitating Mental Causes in Dementia Praecox	168
S. C. Kohs: The Association Method in its Relation to the Complex and Complex Indicators.	172
Helene Kuhlmann: The Father Complex	174
Mac Curdy: The Production in a Manic-Like State Illustrating Freudian Mechanisms	168
J. T. Mac Curdy: a Psychological Feature of the Precipitating Causes in the Psychoses and its Relation to Art	168
Oberndorf: Slips of the Tongue and Pen	173
J. J. Putnam: Dream Interpretation and the Theory of Psychoanalysis	170
Theodore Schroeder: The Wildisbuch Crucified Saint (E. Jones)	241
Theodate L. Smith: Paramnesia in Daily Life	173
Meyer Solomon: On „The Analysis and Interpretation of Dreams Based on Various Motives“	170
Meyer Solomon: A Few Dream Analyses	170
Meyer Solomon: A Contribution to the Analysis and Interpretation of Dreams based on the Motive of Self-Preservation	170
Meyer Solomon: The Analysis and Interpretation of Dreams Based on Various Motives	170
Troland: The Freudian Psychology and Psychical Research	172
Williams: A Contrast in Psychoanalysis: Three Cases	169
Französische Literatur:	
Ed. Claperède: De la représentation des personnes inconnues et des lapsus linguae (S. Ferenczi)	123
Paul Guiraud: Les états de loquacité dans la démence précoce (Dr. Theodor Reik)	123
Dr. J. Kollarits: Observations de Psychologie quotidienne (S. Ferenczi)	46
Dr. J. Kollarits: Contribution à l'étude des rêves (S. Ferenczi)	49
Holländische Literatur:	
Dr. J. Heering: Om de menschelijke ziel (van Ophuijsen)	372
Adolph F. Meyer: He behandeling von zenuwzichen door Psycho-Analyse (Autoref.)	299
K. Meyer: Over droomen (van Ophuijsen)	372
Dr. D. Schermers: Het Droomleven van den Mensch (van Ophuijsen)	373
Aus Vereinen und Versammlungen	175, 247
Zur psychoanalytischen Bewegung	64, 246, 314
Sprechsaal	376
Varia	180, 248, 315
Bibliographie	127, 185, 317
Korrespondenzblatt der „Internationalen Psychoanalytischen Vereinigung“	184, 377

Les éditions E.P.E.L. ont publié :

Marguerite, ou l'Aimée de Lacan

Jean ALLOUCH,
postface de Didier ANZIEU
Paris, E.P.E.L., 1990, 568 p.,
13 ill., 12 dessins

Le retour à Freud de Jacques Lacan

L'application au miroir

Philippe JULIEN
Paris, E.P.E.L., 1990, 240 p., 2 ill.
(1^{re} éd. Érès, coll. « Littoral »,
Toulouse, 1985)

L'incomplétude du symbolique

De René Descartes à Jacques Lacan

Guy LE GAUFÉY
Paris, E.P.E.L., 1991, 244 p.

Ethnopsychanalyse en pays bamiléké

Charles-Henry
PRADELLES DE LATOUR
Paris, E.P.E.L., 1991, 264 p.,
20 fig., 7 planches, 7 tableaux

Le transfert dans tous ses errata, suivi de

Pour une transcription critique des séminaires de Jacques Lacan

e.l.p. Paris, E.P.E.L., 1991, 312 p.

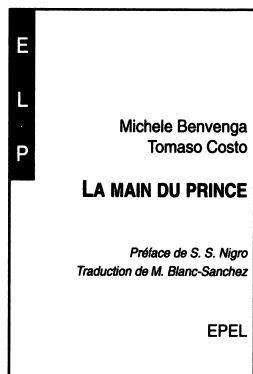
Essai sur la discordance dans la psychiatrie contemporaine

Georges LANTERI-LAURA,
Martine GROS
suivi de

Quelques mots sur la psychologie de la mathématique pure,

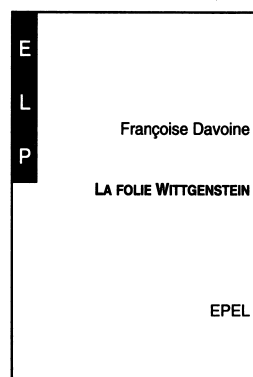
Philippe CHASLIN
Paris, E.P.E.L., 1992, 150 p.

Nouvelles parutions



Octobre 1992
un vol. 15,5 x 23
128 p. ~ 95 F

On prête moins aisément sa plume que son épée. Dans l'Italie baroque, deux secrétaires se résignent mal à être *la main du prince*. L'un, Tomaso Costo, postule la nécessité d'une déférence mutuelle entre le prince et son secrétaire tandis que l'autre, Michele Benvenga, anéantit la fonction de secrétaire dans un rien qui a la prétention d'être tout, l'informe et multiforme Protée. Avec le secrétaire, le champ clos de l'écriture s'avère celui d'une voix plurielle, lieu de tous les périls et équivoques.



Octobre 1992
un vol. 15,5 x 23
5 ill. ~ index
232 p. ~ 140 F

Comme en toponymie d'autres « folies », *la folie Wittgenstein* est un nom de lieu, ici celui d'un dialogue, genre littéraire et philosophique auquel il est rarissime qu'un psychanalyste se risque. Wittgenstein est très présent, qui permet de penser le transfert psychotique comme un *jeu de langage*, d'accueillir certaines manifestations de la folie comme *montrant* ce qui ne peut se dire.

La collection « Littoral » a notamment publié :

Nouveau numéro

Lettre pour lettre

Transcrire, traduire, translittérer

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1984, 336 p., 9 ill.

La « solution » du passage à l'acte

Le double crime des sœurs Papin

Jean ALLOUCH, Erik PORGE

et Mayette VILTARD

Livre signé de l'hétéronyme

Francis DUPRE

Toulouse, Érès, 1984, 270 p., 12 ill.

Ouvrir les Écrits de Jacques Lacan

John P. MULLER,

William J. RICHARDSON,

adaptation de Philippe JULIEN

Toulouse, Érès, 1987, 200 p.

132 bons mots avec Jacques Lacan

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1988, 176 p., 6 ill.

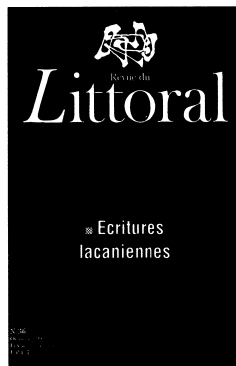
Se compter trois

Le temps logique de Lacan

Erik PORGE

Toulouse, Érès, 1989, 224 p., 7 ill.

*Écritures
lacaniennes*
n° 36,
octobre 1992,
256 p. ~ 130 F



Comité de rédaction

D. Arnoux (direction), B. Casanova,
M.-M. Chatel, R. Léthier.

Secrétariat

29, rue Madame, 75006 Paris

Abonnements

320 F pour 1992 (n° 34, 35, 36),
Étranger 420 F (envois par avion)

Dans une recherche commune, des spécialistes tentent d'expliquer les différences de Lacan à la logique comme science du réel. Ils discutent l'enjeu de ses lectures de Koyré, Bentham, Platon, Aristote, de Freud évidemment et Peirce, de Sophocle avec *Antigone*, de Claudel, etc.

Les ouvrages des éditions E.P.E.L. et de la collection « Littoral » sont distribués par :

Distique

5, rue de la Taye, BP 65, 28112 Lucé cedex
téléphone 37 34 84 84 – télécopie 37 30 78 65

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

L' U N E B É V U E

Bulletin d'abonnement

à renvoyer à

L' U N E B É V U E

29, rue Madame

75006 Paris

Nom et prénom

Adresse

.....

.....

Téléphone.....

Abonnement pour 1 an,

3 numéros (et 3 suppléments)

420 FF (+ 50 FF pour l'étranger)

- ☐ Abonnement à partir du n° 1 compris
- ☐ Abonnement à partir du n° 2 compris
- ☐ Abonnement à partir du n° 3 compris
- ☐ Je désire une facture

Ci-joint un chèque de 420 FF (ou 470 FF pour l'étranger)
à l'ordre de **L' U N E B É V U E**

Signature

Fabrication : SA TRANSFAIRE, 04250 TURRIERS

Trans
faire

Impression et façonnage : Imprimerie France-Quercy – Cahors

Dépôt légal 21161 FF – octobre 1992

L'UNE BÉVUE

Revue de psychanalyse

3 numéros par an

SOMMAIRE

Il y a de l'une-bévue.

Mayette Viltard

Qui est freudien ?

Ernst Federn

Note sur « raison et cause » en psychanalyse.

Jean Allouch

Aux bords effacés du texte freudien.

George-Henri Melenotte

Hiatus. Le meurtre de la métaphore.

Guy Le Gaufey

L'expérience paranoïaque du transfert.

Mayette Viltard

La pomme acide du transfert de pensée.

Christine Toutin-Thélier

Discussion : *Ernst Federn*

Présentation du texte de 1915, de Freud :

Das Unbewußte, L'inconscient